

JEAN ANGO

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PUBLIÉE

Par G. Touchard-Lafosse.



Ce fust lui, lui seul qui fist armer
La grande flotte expresse mise en mer ,
Pour faire voir à l'orgueil d'Angleterre
Que François estait roi et sur mer et sur terre.
Un poète du temps.

Tom I Premier.

PARIS.

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

—
1855.

JEAN ANGO
HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PUBLIÉE

Pav G. Touchard — Lafosse.

Ce fut lui, lui seul qui fist armer
La grande flotte expresse mise en
mer,
Pour faire voir à l'orgueil
d'Angleterre
Que François estait roi et sur mer
et sur terre

Un poète du temps.

Come Premier.

PARIS
LIBRAIRIE DE DUMONT,
88, PALAIS — ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE

1835

THE DATE.

Nous refaisons journellement tous ce que nos bons pères croyaient avoir fait : nous refaisons Dieu, la nature, la religion, la morale ; nous refaisons l'histoire, les lettres, les sciences, les arts... pourquoi ne referions-nous pas les réputations et l'immortalité ? Dans cette tâche, notre amour-propre aurait, par ma foi, raison... : que de gens morts tout entiers mériteraient de revivre dans la mémoire ; que d'immortels mériteraient qu'on posât enfin l'éteignoir sur le souvenir sophistique qu'on nous en a légué...

Allons, à l'œuvre, explorateurs consciencieux, réchauffez les cendres des hommes dont la vie oubliée fut vraiment illustre ; jetez au vent celles des nullités titrées, voire souveraines. Ouvrez le Panthéon de la postérité à l'armateur *Ango* ; effacez, effacez vite sur les colonnes d'un tel sanctuaire le nom d'un Louis XV. Faites taire les renommées qui proclament les grandeurs gonflées de vent ; donnez des trompettes d'or à celles qui chantent les illustrations pleines défauts.

Voilà sans doute ce que s'est dit M. *Vitet*, lorsque, dans son excellente Histoire de la Haute Normandie, il a consacré quelques pages au fameux Dieppois dont j'ai fait le héros de ce livre. Les lumières s'allument aux lumières : après la renaissance historique d'*Ango*, sont venues simultanément sa vie romancière et sa vie théâtrale.

A M. Vitet l'honneur primitif de cette triple exhumation.

Quant au roman, il m'importe de consigner ici un fait : vers la fin d'août 1834, je me promenais sur les bords de la Marne avec M. Dumont, mon éditeur, qui était venu me voir à la campagne. Je lui parlai d'un roman de *Jean Ango* ; j'esquissai, dans cette communication, le caractère de ce célèbre marchand. M. Dumont s'éprit de mon idée ; il demeura convenu que l'ouvrage paraîtrait : le voici.

Du reste, je ne connais pas une ligne du drame annoncé ; et les deux auteurs de cette composition, écrivains dont j'estime le talent, ne connaissent pas davantage mon livre. La pièce paraîtra, je crois, sous trois jours ; le roman sera publié moins d'une semaine après. Je me flatte qu'il ne viendra à l'idée de personne que mon sujet soit emprunté de celui des dramatisés, et ait été mis en œuvre, puis imprimé en deux volumes, dans l'espace de huit jours...

Or cette préface ne tendant qu'à constater une date, j'ajouterai seulement que mon *Jean Ango* aurait pu paraître avant la pièce. Mais M. Dumont, beaucoup plus versé que moi dans la stratégie de l'éditeur, m'a prouvé, avec une irréfragable supériorité de raisonnement, que nous allions nous trouver en concurrence avec deux ou trois réputations populaires... A ces mots magiques, rentrant dans ma coquille comme le timide colimaçon qui craint le pied du voyageur, je me suis dit : attendons un peu ; lorsque la carrière est inondée des lumières d'un fanal immense, qu'y ferais-je, hélas ! avec mon imperceptible falot ?

Pauvres petits romanciers, qui ne vendez pas vos productions deux fois, en vous faisant revue aujourd'hui, inoctavo demain ; vous inhabiles à distiller les pensées, à vaporiser les passions, à faire de la synthèse métaphysique pour gonfler un volume ; vous qui ne venez pas troubler impérieusement la douce quiétude, la quiétude sans bourse déliée des cabinets de lecture, avec cette estampille terrible inscrite sur le front : *Ouvrage forcé*, choisissez bien l'instant où vous paraîtrez, et que le ciel vous tienne en garde du choc des réputations populaires.

Saint-Denis-du-Port, la 23 Juin 1835.

I. Les Dieppois.

DIEPPE était autrefois une ville opulente ; ses habitans, hardis aventuriers depuis le milieu du quatorzième siècle, avaient apporté dans leurs murs des élémens précieux de richesse. Il y a plus, les Dieppois attachaient à leurs voyages le sentiment de cette gloire que procurent les expéditions lointaines. Ils prétendaient enlever, par des témoignages authentiques, aux Portugais, l'honneur d'avoir reconnu les premiers la côte de Guinée ; et ce qui paraîtra plus téméraire, ils disputaient aux Espagnols la découverte de l'Amérique, aux Portugais celle du cap de Bonne-Espérance. Ces prétentions, examinées à fond, effeuilleraient peut-être les couronnes de Colomb et de Gama ; mais cette discussion n'appartient point à notre sujet... Nous ne pouvons toutefois résister au désir de suivre un moment, sur l'autorité d'une tradition flatteuse, le capitaine Jean Cousin à travers l'Atlantique. Le voilà naviguant à *l'Ouest*, entraîné par le courant équatorial. Ce courant le porte vers une terre ignorée, la moitié du monde, encore vierge pour les hôtes du vieux continent. Après deux mois d'une navigation à l'aventure, dont l'aiguille aimantée indique seulement la direction, Cousin touche doucement cette côte inconnue. Devant lui s'ouvre, vaste et majestueux, un fleuve aux ondes blanches... : la côte, c'est l'Amérique du Sud ; le fleuve, c'est la rivière des Amazones, et ce voyage, fait en 1488, devance de quatre ans celui de Christophe Colomb.

L'immensité de sa découverte étonne le navigateur dieppois ; il n'ose descendre sur cette terre dont la vue ne peut atteindre les limites ; cette terre où bondissent des animaux étranges, et que parent d'une chevelure singulière les forêts primitives qui se balancent à sa surface... Cousin, dominé par je ne sais quelle pensée superstitieuse bien naturelle à son siècle, fait reprendre le large et s'éloigne vivement ému. Il se croit sous le charme d'une hallucination ; ce monde nouveau ne se présente à sa pensée que comme une vision prestigieuse.

Le contre-maître du capitaine normand a reçu d'autres impressions : c'est un de ces hommes aux conceptions rapides, qui n'abandonnent pas l'idée produite, en eux, sans en avoir fait jaillir une opinion. Ce marin, natif de

Palos, en Andalousie, se nomme *Vincent Pinzon* ; rentré à Dieppe, il quitte Jean Cousin et retourne dans sa patrie.

Or, on sait que le savant Colomb, après avoir attendu vainement le secours que Ferdinand-le-Catholique lui promettait, trouva, chez trois navigateurs de Palos, les ressources qu'il n'avait pu obtenir de son souverain. Ces marins, qui étaient frères, ne se bornèrent pas à devenir les compagnons dévoués du voyageur ; ils lui ouvrirent leur bourse, et se chargèrent de presque tous les frais d'armement de son vaisseau.

On ne se voue point ainsi à des expéditions entièrement hasardeuses : le concours des trois Andalous annonçait des présomptions arrêtées. D'autres appelaient insensés les projets de Colomb ; eux y engageaient toute leur fortune, et livraient leur vie même aux périls d'une navigation indéfinie. Lorsque le vaisseau de Christophe fut à douze cents lieues en mer, on entendit un des trois navigateurs discuter obstinément avec l'amiral ; il insistait pour qu'on cinglât davantage au sud, puis à l'ouest.... Maintenant que doit-on penser, lorsqu'on apprend que cet Espagnol était le même Vincent Pinson qui, quatre ans plus tôt, avait été le contre-maître de Jean Cousin.

Revenons à ce Dieppois ; suivons son retour de cette Amérique qu'il a craint de reconnaître. Il ne veut point encore revoir les falaises de la Normandie ; plus tard, en passant devant la vieille tour de Douvres, il l'insultera d'un regard de rivalité envenimée. C'est la côte de Guinée, découverte par ses ancêtres, qu'il songe à visiter. Cousin fut initié, dans sa jeunesse, à la cosmographie, par le savant Descaliers ; il n'ignore pas sous quelle latitude il doit chercher la plage africaine : il fait route vers le pôle antarctique, en courant sur Test. Dans cette direction, suivie constamment, la fortune des navigateurs le favorise une seconde fois : il aborde le premier au cap de Bonne-Espérance, et découvre, neuf ans avant Vasco de Gama, un passage pour aller aux grandes Indes en doublant la pointe d'Afrique¹.

Vers le tiers du seizième siècle, Dieppe était donc riche du produit des courses lointaines de ses audacieux navigateurs : nulle part l'or, les épices, le coton, l'ivoire, apportés du nouveau monde, de l'Asie et de l'Afrique, n'étaient exploités avec de plus énormes bénéfices ; chaque armateur dieppois possédait à lui seul plus de richesses que vingt négocians des autres ports. Mais, parmi ces Crésus du commerce, il s'en trouvait un qui n'avait pas seulement des trésors, des navires marchands, d'immenses magasins comblés de marchandises des deux mondes : il couvrait l'Océan

de ses flottes armées, entretenait des troupes à sa solde, faisait fondre de l'artillerie, forger des armes blanches, fabriquer de la poudre à canon dans des arsenaux à lui, et traitait en égal avec plusieurs souverains des deux Indes et des côtes d'Afrique... Cet homme puissant, respecté, redouté même, c'était *Jean Ango*, le héros de cette histoire.

Ango, fils d'un armateur comme lui, avait passé sa première jeunesse sur les mers : longtemps il ne connut d'autre patrie que les vaisseaux de son père. Ses plaisirs étaient les manœuvres du bord ; ses harmonies, les mugissements de la tempête. Dès l'âge de quinze ans, le jeune Dieppois commandait *la Pensée*, ce navire jadis monté par Jean Cousin, et dont la poupe se fût ornée de deux couronnes immortelles, si moins timoré, moins superstitieux, le navigateur normand eût planté le premier les bannières de l'Europe sur la rive américaine et au sommet du cap africain. Ango ne parlait jamais sans colère de la faiblesse de son compatriote ; il avait, lui, l'imagination ardente, l'esprit investigateur, le caractère entreprenant. Les dangers, il les aimait ; les difficultés, il les cherchait et se plaisait à les combattre : abandonner une entreprise que l'on pouvait achever à force de courage ou de persévérance, lui paraissait une action honteuse. « Lorsqu'une idée nous est advenue à l'honneur de Dieu, pour le soutien de la gloire du pays, ou selon le droit de notre fortune et intérêt, disait-il quelquefois, il y a détestable vergogne à s'en départir par couardise. Je ne connais qu'un point où vient défaillir, sans méfaire, toute besogne humaine : cestui point, c'est le trépasement.

On conçoit que, doué d'une telle humeur, Jean Ango dut, comme on disait alors, besogner gaillardement. Il courut long-temps les mers, affronta les périls, opposa sa fortune hardie à la fureur des flots ; défiant quelque marin que ce fût de science nautique, d'audace, d'adresse, de constance et de mépris de la mort. Ango, continuateur de ces aventuriers dieppois des quatorzième et quinzième siècles, qui s'étaient rendus fameux en touchant plusieurs contrées inconnues, ouvrit de nouvelles sources commerciales, et marqua même des possessions pour son prince dans les Indes Occidentales. Ayant remonté le fleuve Saint-Laurent jusqu'au lieu où fut bâtie depuis la ville de Québec, il salua ce pays du nom de *Nouvelle-France*. Jusqu'alors François I, qui régnait depuis huit ans, s'était peu soucié de réclamer une place au banquet du nouveau monde ; souvent même il avait souri aux exploits de ces navigateurs, qui, traçant un sillon sur les terres vierges d'un autre hémisphère, disaient : ceci est Portugal, cela Castille, voilà qui

s'appelle Angleterre. Puis, le roi paladin s'était égayé bien mieux, lorsqu'on lui avait appris que le saint-père, du centre de notre vieux continent, partageait, au nom du ciel, les deux Indes entre les souverains de l'Europe, et moyennant certaines conditions financières, leur mesurait du droit divin par-delà l'équateur.

Mais, en 1524, François I accueillit différemment les communications que le cardinal d'Amboise, second du nom, lui fit de la part d'Ange. Cette qualification de *Nouvelle-France* tinta avec quelque charme à l'oreille de sa majesté ; elle donna de grands éloges à l'armateur dieppois, surtout lorsque le cardinal ajouta que ce même armateur offrait au monarque ses vaisseaux et ses équipages, pour aller prendre possession de la colonie française.

Sous l'influence d'une première impression, le roi décida que, cette année même, une expédition serait dirigée sur le fleuve Saint-Laurent ; il en chargea Jean Verazzano, pilote florentin, qui avait déjà navigué dans l'Océan septentrional. Ce marin partit, reconnut la colonie, écrivit une lettre fort curieuse à François I sur les côtes qu'il avait parcourues ; mais l'établissement en resta là : les désastres de Pavie, la captivité du roi, éloignèrent toute idée de colonisation... Ce ne fut que dix ans plus tard qu'il revint à la pensée de l'amiral de Chabot d'équiper une flotille destinée à jeter enfin les fondemens de la Nouvelle-France. Cette fois, Jacques Cartier, navigateur de Saint-Malo, partit avec deux vaisseaux de 60 tonneaux chacun, reconnut la possession marquée par Ango, limitée ensuite par Verazzano, et dans trois voyages successifs, de 1534 à 1540, ébaucha rétablissement français aux bords du fleuve Saint-Laurent. Mais François de la Roque, seigneur de Roberval, nommé vice roi de la Nouvelle-France, ayant tardé plus de dix-huit mois à s'y rendre, Jacques Cartier qui, durant cet espace de temps, ne s'était soutenu que par ses propres ressources, souffrant de la disette, manquant de bras et craignant d'être assailli par les Canadiens, dut évacuer le pays à son grand regret.

Tel fut le sort de notre première colonie, tandis que les navigateurs du Portugal gorgeaient leur souverain et leur patrie des richesses conquises sur nos traces à la côte d'Afrique, et que les Espagnols chargeaient pesamment leurs galions, en épuisant les mines d'or de l'Amérique méridionale.

Quant au subtil Ango, il avait retiré de son dévouement aux intérêts de la couronne une partie de l'avantage qu'il espérait en obtenir. Ses communications, les offres de service qui les avaient accompagnées et que le roi s'était empressé d'accepter, avaient acquis à cet armateur un grand

crédit en cour ; il comptait parmi ses protecteurs non-seulement le cardinal d' Amboise, mais la duchesse d' Etampes, et cette charmante sœur de François I, qu'on appelait la *Marguerite des Marguerites*. De cette haute position sociale découlait naturellement une liberté sans limites dans les spéculations commerciales : le monarque, sa favorite, la reine de Navarre, l'archevêque de Rouen et plusieurs grands seigneurs, en puisant quelquefois dans les coffres d'Ango, devaient fermer les yeux sur les moyens qu'il employait pour les emplir. Il fit donc le commerce maritime en corsaire plutôt qu'en négociant ; on peut dire que ce Dieppois fut le prototype de ces redoutables *flibustiers* qui, durant le siècle suivant, devinrent la terreur des plus puissantes colonies, malgré les flottes et les armées des potentats de l'Europe. Ango fit construire des vaisseaux d'une grandeur encore inconnue, les arma de gros canons, les fit monter par de forts équipages ; et tout navire qui s'opposait à ses opérations, dont les règles résidaient uniquement dans sa volonté, était attaqué, canonné ou capturé.

Ango eut un moment le projet de fonder des colonies pour son propre compte ; mais ayant calculé, avec sa perspicacité toujours sûre, les chances de ces établissemens, il renonça à ce dessein, qui l'avait séduit parce qu'il ne manquait peut-être que ce point de comparaison entre lui et les têtes couronnées. « Non, non, se dit-il après de mûres réflexions, point de colonies, en fonder est un métier de rois ; les armateurs doivent faire le commerce qui produit, et laisser bâtir aux souverains des forteresses qui coûtent... D'ailleurs, les terres ont des limites ; avec de bons navires, des matelots courageux et des canons qui portent loin, le négoce est sans bornes... Plus tard, nous verrons... »

Et plus tard, une fortune du quinzième siècle fatigua la pensée d'Ango ; il se répétait souvent à lui-même : « Jean de Bethancourt, un pauvre gentilhomme, chambellan de Charles VI, fut roi des Canaries Oui ; mais il le fut du bon plaisir des Espagnols Arrière, arrière, une souveraineté dépendante »

Cependant depuis que le ressouvenir de la couronne de Bethancourt lui était venu, l'opulent Dieppois faisait souvent le voyage des Canaries ; il parcourait avec un intérêt méditatif cet archipel de l'Atlantique, surtout Ténériffe, la plus grande de ces îles... Il mesurait d'un œil d'envie ce pic gigantesque qu'on découvre de cinquante lieues en mer, et dont la hauteur dépasse onze mille quatre cents pieds. De grands projets fermentaient dans la tête d'Ango ; sans doute il s'y élaborait une pensée de fondation, pensée

confuse encore, et qui cherchait à se consolider par l'examen réitéré du pays où le fondateur songeait à s'établir.

Au printemps de l'année 1527, notre armateur était descendu avec son contre-maître sur la côte de Ténériffe, à quelque distance de la capitale, appelée encore *Adexè*. Ango regardait d'un air pensif les traces volcaniques qui noircissaient une multitude de petits pics, groupés au pied de la montagne. Devant ces marques irrécusables du passage d'un déluge de feux, le voyageur dieppois s'expliquait le nom d'Ile d'Enfer, donné jadis à celle des Canaries qu'il explorait. « Peut-être, pensait-il, ce nom redoutable en éloigne ces avides Espagnols, que l'on voit envahir toute contrée où leur cupidité peut être excitée. On dit qu'une race ancienne règne encore à Ténériffe... Souche vermoulue, ajouta tout haut l'Européen avec un sourire dédaigneux ; débris des âges, que le souffle de ma volonté puissante... Il n'avait pas achevé, lorsqu'il vit se dresser tout à coup devant lui un énorme serpent, dont la tête s'éleva bientôt au-dessus de la sienne, par la puissance contractile dont l'organisme annulaire de ce reptile était doué... Dans cette tête horrible flamboyaient des yeux d'un rouge sanglant ; un dard noirâtre sortait de sa gueule empoisonnée, qui semblait prête à inonder Ango d'un venin mortel. En ce moment une flèche atteint l'animal, et disparaît presque tout entière dans sa gorge. La partie de cette poutre vivante qui s'est dressée, chancelle, les yeux aux flammes infernales s'éteignent, et le serpent retombe sur la terre avec un bruit sourd.....

Ango doit être écrasé sous cette masse expirante ; mais, par un écart rapide, il s'est jeté hors de la direction où elle tombe. Il se retourne alors, et voit debout, à vingt pas, une jeune Canarienne, à la taille élancée, aux membres délicieusement conformés et que couvre, sans les cacher entièrement, une simple pagne de coton rayé, ornée de quelques filets d'or. Elle sourit d'un air affable au Dieppois, en s'appuyant avec grâce sur l'arc d'où vient de partir le trait auquel il doit la vie... Ango court à sa libératrice : tenté de la prendre pour une divinité, pour une fée, réalisant les contes fantastiques de son enfance, il va tomber à ses pieds, lui, le marin, qui n'a jamais connu ni faiblesses, ni craintes... L'inconnue le retient, et lui dit en espagnol :

— C'est trop, Jehan Ango (car je te connais bien, roi des mers) ; et la fille de Ténériffe ne veut point que l'Européen, surtout l'Européen fier et superbe, fléchisse le genou devant elle... Qu'il te suffise de savoir que sur une souche vermoulue, il a pu pousser encore un rejeton utile.

— Quoi ! vous avez entendu ?...

— Et Thaïra ne t'en veut pas, va ; Jehan, je ne puis t'en vouloir..... Il y a trop longtemps...

Elle n'acheva pas ; mais une vive rougeur domina le ton de sa peau brune, et ses longs cils noirs s'abaissèrent sur des yeux où toute la poésie de l'amour était exprimée.

— Appelle le marin qui t'accompagne, Jehan Ango, reprit la belle Canarienne ; ni toi ni lui n'êtes en sûreté parmi ces rochers aux flancs chauffés par le soleil : le reptile géant s'y cache, et, plus d'une fois, j'ai vu l'hyène s'en élancer sur le voyageur imprévoyant.

II. Le tableau de Jules Romain.

En 1632, Ango ne naviguait plus depuis cinq ans ; ses vaisseaux armés en guerre, ou frétés pour le commerce, continuaient de couvrir les mers ; mais il paraissait avoir renoncé personnellement aux courses aventureuses ; des capitaines à sa solde, munis de ses instructions, fidèles aux plans d'expédition conçus par lui, cherchaient désormais fortune, en son nom, dans les parages de l'Inde et du Nouveau-Monde.

Cet esprit actif et calculateur se repliait maintenant sur des entreprises plus prochaines. Vivement protégé par la reine de Navarre et l'archevêque de Rouen, l'armateur dieppois se rendit successivement fermier des recettes du duché de Longueville, de l'abbaye de Fecamp, du monastère de Saint-Wandrille et de divers autres revenus féodaux. Bientôt il acheta plusieurs charges supérieures dans les gabelles ; enfin il traita à forfait des redevances de la vicomte de Dieppe, appartenant au cardinal d'Amboise.

Ainsi, dans toute l'étendue de la Haute-Normandie, Jean Ango se faisait des partisans parmi les classes contribuables, qu'il traitait avec douceur, et qu'il ne pressait jamais pour leurs taxes, certain qu'il était d'être toujours en mesure de payer le montant de ses fermes du produit immense de ses expéditions maritimes. A la cour, sa générosité lui procurait autant d'amis qu'il en voulait : une multitude de gentilshommes, ruinés par les guerres et la débauche, étaient devenus ses obligés. Chaque jour son trésor, toujours rempli, quoique toujours ouvert aux prodigalités des courtisans, s'épanchait dans les mains peu discrètes d'une noblesse intrépidement emprunteuse. Aussi, l'armateur se montrait-il de moins en moins scrupuleux sur les moyens d'alimenter ce fleuve de dilapidations. Il compensait en violations fréquentes du droit maritime, au-delà de l'équateur, les abondantes saignées faites en Europe à sa fortune particulière. Les amirautés, les ambassades se plaignaient à la cour des Tournelles ; mais les mille et un emprunteurs dont nous parlions tout-à-l'heure, parmi lesquels on comptait souvent François I^{er} lui-même, trouvaient toujours le secret d'assoupir ou d'annihiler les réclamations étrangères. Seulement, l'audacieux Dieppois ouvrait ses coffres avec plus de facilité, et les intérêts lésés des réclamans devenaient ce qu'ils pouvaient. Si les souverains songeaient à se faire justice eux

mêmes en attaquant les vaisseaux de Jean Ango, le résultat de ces hostilités était rarement à l'avantage des agresseurs ; car ils avaient affaire à un marchand dont les flottes étaient plus nombreuses et valaient mieux que les leurs.

Jean Ango, considéré dans le mélange d'abandon généreux et de cupidité souvent sordide qui formait, à la grande surprise des moralistes du temps, le trait principal de son caractère, offre une sorte d'énigme historique à expliquer... Prodigue envers les grands, envers les pauvres, envers tous ceux qui frappaient à la porte de son cœur du côté magnanime, on le voyait, l'instant d'après, retenir sur les appointemens de ses commis le montant de la moindre erreur commise à son préjudice, dans un paiement ou dans une recette. Si l'un de ses capitaines avait éprouvé à bord une avarie, et que le motif n'en fut pas clairement exprimé sur le livre de Loch, il laissait impitoyablement cette avarie à la charge du pauvre marin. Souvent il était ruiné. J'en suis fâché, lui disait rudement Ango ; mais je t'avais donné ma confiance, je te payais bien, il ne serait pas juste que je souffrisse des effets de ta négligence ou de ta maladresse. Il y aurait, de par Dieu, grande sottise : le négoce, vois-tu, mon garçon, est une partie de jeu ; celui qui perd par sa faute est baffoué de la galerie, et le mérite. » Le désolé navigateur, qui voyait quelquefois échapper de ses mains le fruit de deux ou trois longues et dangereuses traversées, se retirait désolé. Mais, dans le délai de trois à quatre jours, il lui tombait des nues un héritage. Ce bienfait, que Jean Ango n'avouait jamais, excédait de moitié la perte supportée par le navigateur ; mais, dès-lors, il ne commandait plus les navires du Dieppois. Celui-ci disait à cette occasion, aux personnes de son intimité : « Si je conservais cet homme, il se dirait : Ango m'a excusé ; il m'excusera sans doute encore en pareille rencontre ; et moi je serais toujours mal servi. Au contraire, en renvoyant le délinquant, même enrichi, je prémunis ses camarades contre sa faute ; ils savent bien, eux, que ma générosité a moins fait pour lui que n'aurait pu faire la fortune s'il n'eût pas failli. »

Un négociant qui raisonnait ainsi au commencement du seizième siècle ; un homme qui dirigeait sa vie de manière à se procurer des partisans dans le peuple, dans la noblesse de France et sur toutes les côtes explorées par ses navires ; un tel homme, disons nous, n'était pas mû par une ambition ordinaire ; les richesses ne paraissaient pas seules exciter sa convoitise. Mais, pour mieux juger ses passions, suivons-en le développement.

Ango ne pouvait plus être comparé aux simples négocians : il menait à Dieppe un train de prince. La maison qu'il avait héritée de son père ne lui sembla plus ni assez vaste pour loger son innombrable domestique, ni assez fastueuse pour contenter sa vanité. Il choisit, sur le bord de la mer, un emplacement spacieux et commode pour se construire une nouvelle demeure, et jura qu'en magnificence extérieure, en somptuosités intérieures, elle égalerait ce qu'on pouvait voir de plus beau en Italie. Des artistes furent appelés à grands frais de ce pays, où les beaux-arts refleurissaient alors avec tant d'éclat, sous la protection éclairée des Médicis.

La principale façade de l'édifice, tournée vers la mer, était en bois de chêne sculpté avec profusion, depuis le soubassement de pierre sur lequel reposait le bâtiment, jusqu'aux lucarnes, couronnées de découpures pyramidales, qui surmontaient le toit. Le savant Erasme avait fourni en partie les sujets de ces sculptures : c'étaient les principales fables d'Esope, exécutées avec une grande perfection par les plus habiles ciseaux de l'école florentine. D'autres bas-reliefs représentaient quelques scènes maritimes, et surtout des combats entre des vaisseaux anglais et normands, où, comme on le pense bien, les derniers avaient toujours l'avantage. Le patriotisme, poète, peintre ou sculpteur, n'est jamais vaincu. Au-dessous des lucarnes qui couronnaient l'édifice d'élégans filigranes de bois, s'ouvraient, hautes et larges, huit grandes fenêtres aux verrières colorées, éclairant un immense salon. Devant chacune d'elles s'arrondissait un vaste balcon, sur lequel le talent du serrurier s'était évertué à ciseler des figures et des ornemens aussi bizarres que délicats : une partie de ce travail était dorée.

Selon la mode italienne, le comble se terminait par une terrasse, sur laquelle on entretenait presque toute l'année des arbustes et des fleurs. A travers les massifs diaprés qu'ils formaient, on voyait scintiller le cristal de plusieurs fontaines jaillissantes. Enfin, de belles statues, dont le Primatice venait d'enrichir nos arts en les faisant copier de l'antique, achevaient d'orner le sommet du palais d'Ango.

A cette délicieuse habitation, adhéraient deux cours et un jardin, ornés, ainsi que la maison, de statues et de vases du meilleur goût. Si l'on pénétrait dans les appartemens, on était ébloui des richesses qu'ils renfermaient : ce n'étaient qu'ameublemens magnifiques, étoffes brochées d'or, pierres précieuses enchâssées dans les meubles, dans les lambris même ; et ces tapisseries de l'Inde, qu'on ne se procurait à cette époque que par des sacrifices inouis, se trouvaient chez Ango aussi communément qu'on

pouvait voir ailleurs la plus simple toile de coton. Mais ce qu'on admirait particulièrement parmi tant de rares objets, c'étaient les tableaux : outre une multitude de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres qui se pressaient dans toutes les chambres, l'armateur dieppois faisait en ce moment agencer dans les lambris de son vaste salon, des peintures exécutées sous ses yeux : on y travaillait depuis plusieurs années. Il s'affectionnait surtout à un sujet qui devait être pour le célèbre Jules Romain, une page immortelle de plus.

Ango avait envoyé à l'élève, favori de Raphaël une sorte d'ambassade, composée d'officiers, de pages, de domestiques ; le tout montant un yacht magnifique, qui devait amener en France l'artiste désiré. L'illustre Italien ne put résister aux instances chaleureuses de l'armateur, accompagnées d'un appareil somptueux, bien propre à flatter sa vanité. Il s'embarqua sur la brillante galère, où l'on s'était efforcé de réunir tout ce qui peut rendre la vie douce et séduisante pendant une courte traversée. Il y avait à bord d'excellens cuisiniers, des échantons munis d'un bon nombre de flacons choisis, et jusqu'à des musiciens. Tant que dura le voyage maritime du peintre, sa vive imagination fut bercée par une suite d'enivremens, et sa sensualité excitée par les plus suaves délices. Un compatriote de Jules Romain, qui l'accompagna, eut partagé sans doute ses plaisirs, si je ne sais quelle mélancolie, rêveuse toujours, sombre quelquefois, n'eût attristé sa vie. Cet Italien était poète ; Raphaël l'avait compté au nombre de ses plus intimes amis, et rarement il s'était arrêté à un sujet avant de s'être éclairé des inspirations de son *cher Louis*, dont il avait légué l'amitié à son élève, avec ses pinceaux et une grande partie de sa fortune.

Jules, à l'exemple du peintre d'Urbino, n'esquissait jamais une toile importante sans en avoir soumis l'idée mère à Louis. Or, appelé par l'opulent Ango à composer un tableau capital, Romain avait supplié le poète de le suivre à Dieppe ; et, malgré son état habituel de souffrance, celui-ci s'était décidé à faire ce voyage.

Mais quel était donc ce sujet que Jean Ango ne croyait pouvoir confier qu'au successeur du grand Raphaël ? Quel épisode héroïque ou de la Genèse, ou de l'histoire profane, ou de la fable, sollicitait ce feu de composition, cette pensée poétique, cette touche tour à tour âpre, fière, terrible, qui distinguent la manière de Jules Romain, et donnent à ses compositions l'expression de grandeur antique qu'il recherchait. Ce tableau, le voici : Jules vient de soulever le voile qui le recouvre lorsqu'il n'y travaille pas...

Au milieu d'une nature aride, sur une terre semée de rocs aux formes heurtées et noircis par le feu des volcans, un serpent gigantesque se dresse devant un homme richement vêtu. L'attitude, l'expression du visage de cet homme révèlent plus de surprise que de frayeur : ses traits offrent un mélange de résolution et d'embarras ; on voit qu'il n'hésitera pas à combattre le monstre ; seulement il ne sait comment attaquer un ennemi dont le souffle seul donne la mort. Mais avec quel art admirable l'artiste a su tempérer la terreur qu'inspire ce spectacle ! Que de grâce, que de souplesse dans la pose de cette jeune fille placée derrière le voyageur, et dont la main, toujours sûre, vient de décocher au reptile une flèche mortelle, que l'on croit entendre siffler dans l'air. Et sur sa figure, belle de toutes les perfections du tropique, quelle savante fusion de colère et de bonté, de fureur et de tendre intérêt !

C'est en avoir dit assez maintenant sur l'œuvre confiée au génie de Jules Romain : le lecteur a reconnu la scène qu'une toile immortel leva reproduire. Il est aisé de comprendre pourquoi le Dieppois attache un si haut prix à faire empreindre de toutes les séductions de la poésie et de l'art cet épisode de sa vie... car là, derrière le peintre, Thaïra, la nymphe du Taneriffe, s'appuie avec un doux abandon sur l'épaule d'Ango, tandis que lui enlace d'un bras caressant cette taille-si bien conformée, si svelte qui, sous l'élégante parure des dames de la cour de François I^{er}, fait le désespoir d'une multitude d'entre elles.

Nous avons laissé Thaïra au pied de ce pic sourcilleux dont la cime domine tous les monts de la terre ; la voici à Dieppe, dans le nouveau palais de Jean Ango ; une lacune est à remplir : nous la remplissons.

III. La vierge de Ténériffe.

Au moment où la scène représentée dans le tableau de Jules Romain venait de s'accomplir à Ténériffe, Jean Ango, en s'éloignant avec sa jeune libératrice du lieu, sur lequel gisait l'énorme serpent, se sentait le cœur vivement agité. Son émotion était même si grande qu'elle enchaînait sa langue : à peine put-il balbutier quelques expressions de gratitude... Mais il serrait avec transport la petite main que Thaïra avait engagée dans la sienne pour le guider. Le Dieppois se laissait conduire par elle sans lui demander compte de la direction de leurs pas : il lui semblait qu'à ses côtés il serait bien partout, et ne concevait déjà plus que l'idée pût lui venir de quitter la vierge des îles Fortunées.

— Je te mène auprès de mon père, lui dit l'insulaire, avec son sourire aimable et franc ; y a bien long-temps qu'il désire te connaître.

— Votre père désire méconnaître, Thaïra ?

— Oui, sans doute... Mais tiens, Jehan, abandonne avec moi l'habitude que vous avez, vous autres européens, de parler à une seule personne comme s'il y en avait plusieurs ; cela n'appartient pas au langage de l'amitié... *Toi* est bien plus doux, bien plus intime... toi rappelle mieux l'être chéri qu'on peut à tout instant serrer sur son cœur ; et deux bras caressans ne sont jamais assez grands pour contenir vous dans leur chaîne animée.

— Eh bien soit, Thaïra, je te dirai toi, et j'entendrai ce mot sortir avec délices d'entre les deux rangs de petites perles que me découvre ton sourire... car il doit être enivrant de se sentir pressé sur ton cœur !

— Je ne sais, Jehan, répondit la Canarienne en baissant les yeux ; je n'y ai jamais pressé que mon père, et l'on m'a dit que le plaisir était autre chose que le bonheur.

— Ton père, à en juger par l'instruction qu'il t'a donnée, doit occuper un rang distingué parmi les habitants de cette île.

— On l'appelle le roi, répondit Thaïra avec une naïveté charmante ; mais d'après ce qu'on m'a raconté de vos souverains de l'Europe, c'est bien peu que le plus grand monarque des Iles Canaries.

— Quoi, Thaïra, dit Ango en s'arrêtant tout court, je dois la vie à la fille de Tenerf-le-Grand.

— Il est vrai qu'on le surnomme ainsi, et sa grandeur est la meilleure, car c'est celle que procure la bonté.... Viens, Ango, je vais te conduire à lui ; tu es, de tous les Européens, celui qu'il estime le plus.... ; car tes vaisseaux à toi ne touchent pas nos côtes pour les ruiner.... Et puis la croix ne devient pas une épée dans la main de tes navigateurs ; tu ne leur ordonnes point de baptiser avec du sang.

— Je protège même les peuples contre ceux qui se font leurs tyrans, et violentent en eux la religion de leurs aïeux.

— Tu seras l'ami de mon père.

En discourant de la sorte, Ango et sa conductrice arrivèrent aux portes de la ville *d'Adexe*, capitale du royaume de Ténériffe. Elle avait autrefois communiqué avec la mer par un port, dont on remarquait encore les traces. Notre Dieppois s'arrêta frappé de surprise en reconnaissant, parmi ces débris, des vestiges de divers âges, et dont plusieurs remontaient à une haute antiquité. La ville était petite, mais les maisons avaient quelque ressemblance avec celles de l'Europe, et ce qui surtout étonnait Ango, c'est qu'elles paraissaient à peu près toutes d'une construction antérieure à la première apparition connue des Européens dans l'archipel des Canaries. Nous retrouverons ailleurs l'explication de cette circonstance singulière. Suivons le Dieppois et la jeune insulaire à travers une foule de Canariens, qui se prosternent devant eux avec toutes les marques d'un profond respect. Il y a dans cet hommage des habitans d'Adexe des signes de mahométisme, qui sont pour Ango un nouveau sujet de surprise ; car persistant, selon l'opinion commune, à dater la découverte des îles fortunées de la conquête de Bethancourt, il ne saurait concevoir comment les peuples de cet archipel peuvent suivre la religion fondée par les Arabes.

On arrive au palais du roi ; nouvelle stupéfaction de la part du voyageur normand : devant lui s'étend un vaste édifice de pierre, noirci par une longue suite de siècles, offrant à sa base divers attributs de l'architecture grecque, couvert à sa partie supérieure d'ornemens délicats appartenant au style arabe, et couvrant une superficie d'environ trois cents pieds de long. Ce monument, au milieu de la vieille Europe, provoquerait l'admiration.

Jamais l'homme ne peut secouer entièrement les erreurs ou les préjugés de son siècle s Ango, brave, entreprenant, incapable d'être arrêté un instant par la crainte dans l'exécution de ses projets ; Ango, doué d'une perspicacité qui l'avait placé, par l'intelligence, au-dessus de tous les hommes avec lesquels il s'était trouvé en rapport ; eh ! bien, il sentit

broncher sa constance aux portes du palais de Tenerf. Il avait cru se trouver au milieu d'une peuplade à demi sauvage, parmi ces Africains frottés légèrement de civilisation dans leurs relations commerciales avec les navigateurs de l'Europe ; et tout lui annonçait une société ancienne. Il trouvait au pied du Ténérifte des témoignages du séjour des arts, des arts ayant obéi à la puissance.... Notre armateur écouta la superstition qui murmurait à son oreille : « Prends-garde à toi, Jean Ango ; te voilà sous le charme des enchantemens : Thaïra n'est qu'une fée perfide qui, par ses prestiges, a fait dresser devant toi le serpent pour capter ta reconnaissance, ton abandon et par le prétendu service qu'elle te rendait.... Imprudent, cesse de la suivre ; garde-toi d'entrer dans ce palais, d'où tu ne ressortirais [peut-être qu'au prix de toutes tes richesses Qui sait si cette jeune fille n'est pas un génie qui vient te redemander tout l'or que tu entasses, entonnes superposées, dans tes caveaux de Dieppe.... Arrête-toi, Jean Ango, tandis que tu le peux encore ; ne passe point le seuil de ce château fantastique, dérobant à tes yeux l'entrée d'un empire souterrain Si tu persistes, on t'entraînera sous la masse gigantesque du Pic ; ces profondeurs deviendront ta prison jusqu'à ce que tu aies signé la promesse de restituer aux Gnomes le précieux métal qui te rend si puissant. »

Et, dominé par ces inspirations superstitieuses, Ango s'avancait lentement à travers la cour du palais de Tenerf ; et sa main tremblait dans celle de Thaïra. Elle s'en aperçut.

— Jehan, il me semble que ta main tremble, lui dit-elle avec un regard caressant, où le Dieppois eut pu ressaisir toute sa sécurité.... Manques-tu de confiance en moi ; éprouverais-tu quelque crainte ?

— De la crainte, s'écria l'armateur, don l'amour-propre se réveilla tout-à-coup et lui rendit toute sa résolution.... Marchons, Thaïra ; je brûle de voir votre père.... Ce Tenérif-le-Grand, dont le nom retentit, environné de bénédictions, sur toute la plage africaine.

Ils entrèrent.

Le roi était assis, au fond de ses jardins, sous un berceau de citronniers, que quelques gardes nègres environnaient. Il ne se leva point à l'approche de l'Européen richement vêtu qui accompagnait sa fille ; mais, dès qu'il fut à sa portée, il lui tendit affectueusement la main. Jean Ango la prit avec respect, et s'inclina devant le souverain insulaire. C'était un homme d'environ soixante-cinq ans, mais vert encore, et d'une physionomie imposante. Son teint, fortement basané, contrastait singulièrement avec sa

longue barbe blanche et l'épaisse chevelure, blanche aussi, qui couvrait sa tête. Le costume de Tenerf ajoutait encore aux motifs de surprise qui s'accumulaient dans l'esprit d'Ango, depuis quelques instans : on eut dit un prince de Palmyre ou de Ninive. Sa longue robe blanche, le manteau de pourpre jeté dessus, l'espèce de cothurne qui le chaussait : tout rappelait un monarque de l'antiquité héroïque. Le roi parla, et ses paroles confirmèrent cette similitude.

— Prends place près de moi, jeune Européen, dit Tenerf-le-Grand avec un sourire affable, en montrant au Dieppois le siège de cannes à sucre entrelacées sur lequel il était assis. Il y a long-temps que tes vaisseaux touchent mes côtes, et que tes navigateurs commercent avec les habitans de Ténériffe. L'or de nos mines va s'étendre en filets, en passemens, enbroderies délicates sur les habits de vos courtisans ; la *Malaguettes*² de nos arbustes réveille l'appétit blasé de vos riches, et le délicieux *Malvoisie*, qui croît sur la croupe de nos coteaux, enlève, durant les longs repas de vos châteaux, la raison mal défendue des convives. En échange de ces produits de l'Archipel canarien, tes capitaines nous apportent des étoffes tissées par vos ouvriers habiles ; des bijoux faits de notre or, embelli quoique altéré ; des pierreries sorties brutes du flanc de nos montagnes, et dont l'art de l'Europe fait jaillir des feux étincelans. Dans ces divers échanges, jamais navire portant le pavillon de Jean Ango n'excita le moindre mécontentement parmi mes sujets. Je suis heureux de pouvoir te le dire.

— Prince, répondit le Dieppois, la bonne foi est l'ame, le principe vital du négoce.

— D'autres, ami, savent y substituer la force C'est, par exemple, la raison favorite des Castellans et des Portugais Ils violent volontiers la foi du pacte pour lequel ils ont mis leur main dans la vôtre ; ils oublient les promesses qu'ils ont jurées avec ce qu'ils appellent une *restriction mentale* ; et lorsqu'ils ont déposé dans le sein d'un prêtre le secret de leur trahison, ils croient avoir acquis le droit de la soutenir Ils s'éloignent alors de nos ports ; puis ces canons que le génie des ténèbres donna, le siècle dernier, aux médians de la terre, nous envoient la justification de ces traîtres, et nous l'envoient de si loin que nous ne pouvons apercevoir sur leur front la rougeur de l'infamie.

— Tenerf, n'as-tu pas de l'or pour acheter aussi des canons, répondit vivement Ango, ennemi déclaré des peuples dont le roi se plaignait.

— Sans doute ; mais les bras des Canariens, habiles à lancer la flèche, mollissent à l'exercice de ces foudres de bronze : je n'ai pas d'artilleurs.

— — Je t'en donnerai, répliqua l'armateur sans hésiter.

— Ton grand cœur se jette au-devant de ma pensée, et je t'en félicite, car je n'ai rien fait encore pour toi.

— Mais, prince, je dois la vie à ta fille.

— Il serait vrai, Thaïra ?

— Sans elle, reprit vivement le Dieppois, j'étais dévoré par un de ces énormes serpents dont le Seigneur afflige vos latitudes.

— Et la fille de Tenerf a tué le monstre, dit le monarque canarien en relevant la tête avec cet orgueil paternel, qui semble être le plus naturel comme il est le plus doux des sentiments.

— Je l'ai tué, mon père, et Jehan vit pour nous protéger contre nos ennemis....

— Thaïra, l'on ne protège point les rois, on les sert, dit modestement l'Européen.

— Oh ! quant à cela, Jehan Ango, reprit Tenerf en riant, mon avis diffère du tien : la puissance des rois, vois-tu, comme toute autre puissance, est bien peu de chose sans la force, et, crois-moi, quand on possède celle-ci, l'on a ce qu'il existe de plus réel dans la royauté.... Toi, armateur, qui peux tout par tes richesses, par le nombre de tes vaisseaux, par la renommée que tu as acquise sur toutes les mers, n'exerces-tu pas un empire plus réel que celui des têtes couronnées sans trésors, sans troupes, sans marine ? Ango, ma fille ne se trompe point ; tu peux protéger les rois, et je te demande ton appui.... Écoute, notre entrevue n'est point fortuite : j'ai besoin de toi ; je voulais t'amener dans mon palais, et ma fille s'était chargée de t'y conduire. Elle se donnait une tâche délicate ; Dieu a voulu qu'un service la rendit facile.

« Je le parlais tout-à-l'heure de l'insolence, de la mauvaise foi des Portugais, poursuivit Tenerf ; un de mes Canariens eut à s'en plaindre, il y a vingt lunes, et menaça de ma vengeance le sujet de Jean III. Cet Européen se répandit alors en bravades injurieuses contre celui qu'il nommait le *roitelet* de Ténériffe. Prévenu de cet oubli d'un respect que personne encore ne m'avait refusé, j'envoyai des gardes sur les lieux, et fis arrêter le Portugais. C'était le capitaine d'un navire mouillé sur nos côtes ; l'équipage entier descendit pour former, disait-il, le siège de mon palais, qu'il nommait dédaigneusement une cahutte. Les habitants d'Adexe désarmèrent sans peine

cette bande de mutins ; je les fis reconduire à bord de leur navire ; le soir on déposa, par mon ordre, leurs arquebuses, réunies en faisceaux, sur le bord de la mer ; mais je gardai le capitaine dans mes prisons. Le navire s'éloigna au point du jour.

Dix lunes environ s'écoulèrent sans que j'entendisse parler des suites de cette affaire ; je me disposais à renvoyer le Portugais dans sa patrie ; je me proposais même de couvrir par mes bienfaits le tort qu'avait pu faire à sa fortune une captivité assez longue. Dans le temps de ces dispositions, un petit vaisseau portant le pavillon royal de Portugal toucha la rive de Ténériffe, et je vis, au bout de deux heures, un homme qui se déclara prévôt de l'amirauté de Lisbonne entrer dans ma chambre, sans la moindre marque de respect. Il s'avancait vers moi pour me remettre un message dont il était porteur, lorsque me levant avec calme, je saisis la toque couverte d'une riche aigrette qu'il avait sur la tête, et la jetai par une fenêtre au milieu de mes jardins.

Le Portugais stupéfait, ne bougea pas, ne dit pas un mot ; seulement je vis deux flocons d'écume blanchir les côtés de sa bouche.. Il me présenta sa dépêche, qu'on avait pris le soin de traduire en langage canarien. C'était un écrit de l'amirauté portugaise où l'on réclamait avec menace le capitaine détenu à Ténériffe. On ajoutait que le puissant roi Jean III regrettait vivement de m'avoir laissé régner dans une possession qui lui était acquise par le droit de conquête ; mais que sa bonté se lassait de la rébellion des *sauvages*, et que, dans cette même année, il allait mettre en mer une flotte formidable pour *nettoyer* l'archipel des Canaries.

— Portugais, répondis-je en souriant à l'envoyé, dans la langue de son pays, ton souverain est, à ce que je puis voir, ami de la propreté : son exemple est bon à suivre. Je nettoierai donc, s'il plaît à Dieu, les côtes de Ténériffe de tout navire apportant le trouble et la guerre chez un peuple qui négocie de bonne foi avec l'Europe, qui reçoit ses marchands avec bonté, mais qu'on verra s'engloutir sous ses rochers, plutôt que d'accepter des chaînes.

A ces mots, je mis froidement en pièces la lettre que le Portugais venait de me remettre ; j'en envoyai les fragmens rejoindre sa toque, et cet officier put voir ces parcelles de papier tomber sur mes gazons, après s'être balancés quelques instans dans l'air.

— Roi de Ténériffe, me demanda le messenger avec l'accent d'une colère concentrée, as-tu ordonné qu'on me remît le capitaine que mon souverain

m'a ordonné de remmener à Lisbonne.

— Ton souverain a pu t'ordonner cela ; mais ta seras forcé de lui désobéir, et par la barbe du prophète, j'en suis fâché pour le pauvre capitaine... car c'est ton arrivée qui prolongera sa captivité... Il allait partir ce matin comblé de mes bienfaits, parce que son insolence est assez punie... Ton maître a ordonné : le Portugais restera à Ténériffe.

— Roi, tu cours un grand danger.

— Européenne n'ai pas appris que les souverains Atlantes, mes aïeux, aient connu la crainte ; tout sauvage que je suis, j'ai remonté le cours de leur histoire jusqu'aux jours héroïques de la belle antiquité, et je n'y ai pas trouvé une seule tache de lâcheté ; je serai digne d'eux... Retourne auprès de ton maître, tu as entendu mon dernier mot.

Le Portugais sortit sans répliquer.

Je me suis alors conduit en roi, poursuivit Tenerf-le-Grand ; mais, depuis, j'ai réfléchi en sage. Lorsque deux fois le temps de franchir la mer qui sépare les Canaries du Portugal se sera écoulé, je reverrai les vaisseaux de Jean III, qui, messagers de son orgueil et de sa colère, viendront dévaster mes côtes, ruiner mes sujets... Le temps approche où je dois redouter cette catastrophe : sans doute les Canariens et leur prince sauront mourir en défendant la terre où reposent les os de leurs ancêtres ; mais il vaudrait mieux vivre pour la conserver à nos neveux... Ango, acceptes-tu mon alliance ?

— Pour défendre les états du père de Thaïra, je sacrifierais cette vie qu'elle m'a conservée ; juge si je puis hésiter à te donner des vaisseaux, des canons et des soldats.

— Jehan, tu me combles de joie, reprit le vieillard en tendant la main avec transport au Dieppois ; car il me sera doux d'aimer tendrement celui de tous les Européens que j'estime le plus.

— Je suis fier de pouvoir être utile au monarque dont la renommée de sagesse a traversé l'Atlantique.

— Ango, reprit Tenerf avec quelque embarras, me permets-tu une question qui, d'après vos idées de l'Europe, peut être une indiscretion.

— Roi de Ténériffe, parle librement ; il s'en faut que je me gouverne de tout point d'après les idées de l'Europe ; et dans les questions qu'on m'adresse, je ne vois jamais d'indiscretion quand j'y puis reconnaître la franchise.

— Es-tu marié, Ango ?

— Non, Tenerf.

— Mais ton cœur, à l'âge où je te vois, ne peut être resté insensible à cette flamme qui se puise dans les yeux d'une femme...

— J'ai vu la cour de François I^{er} ; j'ai circulé dans ce parterre de beautés où les plus belles fleurs semblent se pencher vers vous pour qu'on les cueille ; j'ai connu la séduction, peut-être ; mais l'enchantement n'a pas pénétré jusqu'à mon cœur... Jean Ango ajouta, avec une timidité qui ne lui était pas naturelle : Ce matin encore je n'avais pas aimé. »

Chez les filles de Ténériffe la pénétration n'est pas moins prompte que chez nos demoiselles européennes : Thaïra rougit et baissa ses grands yeux inondés de tendresse.

— Tu m'as compris Ango, continua le roi ; je te comprends à mon tour, et comme les sentimens de ma fille me sont connus, je le salue, prince de Ténériffe... je te salue, roi futur de la plus belle des îles fortunées...

— Qu'entends-je, s'écria l'armateur, dont les yeux étincelèrent d'une pensée ambitieuse.

— L'expression de ma volonté irrévocable. Le ciel ne m'a point donné de fils ; celui qui se fait le défenseur du trône antique des rois Atlantes sera l'enfant de mon adoption, et l'époux de Thaïra. Jehan, tu vois que j'ai su ménager ta délicatesse : je ne t'ai point promis d'avance le prix du service que je te demandais. J'ai laissé ton ame magnanime s'élancer vers le but que je te montrais... Je puis donc dire maintenant que la pensée de mon adoption avait devancé celle des obligations que je pouvais t'avoir ; avant de songer à repousser l'attaque de mes ennemis, je méditais sur le bonheur à venir de mon peuple et sur la félicité de ma fille... Car, Ango, je ne dois plus te le cacher, Thaïra ne peut être heureuse que par toi ; moi depuis longtemps j'espérais que le premier négociant de l'Europe ne dédaignerait pas l'alliance de la plus vieille race de l'Atlantique.

La fille de Tenerf se précipita sur le sein de son père, et cacha, dans les plis du manteau royal, son visage animé par une vive émotion.

— Tu vois, Ango, reprit le roi en souriant, je ne t'abuse point... c'est bien ainsi que l'amour se trahit.

IV. L'amour.

Le lendemain de l'entrevue rapportée dans le chapitre précédent, les deux vaisseaux que Jean Ango avait amenés à Ténériffe se trouvaient abrités dans une crique assez profonde, où l'on a construit depuis le port de *Santa-Cruz*, capitale actuelle de Ténériffe. L'armateur dieppois avait annoncé à ses marins un repos de plusieurs mois, une suspension de leurs amours avec la mer, et l'on désarmait en grande partie les bâtimens. C'étaient deux navires de la plus forte dimension qu'on eût encore vue, portant, chacun, trente gros canons et cent cinquante hommes d'équipage. Les Canariens virent en ce moment un spectacle entièrement nouveau : sur divers points les matelots normands creusaient la terre ou le roc pour faire des redoutes ; le salpêtre comprimé faisait sauter d'énormes quartiers de rocher, à l'indicible surprise de ces insulaires ; enfin, les canons des vaisseaux, enlevés de leurs sabords, puis disposés en batterie dans des retranchemens, grâce aux ressources de la mécanique, présentaient aux habitans de Ténériffe des phénomènes, qu'ils ne pouvaient expliquer que par la puissance surnaturelle du Dieppois qui dirigeait tous ces travaux.

L'activité d'Ango était effectivement presque magique. Habitué dès l'enfance aux plus rudes manœuvres de la marine, son adresse semblait rendre sa force prodigieuse. Lorsque ses matelots, quoique très habiles eux-mêmes, ne pouvaient surmonter une difficulté, soudain non le voyait attaquer l'obstacle, le tromper, le tourner par des moyens ingénieux, et le seul bras du maître triomphait là où les bras réunis de ses subordonnés avaient molli.

Et puis l'amour prêtait à l'armateur de la force et du génie, car Thaïra ne le quittait guère. Nos scrupules, nos petites réserves de bienséance, manège si souvent trompeur d'une sagesse d'apparat, étaient inconnus dans les îles fortunées. La fille de Tenerf, fiancée par l'aveu de son cœur et la volonté de son père, s'asseyait sans défiance auprès du Dieppois, sous le tamarin ou le bananier. Elle n'affectait point cette timidité pudibonde où l'innocence rougit d'être tendre, parce qu'elle sait déjà qu'être tendre c'est aspirer à un bonheur qu'on n'ose avouer. La tendresse de Thaïra était pure comme l'onde qui coulait d'entre les roches volcaniques de Ténériffe.

— Tout m’a parlé de tes bienfaits, Jehan, lui dit-elle un jour dans un de leurs doux et confians tête-à-tête ; tous les habitans de l’île qui se sont trouvés en rapport avec toi vantent ta franchise, ton équité. D’autres qui, pauvres et dénués, n’ont pu l’offrir, en échange des marchandises de l’Europe, ni l’or de nos montagnes, ni la malaguette de nos poivriers, ni le délicieux Malvoisie de nos coteaux, ont cependant reçu par les ordres des étoffes pour se vêtir, et du fer, façonné en instrumens, pour cultiver leurs champs ou couper le bois nécessaire à la construction de leurs habitations. Grâce à toi, les Canariens de Ténériffe ne labourent plus avec un os fiché au bout d’une perche : tu leur as rapporté la charrue, dont on retrouve la figure gravée sur nos vieux monumens, mais dont l’usage était oublié dans les Canaries depuis bien des siècles. Si le cultivateur que tu as secouru dans un précédent voyage n’est pas heureux en récolte, à ton retour ta main généreuse lui donne encore, et les dons l’aident de nouveau à combattre le génie des mauvaises destinées.

Moi, fille de l’Atlantique, qui ne sais rien que par les leçons de mon père ; moi, qui ne sens au cœur que les élans d’une nature que vous appelez sauvage, vous autres enfans de l’Europe, j’ignore à quelles qualités des hommes se laissent éprendre les femmes de vos climats : on dit que leurs yeux jugent sans que leur ame soit émue, et qu’elles disent j’aime sur le simple conseil de leur regard. Comment concevoir cela ? Je possède quelques pierres précieuses, taillées et polies par vos arts ; elles me plaisent... je ne les aime pas. Ce qui est beau peut, ce me semble, exciter vivement l’imagination, et l’on admire ; mais l’amour, ai-je donc tort de penser qu’il ne saurait naître que d’une appréciation réfléchie de ce qui est bon, grand, généreux.... Ango, poursuivit Thaïra avec un mélange charmant de pudeur et de naïveté, c’est ainsi que je me suis sentie entraînée vers toi. J’aurais pu admirer les grâces de ta personne, ainsi que j’admire mes bijoux ; j’ai connu ta franchise, ta bonté, ta bienfaisance, mon cœur a volé vers toi.

— Ah ! chère Thaïra, s’écria Ango, en pressant la fille de Tenerf sur son cœur, tu vauds bien mieux que nos femmes flétries de civilisation... Plût à Dieu que les dames des cours de Charles-Quint et de François I^{er} pussent venir au pied du mont Ténériffe retremper leur morale dans les sources de cette nature, que je ne nomme point sauvage, moi, mais vierge et remplie encore d’une bonne sève, corrompue dans le vieux monde. Je me plais à voir les choses qui brillent : trop faible, trop mal appris, peut-être, pour me rendre supérieur aux vanités de la terre, je me sens quelquefois dominé par

l'éclat, qui n'est qu'une superficie ; mais, sang dieu, les travers de l'esprit ne détruisent pas en moi les beaux mouvemens de l'ame.... Et c'est pour cela, chère amie, que je t'aime avec délire, comme j'aime un beau lever de soleil qui me découvre une île inconnue ; comme j'aime à voir fuir devant mes vaisseaux les voiles de l'Angleterre, de la Castille ou du Portugal Puis le Dieppois, étreignant Thaïra dans ses bras robustes, ajouta d'une voix éclatante : Ah ! que ton père nous mesure donc bien courte l'attente d'une union qui te donne à moi... Mes passions, vois-tu, sont écloses au sein des tempêtes : à mon ambition il faut des flottes, de vastes spéculations, des tonnes d'or ; à mon intelligence des difficultés à combattre, des rivalités à vaincre ; à mon courage le bruit du canon, la flamme des escadres embrasées, des ennemis qui se défendent vaillamment, mais qui succombent ; à mon amour il faut des transports sans contrainte, du bonheur sans parcimonie... A ces mots le Dieppois, assis à côté de la jeune Canarienne, qu'il tenait depuis quelques instans pressée convulsivement contre son sein, se leva comme poussé par un ressort puissant — Viens, reprit-il d'un accent que l'émotion rendait tremblant ; viens, l'ombrage de ce tamarin est dangereux....

— Dangereux, répéta Thaïra avec surprise....

— Oui, oui ; je m'entends, fille candide, trésor d'innocence que je veux respecter Viens, te dis-je ; je connais l'honneur aussi ; mais lui, ce n'est pas une passion, ce n'est qu'un devoir.

Thaïra n'avait pas compris ; elle passa avec une confiance d'enfant son bras autour du cou de l'armateur. Dans cette situation, son corps, aussi souple que la liane des savanes, touchait, enlaçait celui d'Ango, où courait de veine en veine une chaleur enfiévrée, un amour orageux... Il ressentait une électricité de désirs, dont les commotions se succédaient, rapides comme les battemens de son cœur... Sa poitrine bondissait sous une respiration haletante ; le sang gonflait les ramifications veineuses de son front. Les mains tremblantes du Dieppois se promenaient sur la taille svelte de Thaïra ; elles caressaient ses bras... une fois elles s'égarèrent sur sa gorge... Et le sourire de l'innocente Canarienne ne perdait ni sa candeur, ni ce reflet d'ame où se peint la sécurité... Une séduction ! Thaïra n'y pensait pas, elle n'y pouvait penser. Jean l'aimait ; il le lui avait dit, et dans sa pensée, où les corruptions des vieilles sociétés ne pénétraient point, lie pouvait naître Vidée que la passion enlevât à une femme un bonheur qui n'offre de délices que lorsqu'il se donne.

Les amans étaient dans cette situation effervescente d'une part, calme et confiante de l'autre, lorsqu'un coup de canon fit retentir tout à coup les flancs caverneux du mont Ténériffe, et prolongea sa détonation en échos de plus en plus lointains...

— Ah ! les Portugais ! s'écria Ango en se dégageant du cercle vivant qui pressait son cou... Mon doux salvateur, merci... j'avais besoin d'une diversion... la voici telle qu'il me la faut, forte, capable d'occuper toutes les puissances exaltées démon ame... Ça, chère Thaïra, courons au palais, voici l'ennemi... Nos préparatifs de défense sont terminés... Par saint Jacques, nous allons besogner rudement... Viens, viens chère amie, le signal du combat a sonné... Jean Ango va mériter d'être uni au sang des rois par la gloire qui les fait grands.

El dans sa course rapide, le Dieppois était suivi sans peine par la fille de Tenerf, nymphe des bois et des rochers, légère pomme la gazelle bondissante.

Ils ne coururent pas jusqu'au palais ; bientôt le roi parut à leurs yeux, monté sur un coursier aux jambes grêles, aux naseaux fumans, et dont la tête secouait impatiemment le frein de l'Europe, qui soumettait l'impétuosité du fier animal au vouloir de son habile cavalier. En vain est-il né d'une de ces cavales que féconde, dit-on, le vent fougueux qui souffle à l'occident du désert africain ; en vain multiplie-t-il ses efforts en écarts capricieux ; Tenerf, jeune de vigueur sous le faix de l'âge, réduit les trépignemens de sa monture à l'ardeur de vitesse qu'il en attend. Le monarque canarien, arrivé près des jeunes gens, arrête son cheval tout court, rien que par un mouvement presque imperceptible de la main ; et cependant son galop de cerf l'emportait sur une pente rapide ; mais ses jarrets se sont roidis, et sa course s'est éteinte subitement.

— Les voilà, dit Tenerf-le-Grand avec une physionomie noble et calme, où paraissait seulement l'animation d'un sourire dédaigneux. J'ai vu leurs vaisseaux du sommet de mon palais ; je n'ai pu les compter : ils noircissent la mer qui les apporte.

— Tant mieux, dit vivement Ango ; nos canons frapperont plus sûrement. Prince, il faut tempérer l'impatience d'une juste colère. Craignons de compromettre la défense en précipitant l'attaque. D'ailleurs il est nécessaire de laisser aux Portugais le tort de l'agression... La politique est aussi une puissance.

— Je le sais, répondit Tenerf ; mais une légitime indignation allait me le faire oublier.

— Laissons en ce moment nos batteries muettes, reprit l'armateur normand avec chaleur ; que la flotte des ennemis s'avance jusqu'à petite portée de canon, comme ils le projettent sans doute afin de protéger le débarquement d'une partie de leurs forces, débarquement que je regarde comme infailliblement décidé par leurs chefs. Car vois-tu, roi de Ténériffe, la vengeance des Portugais s'alimente surtout par l'espoir du pillage. Je les connais bien : leur fureur ne serait peut-être pas si vaillante, si elle n'était constamment mêlée de cupidité... Ecoute bien l'exposé de mon plan : mes deux capitaines sont aux batteries des retranchemens ; ils ont l'œil sur la plaine ; au signal de ma toque agitée dans les airs, ils font tonner leurs pièces sur les vaisseaux de Jean III, et ces vaisseaux ne peuvent riposter que contre un mur indestructible de roc. Mais ce signal ne sera donné que quand la flotte portugaise se sera appauvrie des pillards qu'elle va jeter sur la côte ; c'est sur ceux là que tomberont d'abord nos coups. Couché ventre à terre, avec mes braves Normands, derrière le retranchement de la côte, qui se perd dans une teinte monotone de sable, je me lève dès qu'ils paraissent, et la grêle de nos arquebuses tombe sur une troupe prise alors en flagrant délit d'aggression. Tu verras, roi de Ténériffe, comme la rive sera tôt noircie de leurs corps gisans ; ton œil satisfait verra trancher la couleur vermeille de leur sang sur la plage blanchâtre que leur pied téméraire osera fouler... Ils persisteront, car les Portugais sont vaillans ; tu seras là avec tes cavaliers, numides des temps modernes, qui briseront les débris que je te renverrai... Approuves-tu mon projet, Tenerf ; ai-je oublié quelque point essentiel ? parle, mon bras, mon intelligence, ma soumission sont à toi ; le reste de mon être est à ta fille... Un second coup de canon !... orgueilleux pygmées du Tage ; ils croient porter la terreur dans l'ame des habitans de Ténériffe ; ils pensent peut-être que le bruit seul de l'artillerie répand la consternation dans toute l'étendue de l'archipel des Canaries... Ils ne savent pas que Jean Ango est là ; je vais le leur apprendre.

Et l'armateur dieppois serra la main du roi, que venait de rejoindre sa cavalerie, bisarrement équipée, troupeau d'hommes et de chevaux aggloméré, sans ordre, sans oreille pour la discipline. Mais cette masse confuse, avec la soudaineté du tonnerre, savait tomber sur ses ennemis, et la tactique, encore peu redoutable des Européens, ne pouvait résister à ce choc de courage et d'ardeur.

Tenerf, à la tête de ce corps, armé de lances et de traits, prit position derrière un bouquet de mangliers, à petite portée du retranchement de la côte. Sa fille s'était élancée avec agilité sur un cheval arabe au long poil, à l'œil enflammé... Elle seule devait porter les ordres de son père ; son regard d'aigle allait surveiller tout ennemi qui menacerait le roi, et sa flèche, toujours sûre, devancerait la moindre tentative contre des jours si précieux. Quant à l'armateur, après avoir déposé un baiser retentissant sur le front de Thaïra, il courut au poste où l'attendaient ses arquebusiers. Cette petite troupe, naguère inquiète, indécise, ne vit plus que la gloire, ne crut plus qu'au triomphe dès que Jean Ango fut au milieu d'elle... une ame héroïque venait de lui être donnée.

V. Combat de l'île d'Enfer.

Jean III, roi de Portugal, au rapport de l'officier d'amirauté envoyé à Ténériffe pour réclamer le capitaine prisonnier, fulmina contre le *roitelet* canarien des menaces terribles : la conquête des îles fortunées fut décidée. Des ordres d'armement furent expédiés immédiatement ; mais, au seizième siècle, et malgré les hautes prétentions des Portugais, ni leur marine, ni leur armée n'offraient des ressources d'exécution qui pussent répondre à la colère du souverain. Il fallut attendre le retour de quelques aventuriers marchands, dont les navires étaient nécessaires pour composer une flotte de soixante voiles. A cette époque, le seul Ango eut mis en mer plus de vaisseaux que tous les rois de la chrétienté, l'Angleterre exceptée.

Dans l'espace de temps durant lequel Jean III dut, faute de moyens, comprimer sa fureur royale, Tenerf renvoya le capitaine qu'il avait retenu d'abord en punition de son insolence, puis parce que l'envoyé portugais l'avait réclaté avec hauteur. Ce marin était revenu dans sa patrie chargé de richesses : Tenerf, évaluant en prince magnanime le tort fait à son prisonnier par une captivité de quelques mois, lui avait donné plus d'or qu'il n'en eut pu gagner en vingt ans. Mais le Lusitanien, revenu à Lisbonne, se garda bien de parler des bienfaits du généreux Tenerf. Exploitant la circonstance avec habileté, il joua, au contraire, la victime, afin d'obtenir des dédommagemens de sa cour. Ce moyen lui réussit au-delà de ses souhaits : Jean III, sachant que le capitaine était un navigateur expérimenté, un homme de guerre vaillant, l'éleva à la dignité d'amiral, et lui confia l'exécution de ses projets vengeurs contre l'île de Ténériffe.

L'infâme Portugais accepta sans hésiter le commandement d'une expédition qui pouvait détrôner Tenerf, un prince dans lequel il devait voir son bienfaiteur, bien plutôt que l'ennemi de son maître.... Ce fut cet ingrat qui, le premier, mit un pied sacrilège sur la terre dont les mines opulentes venaient de l'enrichir.

L'amiral était débarqué avec un corps d'arquebusiers d'environ mille hommes ; ils marchaient en colonnes serrées vers la ville, sous la protection de leurs vaisseaux embossés à demi-portée de canon de la terre. Personnelle se présentait pour combattre les Portugais ; la plage paraissait déserte. Sans

doute, pensait le chef de l'expédition, qui connaissait bien les localités, toute la population a quitté l'île et s'est réfugiée dans celle de *Gomere*, à l'ouest de Ténériffe. Cette réflexion, fondée sur une probabilité, augmenta la confiance de l'amiral. Il se retournait pour commander à sa troupe de précipiter sa marche, lorsque, tout à coup, on le vit chanceler, tourner deux fois sur lui-même et tomber raide mort.... Une flèche lui avait traversé le corps de part en part.

Un mouvement d'hésitation se fit alors remarquer dans le corps portugais ; Ango le mit à profit : le feu du retranchement commença. Une averse de plomb tomba sur les soldats de Jean III : à la première décharge, plus de cinquante hommes mordirent la poussière... et pas un ennemi en vue ; pas un point vers lequel le corps expéditionnaire put diriger sa défense... La retraite parut le seul moyen de salut auquel on eut pu recourir... Toutefois le nouveau commandant hésitait à l'ordonner, lorsqu'une nouvelle décharge vint révéler, par une bande de feux, le point d'où partait l'arquebusade. Mais cette connaissance coûtait cher aux Portugais : trente nouvelles victimes se tordaient sur le sable en expirant, et vingt arquebusiers au moins traînaient à la suite de leurs camarades leurs membres fracassés. Mais le courage qu'excite une ardeur vengeresse ne sait pas calculer le danger : les Portugais se dirigeaient au pas de course vers les marins embusqués d'Ango, lorsqu'une troisième, puis une quatrième décharges embarrassèrent leurs pas dans un encombrement de morts et de mourans... Ils allaient pourtant franchir cet obstacle sanglant. Ango n'avait dans son retranchement que cent cinquante hommes ; le surplus de ses équipages était réparti dans les redoutes, dont le feu n'avait pas encore commencé... Les ennemis n'étaient plus qu'à cent pas ; la résolution des Dieppois s'ébranlait : sept à huit cents combattans furieux allaient les atteindre et les accabler derrière un fragile rempart de sable.

— Enfants de Dieppe, s'écria l'armateur, vous faiblissez ; par saint-Jacques ne suis-je pas avec vous ; reprenez du cœur, la fortune est ma bonne fée... elle arrêtera les Portugais avant qu'ils soient à nous...

Et le mouchoir de Jean Ango parut au bout de son arquebuse... A l'instant même, la cavalerie de Tenerf déboucha sur le rivage avec un bruit semblable au roulement lointain du tonnerre : en moins de trois minutes les arquebusiers portugais furent cernés par cette masse confuse mais audacieuse, de nouveaux assaillans... Une nuée de traits brunit le ciel ; à la

mort de feux que les Dieppois avaient envoyée aux guerriers du Tage, succéda une mort acérée de flèches enduites de poison...

Cependant un signal de détresse était parti des rangs éclaircis du corps portugais : Ango vit se préparer un nouveau débarquement. Alors sa toque, que surmontait une plume rouge, parut au bout de son arquebuse... Soudain les diverses batteries des rochers jouèrent sur les vaisseaux avec un rare bonheur : tous les coups portèrent au milieu d'une escadre serrée, qui présentait aux artilleurs des redoutes un but assuré... Renonçant au projet de secourir la troupe débarquée, l'officier commandant la flotte songea à se défendre lui-même... Il fit tirer le canon, mais sans direction fixe : ses boulets allaient frapper au hasard les roches volcaniques de Ténériffe, ou, par un plus grand malheur encore, secondaient la défense meurtrière des Canariens en renversant les rangs portugais...

A ce complément de calamités une terreur fanatique s'empara des hommes d'armes de Jean III : ils se persuadèrent que satan lui même avait pris parti pour les mécréans de Ténériffe... Les batteries qui, du flanc de la montagne, tiraient sur la flotte, n'étaient rien moins, selon ces hommes superstitieux, que l'artillerie infernale ; et le nom *d'Ile d'Enfer*, donné à la plus grande des Canaries, date peut-être de cette époque... Dès ce moment les arquebusiers ne songèrent même pas à se rendre : quelle capitulation pouvaient-ils espérer d'une troupe de démons... Ils se prirent à fuir vers la mer, non qu'ils espérassent trouver un refuge sur leurs vaisseaux, que continuait d'assaillir l'artillerie satanique ; mais ils allaient chercher dans les flots mêmes un abri contre ces feux redoutables. La cavalerie de Tenerf et les marins d'Ango, sortis de leurs retranchemens, poursuivirent les fuyards... Le valeureux Dieppois, la tête nue, l'œil flamboyant de colère, l'épée de Milan au poing, venait de sauter sur un cheval arabe ; il galoppait cinquante pas en avant des poursuivans... Un seul cavalier avait pu le suivre : c'était Thaïra ; l'amour prêtait des ailes au coursier qu'elle montait... La fille de Tenerf voulait vaincre à côté de son amant, ou mourir frappée du même coup s'il succombait.

L'apparition de ce groupe héroïque confirma les idées superstitieuses des Portugais fugitifs... Cet homme, dont le regard semblait receler toutes les flammes de l'enfer, c'était le prince des esprits immondes ; cette femme, qui bravait le canon des vaisseaux, venait assurément des rives sombres : pécheresse endurcie, dont les méfaits sur la terre avaient sans doute mérité,

dans le monde des punitions éternelles, les bonnes grâces du premier des anges déchus.

La flotte, désemparée d'une partie de ses agrès, criblée de boulets, se soutenant à peine sur l'Atlantique, encombrée de morts et de mourans, n'attendit pas pour lever l'ancre que les débris de la troupe débarquée pussent la rejoindre... Ces infortunés se précipitèrent dans la mer, qu'ils rougirent au loin de leur sang. Quelques-uns d'entre eux gagnèrent à la nage les vaisseaux ; mais le plus grand nombre périt, après s'être consumé en efforts inutiles pour les rejoindre.

Ainsi finit le combat de Ténériffe, en l'an du seigneur 1527... Tenerf, vainqueur par le génie et la valeur de Jean Ango, éteignit la fureur de son regard dès qu'il ne resta plus que des vaincus sur la plage. Il fit relever les blessés portugais, et ordonna qu'on les transportât à Adexe, avec recommandation expresse de les soigner comme ses propres sujets. Il n'y avait pas eu un seul homme tué, ni parmi les Normands, ni parmi les Canariens ; mais plusieurs étaient blessés. Le roi les fit conduire dans son propre palais, où des secours leur furent prodigués, en attendant les richesses dont le monarque voulait récompenser leur dévouement.

Après ces premiers soins accordés au malheur, vint le sentiment de la victoire, l'expression de la reconnaissance. Tenerf sauta de son cheval de bataille, et, s'avancant vers son valeureux auxiliaire, qui venait de mettre pied à terre ainsi que Thaïra, il se précipita dans ses bras... Puis s'emparant de la main du Dieppois en même temps que de celle de sa fille, il les conduisit rapidement vers le lieu où gisait sans vie l'amiral portugais... Posant alors un pied sur le cadavre de cet ennemi mort, Tenerf prononça ces mots avec une puissante émotion :

— Mes enfans, le plus beau jour de la vie d'un roi c'est celui qui éclaire la défaite des ennemis injustement armés contre lui, celui où son pied repose sur le cadavre de l'agresseur : ce jour a brillé pour moi ; qu'il soit témoin de votre bonheur... Je vous unis au nom du grand être, au nom de ce Dieu qu'on adore, depuis quatre mille ans, avec des rites et des opinions si différens, qu'il est difficile de décider aujourd'hui à quel culte, à quelle croyance il accède dans sa grandeur infinie. Mais cette suprême intelligence illumine assurément la tendresse d'un père ; elle doit avoir départi à ce père tout le pouvoir nécessaire pour faire le bonheur de ses enfans : la Divinité ne pouvait avoir de meilleur intermédiaire entre elle et eux. Dieu, du haut de son trône, a pris soin d'unir nos âmes ; lui-même a formé cette chaîne

d'affections réciproques qui doit confondre nos existences.... J'obéis donc à sa volonté en vous ouvrant un avenir de chastes délices.... Ango, ce soir, lorsque le flambeau du monde se sera retiré de nous, l'asile où repose Thaïra te sera ouvert.... que l'amour te conduise.... Un éclair d'impétueux désirs brilla dans les yeux du Dieppois ; la jeune Canarienne voila les siens de ses longs cils....

A la suite de cette étrange solennité nuptiale, où se révélaient un esprit supérieur et les pensées d'une philosophie peu commune chez les mahométans, Tenerf s'élança de nouveau sur son coursier arabe. Thaïra et Ango l'imitèrent ; et tandis que les débris de la flotte ennemie disparaissaient à l'horizon de l'Atlantique ; tandis que les marins normands marchaient serrés vers la ville, les trois personnages principaux du grand drame qui se terminait regagnaient le palais, au milieu d'un nuage épais de poussière, soulevé par les chevaux de l'escadron basanné au milieu duquel ils galopaient.

VI. Superstition du seizième siècle.

Au XVI^e siècle, il était aisé de paraître un homme supérieur parmi les rois : ces princes, proclamés grands par les courtisans, les historiens, les poètes, domesticité servile qu'on vit de tout temps se traîner dans les cours ; ces princes, érigés en héros pour le moindre coup d'épée qu'ils faisaient résonner sur une cuirasse ennemie, devenaient souvent bien petits si l'on retirait de l'œil observateur le prisme qui les grandissait. Tenerf, transporté en Europe au milieu des souverains dont les noms sortaient, gros d'illustration, des trompettes de la renommée, se fût, avec un grand avantage, mesuré à leur taille. On élevait à Charles-Quint, à François I^{er}, à Henri VIII des trophées de tout ce que l'Espagne, la France et l'Angleterre moissonnaient de palmes aux limites de la civilisation : c'était là leur grandeur. Au temps de Charlemagne, le génie de cet empereur avait porté le siècle sur ses ailes dans une sphère de savoir et de gloire, qu'il n'eût point atteint avec sa marche lente et barbare ; huit cents ans plus tard, ce fut le siècle qui porta les rois dans le monde du progrès : leur couronne en réfléchissait les lumières ; la flatterie dit qu'ils les avaient allumées.

Elle ne le disait pas du père de Thaïra, et pourtant c'eût été justice : souverain d'une nation à laquelle le fleuve des âges avait, en roulant, enlevé le lustre des sociétés anciennes, seul il recueillait, en fouillant des vestiges éloquens, la tradition des vertus, dissipée par le souffle de la barbarie : en lui résidait l'unique trésor de sagesse où puisait son peuple. Tenerf n'en était donc pas seulement le chef ; il en était aussi l'ame, l'esprit vivifiant. On eut dit que ce sage de l'archipel Canarien restait, depuis les temps antiques, aux confins de l'Afrique pour lier, par une chaîne d'intelligences et de lumières, le vieux monde civilisé avec le nouveau, qui se civilisait. En un mot, le caractère de Tenerf, à une époque où tant de troubles encore couvraient l'Europe, s'offrait comme une énigme presque magique ; il n'appartenait qu'à lui d'en donner le mot ; il le donna.

Le lendemain de la bataille, le roi, que de longues réflexions avaient tenu éveillé, devança le soleil dans les jardins de son palais — Il s'arrêta devant l'enlacement de joncs légers qui fermait la fenêtre de l'appartement des nouveaux époux ; la brise matinale agitait doucement ce fragile rempart

opposé à la curiosité.... Peut-être, durant la nuit, les voluptés, oubliées de précautions, avaient elles livré leur secret aux jeunes dames canariennes attachées à la princesse ; car les femmes seules et le souverain pouvaient pénétrer dans cette partie des jardins... et les mystères de l'amour ont tant d'attraits pour le sexe !... Un sourire suave comme le rayon du jour naissant, éclaira en ce moment les traits de Tenerf.... il pensait sans doute aux trésors de chastes délices qu'il avait ouverts à Thaïra ; son imagination, encore vive, se plaisait à refléter la flamme à laquelle il venait de donner un aliment. A cette pensée toute une vie de souvenirs se réveilla dans son ame il songea aux transports délirants de sa jeunesse ; il parcourut, dans le songe d'un autre temps, le harem, ce paradis terrestre de Mahomet, dès longtemps licencié par son humanité, bien plus que par l'attiédissement de ses passions. Dès que l'âge avait remis à la raison le flambeau de sa vie, il s'était dit : Tant de femmes esclaves ; des chaînes si pesantes, jetées sur une nature impétueuse, sur les sens d'un sexe aux quel le grand être accorda presque l'infini du plaisir... et cela pour satisfaire le despotisme d'un seul homme, dans ses misérables éclairs d'amour.... Sacrilège ! sacrilège ! et Tenerf avait donné la volée aux tendres colombes de son sérail.... Il venait de se rappeler leurs gentillesses, leurs séductions excitées par une permanente jalousie ; émulation ambitieuse de flétrissure.... Mais le mépris de cet abandon servile domina bientôt les ardentes réminiscences du roi ; il s'éloigna brusquement du théâtre d'amoureux transports dont la proximité les avait allumées dans son sein.

Tenerf ne croyait pas avoir triomphé aussi complètement de la destinée ennemie que des Portugais dont il avait repoussé la veille l'injuste agression ; Jean III était un prince d'une fierté indomptable, et dans le cœur duquel la vengeance pouvait dormir mais non pas s'éteindre. Il y avait peu de probabilité, selon les présomptions du prince canarien, que le monarque européen ne se promît pas une revanche éclatante de la défaite de ses troupes et des désastres de sa flotte. Tel venait d'être le sujet de la fatigante insomnie du roi de Ténériffe ; l'inquiétude qui l'avait causée prit place à ses côtés sous le berceau de citronniers et d'orangers dont la voûte odoriférante le recouvrait alors.

« Je dois me préparer à de nouvelles hostilités, se dit-il ; il faut songer à me faire grand à la manière des princes de l'Europe : en soutenant mon droit par la force, en payant sa conservation du sang de mes sujets. Mais ici, du moins, il est juste, il est noble ce droit ; je connais le sort de ces

malheureux Américains soumis par les Espagnols et les Portugais. Ce n'est pas seulement la couronne des rois qu'ils ont brisée, c'est le sang des peuples qu'ils font couler à flots.... Après avoir fouillé leurs terres pour en arracher l'or, ils fouillent maintenant leur conscience pour en extirper ce qu'ils nomment l'idolâtrie. Ils se disent les apôtres d'un Dieu rédempteur, et les insensés furieux bâtissent des temples sur une base de cadavres !... Des cris lamentables d'indignation s'élèvent et retentissent, du Brésil contre Cortès, du Pérou contre le farouche Pizarre ; les vents nous apportent tous les jours les plaintes des hommes que les ministres d'un Dieu de miséricorde égorgent en son nom.... Je défendrai donc mon trône ; il y va du salut de mes sujets.

Je juge bien le train des choses : cette partie de la terre que les habitants de l'Europe appellent le Nouveau-Monde, parce que leur courte vue ne peut s'étendre jusqu'à ses destinées anciennes, elle tombera infailliblement en leur pouvoir. Les contrées appauvries de ressources par la méchanceté des hommes, enverront d'avidés colonies sur ce qu'ils nomment des terres neuves : la corruption se ruera sur les pays lointains où règnent encore la nature et sa bienheureuse ignorance. Les îles Canaries deviendront la proie de l'Europe, comme les Antilles, les deux Amériques, l'Archipel des Moluques, le Japon et tant d'autres contrées, déjà envahies et ruinées par les Espagnols ou par les Portugais. L'esclavage est inévitable ; mais je veux au moins choisir des chaînes pour mes Canariens. Ils se soumettront, mais à la voix du dernier prince des Atlantes, de celui qu'ils ont surnommé le grand. Mon peuple sera la dot de ma fille, et le généreux Ango tiendra bon compte aux Canariens de Ténériffe des clauses de mon traité d'union avec lui. »

Ces dernières réflexions avaient répandu quelque baume sur la plaie que l'inquiète sollicitude creusait depuis long-temps dans le cœur de Ternef ; un reflet de suaves pensées vint s'épanouir sur son front, naguère soucieux et empreint de la pâleur d'une veille pénible. Son oreille put s'ouvrir au chant matineux des oiseaux. Chassés la veille par les terribles détonations de l'artillerie, repoussés des bosquets sur lesquels planait en nuage épais la vapeur empestée du soufre, ils revenaient voltiger sous le ciel de Ténériffe, maintenant silencieux et nettoyé de fumée.... Ici l'aigrette au superbe plumage se balançait sur la plus petite branche d'un manglier ; là le perroquet aux délicieuses couleurs faisait entendre son accent sauvage, compensation malheureuse de l'éclatante palette que la nature s'est plu à étendre sur cet oiseau... Partout la feuillée jaunissait sous des nuées de ces

jolis serins, dits des Canaries, dont l'échant s'harmonie bien avec la douce nuance de leur robe déplume. En voyant cette myriade de serins allègres et sautillans, on eut dit que toutes les fleurs d'un bosquet d'acacias avaient été transportées par un zéphir capricieux sur une voûte verdoyante formée de mangliers, de papayers, de tamarins, de citronniers et d'orangers.

Tous les harmonistes de l'air se faisaient entendre, et cette mélodie achevait de dissiper les sombres idées de Tenerf, lorsque Ango et Thaïra parurent devant lui... Qu'une jeune femme, vierge la veille, est embarrassée de son bonheur ; combien elle craint que la rougeur de son teint, la mélancolie de son regard et l'embarras de sa démarche ne révèlent jusqu'à quel point elle a été heureuse... Mais elle a beau faire, l'expérience ne saurait s'y tromper : la nature soumet aux mêmes lois toutes les néophytes que l'amour lui livre ; elle imprime à leur organisme des sensations identiques ; son pouvoir ébranle à peu près au même degré le réseau délié de leurs nerfs, et contraint leur voix à murmurer l'expression d'un semblable désordre.... L'observateur peut donc juger par analogie.

Le Dieppois, aguerri dans les combats de l'amour comme dans ceux de la guerre, poussa gaîment Thaïra dans les bras de son père ; elle y cacha sa rougeur, et acheva de se remettre de sa honte pudibonde, dernière fleur d'une couronne virginale effeuillée.

— Je t'attendais, Ango, dit le roi en invitant du geste les nouveaux époux à prendre place à ses côtés Maintenant que tu viens de placer une couronne de myrte sur ta couronne de lauriers, songeons aux moyens de faire fructifier la victoire, et d'éviter que ton bonheur et ma gloire soient troublés.

Mais avant d'entrer en matière, le roi, qui n'ignorait pas ce que la couronne de myrte dont il venait de parler avait coûté à l'armateur, fit aux deux noirs qui se tenaient à l'entrée du bosquet un signe expressif ; ils s'éloignèrent, et bientôt ils reparurent avec un large plateau de bois d'Elaïs, chargé de divers mets et d'un flacon de Malvoisie. Les mets étaient disposés avec symétrie sur des plats de porcelaine chinoise, provenant d'échanges faits avec des navigateurs européens. On y voyait le manioc, base de la nourriture des Canariens ; plusieurs légumes, tels que l'igname, la patate, la grosse fève ; le tout saupoudré de safran et de piment pulvérisés. Au milieu du service s'élevait un magnifique ananas.

Le repas fut peu animé de la part du roi ; mais en récompense Ango et Thaïra y firent un grand honneur : circonstance assez éloquente par elle-

même pour dispenser de tout commentaire. Cette activité réparatrice ayant enfin cessé, Tenerf reprit la parole :

— Nous avons vaincu Mer, dit-il, maintenant il faut penser à conserver le fruit de la victoire.

— J'y avais songé, prince, avant même que Dieu nous l'eut donnée. Nous avons établi à la hâte un système de défense ; il nous a suffi pour repousser des fous, qui se jetaient à la désespérade sur tes côtes, comme on fait toujours quand on est conseillé par la colère. A présent il faut non-seulement consolider mais étendre nos ouvrages de fortification. Pour cela je dois revoir la France, me rendre à Paris, et t'envoyer des ingénieurs. Mes projets ne sont pas, tu le sais, d'une lente exécution ; mais il est par malheur des limites à la célérité humaine : la volonté vole, le possible se traîne.... Je me suis souvent déchaîné contre cette défaillance de facultés ; il devrait y avoir plus d'accord entre la pensée qui conçoit et le pouvoir qui exécute. Cela ne doit pas être apparemment : Dieu a voulu conserver pour lui seul les miracles.

« Mais j'ai des galères qui volent sur les mers, continua le Dieppois d'un accent animé ; glissant à la surface des flots comme le marsouin messenger de la tempête, elles échappent à la vue de l'ennemi qui les guette. Roi de Ténériffe, dans l'espace de six mois je repars avec les officiers qui doivent construire tes forteresses. »

— Nous pouvons les commencer en attendant.

— Mais qui dirigera les travaux ?

— Moi, répondit froidement Tenerf.

— Toi, s'écria Ango avec l'accent d'une grande surprise.

— Ami, j'aurais déjà des forts hérissés de canons si j'avais eu des soldats expérimentés pour les défendre ; mais-parmi les Atlantes, hélas dégénérés, ma pensée reste souvent inféconde....

— Prince de Ténériffe, reprit Ango, qui dans ce moment payait à son siècle un tribut de superstition, comment donc, au milieu des mers, loin du foyer des lumières qui, depuis si peu de temps, commencent à briller en Europe même ; comment t'a-t-il été possible d'acquérir les connaissances que j'ai déjà remarquées en toi avec une inexprimable surprise. Sans doute la sagesse est de tous les pays ; mais les formes qu'elle a revêtues en toi, j'avoue qu'elles me surprennent.... Et le hardi, l'intrépide Dieppois se sentit frappé d'une terreur subite — Cette crédulité, que n'avaient su combattre ni Duguesclin, ni Bnyard, s'emparait d'un homme non moins valeureux que

ces héros.... Sa main, jusqu'alors engagée dans celle de Thaïra, s'en retirait tremblante et glacée.... Il n'osait plus lever les yeux sur Tenerf ; mille idées, plus bizarres les rines que les autres, traversaient confusément sa pensée.... La déroute des Portugais, dont il était le principal artisan, lui paraissait maintenant étrange.... le nom *d'Ile d'Enfer* tintait à son oreille en sons lugubres.... Enfin il se rappelait avec effroi la consécration singulière de son union avec Thaïra, et surtout les réflexions indévotes dont Tenerf avait accompagné ce mariage légèrement tissu — Achéons d'expliquer ce qui se passait au fond du cœur d'Ango, et de montrer dans ce grand caractère, ce côté faible qu'offre, sur un point quelconque, le moral le plus fortement trempé — L'armateur normand se croyait tombé au pouvoir de satan ; il croyait avoir pressé sur son cœur, entouré de ses bras une fille de l'enfer !...

Le successeur des rois atlantes était loin de soupçonner que son gendre le prît pour le diable ; il ne venait pas davantage à l'esprit de Thaïra que son époux crût avoir épousé une habitante des sombres demeures. L'un et l'autre s'affligèrent donc du changement rapide, de la froideur grave et réfléchie qui s'étaient subitement produits dans les manières d'Ango, et se réfléchissaient sur ses traits, naguères empreints d'une franche hilarité.

Un incident imprévu vint faire diversion à cette situation, embarrassante pour les Canariens, qui croyaient avoir blessé, sans savoir comment, l'armateur européen ; terrible pour le Dieppois, qui se croyait enlacé dans les filets de l'ennemi du genre humain. Les surveillans du port annoncèrent au roi qu'un des bâtimens de la flotte portugaise, qui sans doute n'avait pu se garantir d'une tempête survenue pendant la nuit, venait d'être jeté à la côte, et que l'équipage se rendait prisonnier, en se recommandant à la générosité due au malheur.

— Viens, Ango, dit Tenerf en se levant, viens aussi Thaïra, courons prouver à ces infortunés que, si nous sommes prompts à vaincre, nous ne le sommes pas moins à secourir.

— Prince, répondit le Dieppois en regardant Tenerf fixement, voilà une inspiration qui te vient du ciel.

— Il eut été à désirer, répliqua le monarque avec amertume, qu'une pareille inspiration vint aux Espagnols et aux Portugais, lorsque, au nom de ce même ciel, ils massacraient les habitans de l'Amérique ou du Japon....

Ces paroles, auxquelles, dans sa prévention superstitieuse, Ango prêta une intention ironique, confirmèrent son absurde conviction : il ne douta plus qu'il ne fut tombé au pouvoir de Satan, et tout ce qui s'était passé

depuis son arrivée à Ténérifi se présenta à sa pensée comme une trame de séductions infernales, dont l'apparition du serpent colosse avait été le début, et la nuit de délices, maintenant détestée, le perfide dénoûment.

De semblables faiblesses, un tel oubli de raison et de puissance morale, dans un homme de nos jours réputé supérieur sous d'autres rapports, seraient tus par son historien, même quand ils seraient réels. Mais ce trait si ordinaire d'un caractère du seizième siècle, ne doit pas être omis sous notre plume : non seulement ce fut une des infirmités de l'époque, mais elle appartient au personnage que nous peignons.... Ainsi la nature, bizarre dans ses créations, attache un membre hideux au corps le plus beau, le plus généreusement conformé d'ailleurs ; ou disgracie d'une branche torse, calleuse, misérable l'arbre dont toutes les autres parties s'étendent et s'élèvent majestueusement... Mais qui nous dira que cette disparate ou morale ou physique n'est pas l'état normal d'une providence dont nous ignorons les lois ; qui sait si telle faiblesse de l'ame, tel membre horrible à voir, telle branche d'arbre laide et rabougrie ne sont pas nécessaires dans l'ordre universel ? le beau idéal que nous concevons n'est-il pas une chimère... ? La voix de Dieu nous a-t-elle crié : j'ai mis parmi vous, dans chaque ouvrage de mes mains, le type de la perfection ; son doigt nous l'a-t-il désigné ?

Ango se disposa à suivre Tenerf et sa fille au port. On leur amena ces coursiers aux regards flamboyans, à la course de gazelle, qu'ils avaient montés la veille durant le combat ; le Dieppois se servit du sien avec une défiance qu'il eut peine à cacher Tandis qu'il l'emportait dans la plaine, il crut voir, tant la superstition peut fasciner le regard, de noires ailes, armées de griffes, se déployer aux flancs de l'animal ; à son oreille se modula le bruit de ces ailes fantastiques, agitant l'air de leur battement.

Thaïra, la tendre Thaïra était devenue triste et rêveuse, à l'aspect de l'invasion subite de mélancolie qui avait atteint son époux au sortir de ses bras — Ango partageait-il l'inconstance tant reprochée aux français ; une seule nuit, une nuit que son ivresse, à elle, avait à peine comptée pour une heure, pouvait-elle avoir suffi au bonheur d'un amant, la veille si passionné ; l'indifférence était-elle venue s'asseoir avant l'aube au chevet des époux — La fille de Tenerf, si aimante, si prodigue de voluptés, si brûlante d'une flamme naguère allumée à des transports inconnus, n'aurait-elle désormais à la communiquer qu'à des sens refroidis.... Telles étaient, pendant le trajet du palais au rivage, les réflexions de l'affligée canarienne : elles devaient

naître, dans une imagination formée des émanations d'un climat ardent ; elles étaient la conséquence d'un organisme puissant, et la beauté brune de Thaïra pouvait en faire soupçonner la source dans son cœur.

Le roi n'était pas moins agité ; il ne savait à quelle cause attribuer le changement aussi prompt qu'inattendu du Dieppois. Il la cherchait en galopant sur son coursier arabe... Une exclamation qui vint à lui échapper marqua l'instant où il crut l'avoir trouvée — » Comment ne me suis-je pas arrêté plus tôt à cette pensée, se dit Tenerf, satisfait de sa prétendue découverte : Ango s'est formalisé lorsque je lui ai dit que je dirigerais moi-même les travaux des fortifications : il aura vu dans cette déclaration un témoignage de défiance, lorsque, d'ailleurs, ignorant ma vie, il a dû s'étonner que, né parmi des hommes réputés barbares, je me prétende pourvu de connaissances qui, dans les pays civilisés, marquent le plus haut point du savoir.

« J'ai donc un tort à me reprocher, poursuivit mentalement. Tenerf : avant de lier cet Européen à ma famille, avant de lui donner ma fille et de lui promettre le trône après moi, j'aurais dû soulever le voile qui couvre, pour Thaïra elle-même, les années aventureuses de ma jeunesse : la confiance s'établit par la franchise. La défiance naît souvent du mystère. Demain je parlerai.

Cinquante Portugais avaient été jetés à la côte sur le bâtiment échoué au point du jour ; il y avait à bord un prêtre : ce fut lui qui s'avança vers le roi pour lui adresser la parole au nom des naufragés. Ango porta sur Tenerf un regard scrutateur, au moment où l'ecclésiastique s'approcha de lui : à sa grande surprise, il ne remarqua point sur les traits vénérables du prince cette contraction invincible, ces grimaces forcées que l'approche d'un personnage sacré imprime inévitablement, comme on sait, à la physionomie du malin esprit....

— Roi, dit le prêtre des bords du Tage, quoique vous ayez le malheur de n'être pas initié aux sublimes vérités de l'Évangile...

— Qui te l'a dit, lévite de l'église romaine ?...

— Je dois le présumer...

— Les présomptions se trompent..., continue...

— Si donc la parole du Christ est parvenue jusqu'à vous, je puis vous dire que la charité est. Tune des grandes vertus que Dieu mît dans le cœur de l'homme...

— Vos apôtres l'ont écrit ; mais les philosophes de l'antiquité l'avaient dit avant eux. Souvent le christianisme a cru faire éclore des principes ; il les copiait... Disciple de l'église romaine, toutes les religions ont reposé sur les mêmes bases de morale : le cœur de l'homme en fut le premier sanctuaire ; la foi que tu professes est venue après les autres... Jeune d'enthousiasme, opposée à des croyances flétries par la corruption, peu soucieuse du martyre, le bravant quelquefois, et sachant étonner par ses rites, le christianisme a son tour dans le cœur et dans l'imagination des hommes..., voilà sa puissance.

— Roi de Ténériffe, vous blasphémez ! s'écriale prêtre portugais...

— Vieillard, reprit avec calme Tenerf, tu viens, n'est-ce pas, me supplier, non me catéchiser (Ango frémit) ; parle, que demandes tu pour toi et tes compagnons... ?

— Que vous oubliez, prince, l'attaque de mes compatriotes, et que vous soyez humain envers ceux que le bras de Dieu vous livre aujourd'hui.

— Européen, ma colère s'est évanouie en même temps qu'est tombée la poussière du champ de bataille... Bientôt les prisonniers que la fortune des armes m'a livrés te diront comment on les traite dans ma capitale... Ton sort et celui des naufragés qui l'accompagnent sera plus doux encore... : Les flots vous ont apportés sur cette plage ; je vous rendrai aux flots, mieux prémunis contre leur colère... Retournez dans votre patrie, après avoir fait réparer votre vaisseau ; et si, vous abandonnant une autre fois aux caprices de l'Atlantique, vous apercevez à l'horizon le pic qui couronne mes états, dites : au pied de ce mont gigantesque règne un roi qui, sans être tributaire des doctrines de Rome, sait oublier les injures et protéger le malheur.

« Quant aux Portugais que je retiens prisonniers, j'attends que Jean III me les redemande : ils sont tombés en mon pouvoir par suite d'une injuste agression, je les rendrai contre des garanties de paix. »

Si la crédulité pouvait raisonner, Ango, en entendant ces nobles paroles, eût abjuré ses folles idées : il n'y avait rien assurément de diabolique dans ces émanations d'une pure philosophie et d'une sagesse bienveillante... Le Dieppois n'en jugea pas ainsi ; il ne s'était attaché, en suivant le discours de Tenerf, qu'à ce qu'il appelait, dans son for intérieur, d'affreuses, de damnables hérésies, des principes enfin tels qu'on devait les attendre d'un diable incarné... Ango retourna au palais plus convaincu encore que précédemment qu'il avait pour beau-père le prince des anges détenus.

La nuit, tardive dans les Canaries, était venue quand nos trois personnages rentrèrent au palais : Thaïra l'avait vu brunir le ciel avec un mélange d'espérance et de chagrin. Son cœur, candide, franc et incapable de dissimulation, ne pouvait supporter plus longtemps le poids d'affliction qui le surchargeait ; elle voulait interpeller son époux, obtenir l'aveu des motifs qui, depuis le matin, obscurcissaient son front et glaçaient ses manières... Le bras de Thaïra, passé autour du cou d'Ango, l'attira de bonne heure vers ce sanctuaire de béatitude où, la nuit précédente, l'amour l'avait initiée à ses plus doux mystères... Que devint-elle lorsqu'une résistance marquée se fit sentir dans la démarche du Dieppois ; lorsqu'il s'embla s'armer ainsi d'une volonté contraire à celle de son épouse, qui ne pouvait avoir cessé d'être son amante... Cependant cette honte que laisse après elle la peur dans l'ame d'un guerrier, domina un moment les superstitions déplorables de l'armateur ; il craignit d'avoir à rougir de sa faiblesse au jugement de sa propre conscience... Le lien palpitant qui ceignait son cou l'entraîna... Il suivait l'enfant des îles Fortunées, lorsque Tenerf lui lança de loin ces mots « : à demain, ami Jehan ; je t'attendrai sous le berceau de citronniers et d'orangers ; toi, ma chère Thaïra et moi nous voyagerons dans le passé. »

VII. La chambre de Thaïra.

Au fond du palais de Tenerf, se trouvait une chambre voûtée à la manière sarrasine : de sveltes arêtes descendaient de la voûte vers quatre demi-piliers enclavés clans la muraille, et que couronnaient des chapiteaux d'un goût bizarre. L'imagination orientale, c'est-à-dire poétique, amie des choses étranges, en créant même si elles ne s'offraient pas à elle, s'était communiquée à la pierre sous un habile ciseau. Entre les piliers, couraient de ces dessins délicats que nous avons nommés arabesques : chefs-d'œuvre d'adresse et de patience qui semblaient brodés plutôt que sculptés : à tel point que la main s'avavançait pour les détacher du mur, comme on détache une dentelle de l'étoffe qu'elle ornaît. Un demi-jour mystérieux éclairait faiblement cette chambre ; il semblait y pénétrer à regret par une fenêtre unique, dessinant son ogive moresque sur l'azur du ciel habituellement pur des îles Fortunées. En ce lieu, le mahométisme avait peut-être étalé ses rites, au temps des premiers califes ; peut-être Omar, lui même, sous ces arceaux élevés par sa puissance, au bruit des vents de l'atlantique, orageux comme sa pensée, avait-il médité la conquête de l'Afrique et de l'Asie...

Les siècles sont tombés, en gouttes redoublées d'heures et d'instans, dans ce gouffre d'âges que nulle intelligence ne peut sonder ; avec eux se sont évanouies les destinées glorieuses des Arabes, les lumières qu'ils avaient un instant rallumées, les poésies délirantes écloses de leur exaltation... Mais ces dominateurs, dont la grandeur était venue se placer entre l'héroïque antiquité et nous, ont du moins, comme les Grecs et les Romains, hérissé trois parties du monde d'une immortalité de monumens, qui fait croire à la puissance des génies et des fées... Le palais de Tenerf appartenait certainement à la brillante période des Maures : tout dans sa construction gigantesque, objet de stupéfaction poulies voyageurs, rappelait le passage d'une époque éminemment civilisée.

La chambre où nous venons de pénétrer forme, avec d'autres, l'appartement de Thaïra : on y voit, amoncelés sous une draperie d'éclatans tissus de l'Inde, les coussins sur lesquels repose la fille de Tenerf... Un tapis de Perse aux dessins singuliers couvre le sol, pavé d'un froid granit. Cet asile, temple ou mosquée jadis, est encore un sanctuaire, celui de la beauté,

de cette beauté aux brunes perfections, tels que durent être les charmes, tant vantés, de Didon et de Cléopâtre, sous ces latitudes brûlantes dont l'influence climatérique n'a pu changer... Là murmurait encore naguère le sommeil paisible d'une vierge ; mais hier s'y accomplirent des mystères plus bruyans : la couche de Thaïra est devenue un autel.

Jean Ango, entraîné par le bras caressant de son épouse, fut conduit dans cette partie retirée de son appartement ; il s'y était précipité, la veille, embrasé de tous les feux de l'amour. On aurait peine à exprimer ce qui se passait maintenant en lui : les terreurs superstitieuses avaient empreint de leur glace les sens du Dieppois ; son esprit était comme oblitéré ; ses yeux mêmes ne voyaient les objets qu'à travers le prisme d'une lugubre fascination. Ces chimères sculptées sur les chapiteaux des piliers par le caprice d'un artiste maure, lui semblaient autant de figures diaboliques, l'insultant de leurs grimaces, ou lui souriant avec ironie... Il restait pensif, taciturne, immobile à quelques pas de cette couche, dont vingt-quatre heures plus tôt, il eut acheté la moitié par le sacrifice de toute sa vie, une seule nuit exceptée... Thaïra ne put supporter plus long-temps le chagrin que lui causait l'inexplicable changement d'un homme qu'elle adorait.

— Cher époux, s'écria-t-elle en pressant l'armateur contre son sein, bondissant d'agitation, de grâce, mets un terme à mon supplice... Pourquoi remarquons-nous en toi, depuis ce matin, une si froide, une si triste gravité ; pourquoi, lorsque mon père te parle, n'obtient-t-il que des réponses brèves, entrecoupées de soupirs, et qui semblent calculées par la défiance... Et moi... moi, Jehan, dont tu avais fait plus qu'une mortelle, par quelle fatalité m'as tu rendue tout-à-coup la plus malheureuse des femmes... ? que t'ai-je fait... ? Oh ! mon ami, quelle faute, quel crime reproches-tu à la pauvre Thaïra... ? Par pitié, réponds, réponds-moi vite... L'incertitude me fait mourir lentement... Non tu ne sais pas ce que c'est que la douleur dans un cœur formé parmi les rochers volcaniques de Ténériffe... La douleur, c'est l'enfer...

— L'enfer... peut-être, répliqua Ango d'un accent solennel Puis il ajouta brusquement : Thaïra, qu'elle est donc la religion que tu professes ?

— Ma religion, répéta notre jeune canarienne sans comprendre cette demande inattendue ; en public, j'obéis au Coran, qui fut la loi de mes pères.... Mais secrètement, Ango, je suis une religion plus simple, plus indulgente, plus éloquente, dont l'expérience du grand Tenerf m'a prouvé la supériorité — Je prête une oreille fervente à l'accent de cette nature qui me

dit d'aimer Dieu dans tout ce qu'elle m'offre de bon, de bienfaisant sur la terre : je l'aime dans le soleil qui m'échauffe et m'éclaire, dans la terre qui me nourrit, dans l'onde pure qui me désaltère, dans mon père, qui, après m'avoir donné la vie, m'apprend à la diriger vers le bien, à la rendre utile aux humains dont je puis servir les besoins, à ceux, plus intéressans encore, qu'il m'est permis de soulager dans leurs souffrances. Je l'aime ce grand être dans le souvenir si suave qu'il m'a laissé de ma bonne mère ; je l'aime surtout dans le bonheur que j'éprouve à te chérir.

Le Dieppois était trop préoccupé de ses déplorables idées pour s'arrêter aux dernières paroles de Thaïra, paroles si douces, émanation si délicate d'un cœur pur et vivement épris....

— Fille de Tenerf, reprit-il d'un air défiant, aimer est-il bien le seul penchant de ton ame ? ne hais-tu pas l'ennemi du genre humain, l'esprit immonde, qui souffle à l'oreille de l'homme tous les mauvais desseins, qui jette dans son cœur le germe de tous les vices, de tous les crimes ; qui flétrit de son haleine empestée le bourgeon sur sa branche, la fleur sur sa tige, l'épis dans la plaine... Ne sens-tu pas enfin en toi l'aversion que nous inspire, à nous autres chrétiens, le génie du mal, le roi des enfers... Et tandis qu'il prononçait ces mots, l'Européen regardait Thaïra d'un œil profondément scrutateur.

— Je ne puis concevoir l'existence de cet être malfaisant, répondit avec candeur l'insulaire de l'Atlantique ; Dieu est tout-puissant, et vous l'accusez d'impuissance en admettant un génie du mal, qui peut le faire et l'inspirer librement.

Un théologien eût aisément opposé des arguties à cet élan de la raison innée ; mais Ango, simple croyant, trouva l'argument de la petite philosophe assez juste, et commença à croire qu'elle pourrait bien n'être pas une diablesse. Toutefois sa sécurité n'était pas entière. L'esprit des ténèbres, se disait-il, pousse loin la ruse ; lui aussi sait lire dans les âmes, et tout ce que Thaïra vient de me dire peut être le langage d'une habile dissimulation. Mais il est un signe à l'aspect duquel tout démon se révèle ; s'il s'en cache un sous les traits de cette femme, il va se trahir Et tirant de son sein un petit crucifix d'or, qu'il portait toujours, Ango poursuivit en le montrant à son épouse.

— Connais-tu cet objet de la vénération des chrétiens, dis, le connais-tu ?

— Oui, Jehan, je le connais et le vénère, répondit l'insulaire, sans que la douce expression de ses traits éprouvât la moindre altération... Un jeune

missionnaire descendit dans cette île, il y a vingt lunes ; il venait convertir des infidèles. « Lévite de Rome, je te le permets, lui dit mon père ; toute croyance religieuse doit être fille de la conviction, et malheur au souverain qui, sous ce rapport, violente la foi de ses peuples. Bien plus, je veux que ton prosélytisme commence par ma fille : je l'abandonne à tes instructions. » Le lendemain ce vénérable chrétien fut admis auprès de moi. Sa parole était douce, son éloquence persuasive ; ses traits, nobles, beaux, empreints de piété, réfléchissaient l'inspiration. Il me raconta d'abord la vie du Christ, m'expliqua les principaux points de sa morale sublime, me récita ses paraboles, et me peignit avec chaleur le succès prodigieux de sa mission. Je comparai rapidement les actions et les paroles du législateur juif avec le despotisme farouche de Mahomet, que mon cœur repoussait de toute sa puissance... Ango, je me sentais déjà conquise par une doctrine toute composée de vertus... Et quand le missionnaire m'eut redit les persécutions de Jésus, son martyre, sa passion ; quand je pus comprendre tout ce qu'offrait d'héroïque le sacrifice de sa vie rédemptrice, mon exaltation fut portée jusqu'au délire... à la fin de cette première journée j'étais chrétienne... chrétienne fervente. Je le dis à mon père, qui me répondit froidement : demain, ma fille, ton convertisseur te parlera de l'église catholique, apostolique et romaine... Je t'attendrai à l'issue de cette seconde séance d'initiation.

« Je revis le jour suivant mon père à la même heure : Je ne serai point chrétienne, lui dis-je vivement : Jésus emporta dans la tombe et n'a pas laissé tombé du ciel sa morale pure et consolatrice... C'est avec d'autres principes que les pères ont édifié son église, et la plupart de ces principes démentent sa parole, son exemple... Je n'ai vu dans sa vie que tolérance et charité ; je ne trouve dans les prédications de ses infidèles sectateurs qu'intolérance et cupidité... Le Christ donnait du pain et des bénédictions ; les prêtres demandent de l'or et du sang... Le tyran de la Mecque ne fut ni plus ambitieux ni plus cruel qu'eux... Je ne serai pas chrétienne plus que je ne suis mahométane : à moi la religion qui subjugué par des vertus ; loin, bien loin de moi celle qui tue au lieu de pardonner... Voici l'image du Christ rédempteur, ajoutai-je en montrant à mon père un petit crucifix de cuivre, que le missionnaire m'avait donné ; je la garde pour me rappeler le sacrifice le plus touchant qu'un homme ait fait sur la terre... Toute ma vie j'honorerai la mémoire du fils de Marie ; jamais le culte que je lui voue n'admettra les lois de son église... Ainsi je parlai à mon père en quittant le prêtre romain,

après sa seconde exhortation. Je l'avais prévu, ma fille, me répondit-il ; il faut aux ministres du catholicisme d'autres âmes à convertir que les nôtres : il y a trop de nature en nous pour que des principes fondés sur des mystères et des abstractions puissent germer dans nos cœurs... La sève du bon sens inné tue les arguties. »

« Voilà, cher Jehan, ce que je pense du rédempteur et de ce qu'on a nommé son église... Puis s'approchant d'un petit coffre de bois odorant placé près de son lit, Thaïra l'ouvrit, et revenant ensuite auprès du Dieppois, elle reprit :

— Tiens, voilà mon crucifix : je lui rends chaque jour un hommage nouveau, et pour mieux me rappeler sa mort glorieuse, j'éprouve une douce, une religieuse sensation en faisant ce que vous appelez *le signe de la croix*... et Thaïra le fit...

A ce signe que nul démon n'osa profaner, ce signe qui, se croisant sur une poitrine pieuse, fait éprouver, comme on sait, à l'esprit malin une sensation comparable à celle que l'eau produit sur l'hydrophobe, Ango se laissa tomber aux pieds de sa jeune épouse.

— Pardon, chère Thaïra, pardon mille fois ; le voile de l'erreur qui me couvrait les yeux se déchire... j'étais un insensé ; j'avais conçu des idées... Ah ! de grâce ne mets pas à ta clémence la condition d'un aveu ; détourne de l'esprit du grand Tenerf le désir de me demander une explication... J'aurais trop à rougir... et vous ne voudriez, ni l'un ni l'autre, coudre un misérable lambeau de honte à la vie d'un homme que l'on a, dit-on, admiré quelquefois...

— De la honte ! à toi qui sauvas la gloire de mon père..., à toi que j'aimais lorsque tu ignorais encore l'existence de Thaïra ; à toi que mes yeux, où toute mon âme avait passé, suivaient sur les mers chaque fois que lu quittais ces parages, où tu ne me laissais pour consolation que l'espérance de te revoir... Ah ! rien de ce qui flétrirait ta renommée, dont je suis fière, ne peut sortir de mon cœur... Là, tout est amour, continua la brune insulaire des îles Fortunées en pressant de nouveau le Dieppois sur sa poitrine convulsivement agitée... ; là, brûle une flamme qui ne s'éteindra qu'avec moi... Jehan, c'est le bonheur... ; Jehan, c'est le dispensateur des béatitudes du ciel...

Et l'élégante draperie de l'Inde retomba sur la couche des époux.

VIII. Voyage dans le passé.

Ango et Thaira rejoignirent Tenerf, sous le bosquet de citronniers, un peu plus tard que la veille ; ils y vinrent enfin, et le roi commença ainsi la révélation qu'il avait annoncée aux jeunes époux.

« Je suis le quatrième fils de Tenerf qu'on appelait le *vieux*, parce qu'il vécut cent dix ans et en régna près de quatre-vingt-quinze. Ce fut vers le commencement de son règne que Jean de Bethancourt, gentilhomme normand, vint aux Canaries se bercer quelque temps d'une royauté illusoire, qui ne pouvait se réaliser, car il ne la tenait que d'un pape... Ce pape vendait les royaumes de la terre au nom du ciel, et l'on ne parvint à gouverner les peuples que lorsqu'ils se donnent eux-mêmes.

A dix-sept ans, je ne connaissais que mon arc et mes flèches ; je n'avais exercé mon courage que contre les panthères qui bondissent dans nos forêts primitives, ou contre les redoutables serpents qui croissent le long de nos rocs ardents. Mon agilité s'était plu uniquement à devancer dans la plaine les rapides gazelles, ou à dompter le cheval sauvage, qu'on voit sauter de roche en roche sur nos monts escarpés. Quant à mon intelligence morale, je l'ignorais entièrement. Nul objet extérieur n'excitait en moi ces facultés qu'on nomme réflexion et jugement ; mes idées n'avaient pas une seule fois revêtu la forme d'une opinion.

Mon père fut attaqué par les insulaires coalisés des îles de Lancerote, de Forta-Ventura et de Palme, alors soumises à je, ne sais quel successeur de Bethancourt. Moi et mes frères portâmes la guerre dans ces îles sanctifiées, disait-on, par le baptême de leurs habitants, et que nous ne soumîmes pas moins aux armes de Tenerf-leVieux..... Dans les combats, une pensée arrêtée venait de se produire en moi : c'était le sentiment de la gloire ; puis, l'un de mes frères périt à mes côtés, et soudain l'orageuse vengeance gronda dans mon sein. Ma vie se complétait : les passions étaient venues.

Parmi les prisonniers européens que nous menâmes à Ténériffe, se trouvait un jeune Espagnol auquel je m'étais attaché pendant la guerre ; je le vis s'arrêter avec étonnement lorsque nous entrâmes à Adexe, et sa surprise fut extrême quand il vit le palais de mon père. Ce Castillan pariait notre langue : je me fis expliquer par lui la vive impression qu'il éprouvait.

— Prince, me répondit-il, tu me vois stupéfié... Les îles Canaries, que tu viens de conquérir, ne m'ont rien offert de comparable à ce que je trouve ici : nous avons cru jusqu'à ce jour que cet archipel était une terre nouvellement reconnue, et l'on faisait généralement l'honneur de cette découverte au sire de Bethancourt, chambellan du roi de France Charles VI... Quelle est aujourd'hui ma surprise : voici des monumens élevés par ces Maures qui ont rempli l'univers de leur nom, et ces édifices reposent sur les vestiges d'autres édifices bâtis par les Egyptiens, les Grecs, les Romains, dont la renommée fut plus grande encore... Prince de Ténériffe, la belle antiquité a placé sur cette île les gages indestructibles de son passage dans l'espace des temps. Les Canariens ne sont point des peuples nouveaux ; ils ont eu leurs fastes, leur grandeur ; ils ont tenu un rang parmi ces hommes prodigieux qu'on appelait *les anciens*... ; ils peuvent relever la tête, eux aussi sont les fils aînés de la terre.

J'étais resté en extase devant le jeune Espagnol tant qu'il avait parlé ; à mesure que ses paroles éloquentes sortaient de sa bouche, elles venaient féconder une pensée dans mon esprit : pensée vague, mais pourtant sentie assez nettement pour me rendre curieux d'apprendre... j'allais achever d'être homme : L'amour du savoir s'ajoutait à mes passions.

— Ami, répondis-je avec feu, tu viens de faire briller mes yeux des lumières nouvelles pour moi, comme pour tous les Canariens de Ténériffe. Mais elles m'ont ébloui ; il faut accoutumer ma vue à leur éclat. Dès ce moment, tu n'es plus un prisonnier ; il ne tient qu'à toi d'obtenir mon amitié. Je te promets auprès de mon père un rang honorable : il répandra sur toi des torrens de richesses et de faveurs aussi féconds que les trésors de savoir qui découlent de tes lèvres... Viens, il me tarde de présenter au roi le génie bienfaisant qui va nous révéler les secrets des siècles, et en faire sortir pour nous, peut-être, une origine illustre que nous puissions opposer, comme un démenti glorieux, au nom flétrissant de *barbares*, donné journellement aux peuples de Ténériffe par les dédaigneux Européens.

« Mon père, ainsi que je l'avais prévu, accueillit favorablement le jeune Castillan ; il l'écouta avec admiration, et bientôt son érudition profonde fit le charme de nos loisirs. Dans ses narrations successives, nous vîmes éclore la grandeur antique. Les Phéniciens, les Perses, Memphis, Ninive, Palmyre, Babylone, nous apparurent ; à notre esprit émerveillé se peignit cette domination égyptienne, qui sut étonner par des masses et des rites mystérieux, plutôt que par des exploits héroïques. Puis vint la Grèce, qui fut

illustre en sens inverse ; puis la Macédoine, qui, sur une surface de quelques lieues, trouva assez de vainqueurs pour subjuguier l'Asie ; puis Rome la grande, la reine du monde, née au milieu d'une troupe d'aventuriers ; enfin, l'empire des Arabes, dont le germe sortit de la tête d'un marchand ambitieux. C'était là qu'avait jusqu'alors commencé pour nous l'histoire... et quelle histoire... ! celle que le Coran offre façonnée au gré de ses auteurs. Nous habitions un des palais élevés par les Abassides, peut être par les fondateurs de l'Islamisme, et nous ne connaissions que par des fables, ces races de héros qui ont, à leur tour, remué le monde. Ce monde lui-même vieillissait, dans notre pensée, de dix à douze siècles.

Tenerf le vieux et mes deux frères aînés avaient écouté le Castillan avec plaisir ; mais l'émotion produite par, ses récits s'éteignit dans leur ame dès qu'ils cessèrent. Apprendre était pour eux une jouissance aiguisée de curiosité ; la réflexion et le souvenir ne s'emparaient pas de ce qu'ils avaient appris. Il en était autrement de moi : mon imagination restait peuplée d'illustrations égyptiennes, grecques, romaines, arabes ; elles se dressaient devant moi dans mes rêves de chaque nuit, et depuis que l'Espagnol m'avait dit que la terre offrait partout des traces de leur passage, je brûlais de la parcourir. Lorsque mon nouvel ami eut visité notre île, il mit le comble à ma satisfaction en m'apprenant qu'elle était couverte de monumens antiques ; que sans doute nous en foulions d'autres aux pieds, et que des recherches faciles les feraient découvrir.

— Eh ! bien, Rodrigue, m'écriai-je, il faut entreprendre ces recherches ; il faut demander à la terre des vérités et du savoir. Demain, suivi de cent noirs, nous nous mettrons en marche au point du jour.

— Notre première excursion ne sera pas longue : aux portes de la ville, j'ai remarqué des grottes murées, semblables à celles où les Egyptiens étaient inhumés. Pénétrons dans ces profondeurs sépulcrales ; la mort nous redira la vie des générations qu'on y entassa jadis.

— Mais violer l'asile des morts....

— Prince, il ne peut y avoir profanation quand il s'agit d'instruire les vivans.

— Le roi est un musulman superstitieux ; il faut qu'il ignore l'ouverture de ces tombeaux. Nous demanderons le mystère aux ombres de la nuit.

Le soir même, lorsque tout reposa dans le palais, je rejoignis le Castillan, et, suivi d'un petit nombre d'esclaves dévoués, portant des flambeaux éteints, nous nous rendîmes aux grottes.... Arrivés devant ces tombeaux, et

nos torches étant allumées, nous attaquâmes le mur qui fermait l'entrée de l'une de ces cavités funéraires... Un écho, prolongé en longs murmures, renvoya de l'intérieur le bruit du pic destructeur... On eût dit une lugubre plainte proférée par des mânes protecteurs du silence éternel de ces lieux redoutables... Je sentis ma résolution chanceler ; mon compagnon la raffermir par un seul mot : Prince, il y a là du savoir à conquérir. »

Après une heure de travail, une ouverture praticable était faite.

— Différons de quelques instans notre entrée, me dit Rodrigue au moment où, l'un de nos flambeaux à la main, j'allais pénétrer dans la grotte ; je viens de reconnaître, à des caractères tracés sur la pierre, que cette sombre demeure est close depuis environ seize cents ans ; l'air qu'on y renferma, il y a tant de siècles, ne peut servir d'aliment à la flamme : les émanations de la tombe l'ont dépourvu de cette partie éthérée qui fait vivre la lumière... Attendons que ce principe se renouvelle...

— Ah ! mon ami, répondis-je avec l'accent de l'enthousiasme, chacune de tes paroles m'initie à des connaissances nouvelles ; combien mon existence s'est agrandie depuis que j'ai le bonheur de te connaître....

« Enfin nous pénétrâmes dans la caverne, et bientôt nous nous trouvâmes entre une double file de bières, diversement couvertes d'attributs étranges, dorés ou coloriés. L'or était aussi brillant, les couleurs s'étaient conservées aussi vives que s'ils eussent été appliqués la veille. Je remarquai que les grands coffres renfermant les morts, excédaient de beaucoup les proportions d'un corps humain : Je fis part de cette observation à mon compagnon.

— Cela ne doit pas te surprendre, me répondit-il, les anciens habitans de cette île, ainsi que plusieurs peuples de l'antiquité, faisaient sans doute renfermer dans leur tombe les bijoux, les habits, les armes, quelquefois les meubles qui leur avaient servi.

— Nouvelle source d'intérêt, m'écriai-je en portant le premier coup de marteau sur l'un des cercueils.

Lorsqu'il fut ouvert, des émanations aromatiques s'en exhalèrent. Nous ne vîmes d'abord que quelques habits : une longue robe faite d'un tissu de laine extrêmement fin ; un manteau de pourpre éclatante, un bandelette brodée avec délicatesse, et qui semblait avoir servi à ceindre la tête ; enfin une épée, que l'espagnol déclara de forme grecque, ainsi que les vêtemens contenus dans la bière. Mais le corps était préparé à la manière des momies égyptiennes, c'est-à-dire desséché, embaumé, et d'une légèreté telle, que nous le soulevâmes sans le moindre effort... C'était un homme de moyenne

taille ; il paraissait être mort dans toute la force de l'âge, à en juger par ses cheveux d'un blond foncé, et si bien conservés que la lumière faisait valoir encore leur lustre ; bien plus, l'odorat y retrouvait des restes de parfum. Les traits du visage, quoique affaissés, laissaient apercevoir un ensemble de physionomie noble et gracieux.... L'œil, l'imagination, peut-être, croyait saisir sur cette figure le mouvement d'un sourire... un sourire âgé de quinze à seize siècles ! Mon ami cherchait avec empressement quelque objet qui put lui indiquer précisément à quelle époque appartenait cette dépouille mortelle. Enfin un de ces vases, que les anciens appelaient lacrimatoires se trouva à l'endroit où reposait la tête : on lisait sur ce bronze une inscription grecque, que le savant espagnol traduisit à l'instant ainsi :

LESBIAS, NATIF DE THÉBES EN BÉOTIE ;
MORT ARCHONTE DES ATLANTES,
A L'AGE DE TRENTE-CINQ ANS.

— Prince, s'écria Rodrigue, le voilà trouvé ce secret dont la connaissance nous importait surtout. L'île que vous habitez était jadis le pays des Atlantes, dont Platon n'a dit que quelques mots obscurs ; votre archipel n'est autre que l'antique Atlantide, une colonie grecque, si je dois m'en rapporter au titre d'archonte, qui ne fut donné qu'à des magistrats grecs. De là, n'en doutons pas, vient la dénomination *d'Atlantique*, conservée à l'océan qui nous environne. Ainsi, prince de Ténériffe, les Canariens ne sont plus ces barbares dont les Européens parlaient avec dédain ; ce sont les Atlantes, qui partagèrent assurément les destinées glorieuses de la Grèce, leur métropole.

J'aurais peine à vous exprimer, mes enfans, poursuivit Tenerf, ce que cette découverte m'inspira de joie et de fierté : Descendre de ces anciens, dont la gloire avait résonné si haut dans les siècles, rien ne pouvait, selon moi, donner plus de relief à ma vie... Dans mon ivresse, je sautai au cou de Rodrigue, et l'étreignis avec transport sur mon sein.

Le tombeau que nous venions d'ouvrir était placé presque au fond de la grotte ; nous en conclûmes qu'il devait y avoir été placé l'un des premiers, et, l'Espagnol pensa que la dignité d'archonte, dont Lesbias avait été revêtu, ne devait pas être postérieure à l'époque où le consul Mummius réduisit la Grèce en province romaine, sous le nom *d'Achaïe*³

En nous rapprochant de l'entrée, nous ouvrîmes une seconde bière : celle-là renfermait la momie d'une femme, grande, svelte, morte à la fleur de l'âge, et dont les formes gracieuses étaient à peine altérées... Sa gorge, particulièrement, conservait les plus heureuses proportions. Mais les traits du visage se perdaient sous un ornement imaginé par un faste bizarrement capricieux : cette figure était dorée... Je ne sais quelle pensée allégorique avait fait couvrir aussi d'une couche d'or une partie du corps que je ne puis désigner... On avait enseveli avec cette femme des habits magnifiques et des bijoux précieux... Près d'elle reposaient encore plusieurs vases ayant contenu des essences y dont le parfum n'était pas entièrement : évaporé, et divers objets ayant servi aux soins les plus mystérieux de la toilette... Parmi ces témoignages d'une vie Coquette et galante, nous trouvâmes un miroir : l'acier dont-il était fait n'avait pas perdu tout son poli, et ce fut sans peine que mon ami lut y derrière ce petit meuble, l'inscription qu'il traduisit par ces mots.

*Clématie, d'Alexandrie,
dame de la cour de Cléopâtre
reine d'Egypte,
fut bannie par cette reine,
parce qu'elle était aimée
de Cdius Julius César.
Elle se réfugia dans l'Atlantide,
où ce héros,
vainqueur de Scipion et de Juba,
en Afrique,
vint la visiter.
Le moment de son triomphe
sur sa fiere rivale,
lui devint funeste...
Elle ne put supporter
tant de félicité,
et mourut
dans les bras des amours.
Elle avait XXIII ans.*

— Quelle délicieuse page d'histoire ! dit Rodrigue avec transport.

— Et dans cette page, ajoutai-je vivement, quelle empreinte vraie du caractère d'une femme : c'est derrière un miroir qu'elle est tracée... Puis, soulevant de nouveau les riches tissus dont le corps de Clématie était enveloppé, je m'écriai ; Que je hais la vanité qui revêtait d'or les traits de cette belle Egyptienne ! pourquoi ne puis-je contempler cette bouche sur laquelle Ses lèvres de Jules César firent murmurer des baisers... ! Il me semble que quinze siècles de mort n'ont pu y éteindre la flamme de l'amour... ! et je laissai retomber, en soupirant, la robe où cet amour s'était joué ; je fis fermer en toute hâte le coffre funéraire... En vérité, je craignais de m'éprendre d'un cadavre...

« La nature offre quelquefois d'étranges écarts : j'atteignais ma dix-neuvième année, et jamais jusqu'alors la beauté d'une femme, cette foudre soudaine où s'embrasent les sens de la jeunesse, n'avait produit en moi le moindre trouble. Mes amours, c'était lâchasse, les combats, et depuis peu de jours, une ardente convoitise de savoir.... Par la plus bizarre fatalité, mes premières idées de volupté sortaient d'une tombe.

Mais cette impression fut passagère : la bière de Clématie refermée, les émanations qui semblaient en sortir pour enfiévrer mon imagination, restèrent sans connexité avec elle... Nous allions continuer nos recherches, lorsque je vis le jour naissant blanchir l'entrée de la grotte. Il fallut songer à la retraite ; à peine nous restait-il le temps nécessaire pour refermer imparfaitement l'ouverture pratiquée au mur antique, et pour dérober, sous les rameaux de quelques arbustes sauvages qui croissaient au pied de la montagne, les traces de l'excursion que nous venions de faire dans ses flancs ténébreux. Mon père, qu'on eût pu surnommer aussi Tenerf le sévère, se fût armé contre moi de toutes ses rigueurs, s'il eût seulement soupçonné cette entreprise, de laquelle tant de lumières jaillissaient, et qu'il n'en eût pas moins appelée sacrilège.

Depuis que le berceau du monde était reculé dans ma pensée, depuis que la terre se montrait à moi parée de souvenirs et de monumens, l'horizon de l'Atlantique me semblait triste et monotone ; le spectacle imposant d'une tempête, l'aspect prestigieux d'un beau lever de soleil à la surface des flots ; en un mot, toute cette nature tour à tour majestueuse, sereine et terrible, qui m'avait ému lorsque je n'étais encore que l'homme de ses œuvres, me paraissait uniforme, languissante, maintenant que j'étais initié aux fastes des sociétés. Je voulus voyager pour étudier, soit dans sa vie actuelle, soit

dans ses vestiges, cette autre nature de convention dont l'ensemble a reçu le nom de *mœurs des nations*.

Je pouvais compter sur l'assentiment de mon père ; troisième fils de ce prince, la suprême puissance ne devait pas être mon partage, et le roi s'était souvent affligé de la jalousie que ma renommée militaire inspirait à mes aînés. Il m'écouta donc avec joie lorsque je lui demandai la permission de voyager, et de former mon expérience à l'école des peuples civilisés.

Va, mon fils, me répondit-il, cherche loin de Ténériffe des plaisirs, et s'il se peut, du bonheur. Je vais t'ouvrir mes trésors ; je veux qu'on te remette l'équivalent des dépouilles enlevées aux ennemis que ton bras a vaincus : il faut que le fils d'un roi puisse être magnifique partout. Quant à tes observations, continua Tenerf le vieux en secouant la tête, je doute que nous puissions en tirer un résultat salutaire. J'ai vu dans ma jeunesse ces compagnons de Bethancourt qui prétendaient apporter aux Canaries les bienfaits de la civilisation : ces bienfaits furent pour nos climats la ruine, les persécutions dites religieuses, le baptême ou la mort. Parmi les Européens, on voyait des débats continuels, une jalousie sanguinaire excitée par l'ambition ou la cupidité : quand ils cessaient d'égorger les naturels, ils s'égorgeaient entre eux... L'intercession du prophète nous a délivrés de ces hôtes farouches... ; que Dieu tienne loin de nous les hommes civilisés et leur exemple.

Je partis de Ténériffe en l'an de l'égire correspondant à votre année de grâce 1481 ; j'emmenai mon ami le Castillan, qui avait juré de ne me quitter qu'à la mort. Ce serment s'est accompli : la tombe m'en a séparé longtemps après notre retour aux Canaries. Je voulais d'abord visiter l'Asie et l'Afrique, et sentir palper mon cœur à la vue des monumens que la grandeur antique a semés dans ces contrées. Rodrigue me détourna de ce projet : Prince, me dit-il, pour observer avec fruit, il faut savoir comprendre la langue des souvenirs ; sans l'étude des auteurs anciens, l'intelligence est inhabile, et le cœur reste froid devant ces vestiges d'une splendeur évanouie. Ce sont des morceaux de pierre ou de marbre qui peuvent étonner, mais non pas émouvoir. A la science seule appartient le privilège de leur imprimer une éloquence historique ; il convient donc de recueillir cette science dans les universités de l'Europe. Viens à Paris où la haute portée d'un roi politique, Louis XI, favorise tous les genres d'émancipation populaire, afin d'en former une ligue, plus sûre que la puissance du despotisme lui même, contre les grands du royaume. Ce prince-là sait que

sa noblesse qu'il redoute n'a que quelques milliers de bras, et que le peuple qu'il protège, dans l'intérêt de sa couronne, peut agiter des millions d'épées...

Débarqués à Marseille, nous traversâmes la France méridionale pour nous rendre à Paris : la France méridionale, en ce moment étincelante du fer des guerriers. Louis XI avait soumis ses grands vassaux par la terreur ; mais leur ressentiment agitait fortement le joug royal attaché à leur front. Le feu de la révolte couvait dans les manoirs de la Provence, du Lyonnais, de la Bourgogne. Partout nous vîmes les remparts hérissés de lances ; on s'affligeait de trouver, répandu sur une si belle nature, un deuil d'armures et de châteaux crénelés.

La tristesse du voyageur augmentait à l'aspect de la capitale. Sa sombre muraille, flanquée de tours et se développant dans ta plaine, sinueuse comme un noir serpent ; un amas confus d'hôtels, de chaumières, de couvens ; des gibets s'élevant sur divers points ; des églises en construction depuis trois à quatre siècles, et en ruines avant d'être terminées ; toute cette masse d'édifices opulens ou misérables, assombrie encore par une brume épaisse étendant sur Paris son voile grisâtre ; enfin, une agglomération de pierres s'appuyant, au nord et à l'est, sur la Bastille, sur le palais des Tournelles qui dentelait le ciel de ses cent clochetons, et sur le haut donjon de Vincennes, dont les teintes bigarrées révélaient la main de plusieurs règnes : tel était Paris en 1481.. Telle se présentait à moi, fils de l'Atlantique, habitué au souffle puissant des vents du désert et de l'Océan ; à moi qui n'avais nulle part emprisonné ma vie dans une enceinte murée ; telle se présentait la ville où l'on devait venir étudier le monde des souvenirs et les mœurs modèles.

Mon cœur se serra lorsque je pénétrai dans ce centre des lumières de l'esprit, si obscur au témoignage des yeux.

Nous descendîmes dans le quartier de l'Université, afin que je me trouvasse à portée des leçons que je voulais suivre. Alors, ce quartier était vivement agité, par suite d'une querelle élevée entre l'Université et l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il s'agissait, cette fois ainsi que tant d'autres, de désordres commis par les écoliers sur les dépendances de ce monastère, durant les excursions de cette jeunesse turbulente dans le Pré-aux-Clercs. Le parlement avait condamné les étudiant à des peines afflictives qu'ils refusaient de subir ; comme de coutume, le chef de ce corps savant invoquait les privilèges qui garantissaient, pour ainsi dire,

l'impunité des délinquans, en les faisant juger par une juridiction universitaire.

Il était nuit quand nous prîmes possession d'un logement sombre et fétide, rue Saint-Jacques. En ce moment, les archers du roi, précédés de flambeaux portés par des valets, galopèrent dans les rues étroites et tortueuses qui se contournent au pied de l'antique mont Locutius : la flamme des torches, réfléchi par les armures de ces cavaliers d'élite, en faisait jaillir des feux étincelans, tandis que les chevaux, en frappant le pavé de leurs fers bruyans, glaçaient de terreur les habitans du quartier de l'université. Quelques-uns d'entre eux, cachés derrière la vertine de leur petite fenêtre, avaient reconnu, à la tête de l'escadron royal, le farouche Tristan, prévôt de l'hôtel... Merci dieu, disaient-ils, le diable a vêtu la figure de celui-ci ; il ne laisse à autres méfaits à commettre ; entre-ci et l'aube, il y aura gens frappés de malemort, et le vent du matin donnera le branle à plus d'un cadavre attaché au gibet. »

« Ce pressentiment se réalisa ; nous apprîmes au point du jour qu'une douzaine d'écoliers mutins avaient été pendus dans la nuit, et que la sédition était calmée.

Durant ces expéditions sanguinaires, le roi ne logeait point au palais des Tournelles : il s'enfermait à la bastille. C'était à l'abri des murailles de cette forteresse qu'il lançait contre ceux qu'il voulait frapper ses archers et son terrible prévôt.

Cependant Louis XI, devant repartir sous peu de jours pour son château du Plessis-les-Tours, voulut recevoir le parlement dans une audience solennelle avant de quitter sa capitale. Il se rendit en conséquence aux Tournelles, où tous les préparatifs étaient faits pour cette réception. Elle eut lieu sous un vaste pavillon dressé dans la cour principale, aucune des trois grandes salles de l'hôtel : la salle pavée, la salle de briques et la salle des écossais, n'ayant été jugée assez vaste pour contenir les assistans... car personne ne se plaisait comme Louis XI à se faire Croire animé d'une popularité qu'il n'eut jamais.

Je n'avais encore vu un roi que dans la personne de mon père ; il me tardait d'admirer ce monarque d'un grand empire qui, selon mes idées, devait l'emporter autant en magnificence sur Tenerf le vieux, que la France l'emportait sur l'île de Ténériffe en étendue, en richesses, en splendeur. Revêtu du costume de mes futurs condisciples, je me glissai avec mon ami le castillan dans la foule compacte qui se portait au palais des Tournelles.

Bravant les grands coups de boulaie distribués généreusement au public trop curieux, nous parvînmes à nous placer assez près du trône dressé pour le roi sous le pavillon : il n'était pas encore arrivé. Mon attention se porta sur la brillante noblesse réunie à cette solennité. Elle était rangée, les dames en avant, sur des galeries bâties récemment aux deux cotés de la cour, et qui conduisaient à la partie de l'édifice appelée *l'hôtel du roi*. Je fus vraiment ébloui de l'opulence étalée sur les habits de ces courtisans. Les hommes portaient des pourpoints de satin ou de velours, éclatans de vives couleurs et de pierreries ; sur leur poitrine ruisselaient, en contours redoublés, des chaînes d'or du plus beau poli. Les manches fendues de leur pourpoint laissaient apercevoir celtes de la chemise, qui me parurent d'une blancheur et d'une finesse extrêmes. Leurs cuisses étaient couvertes, mais non pas cachées, par un vêtement si étroit qu'il accusait avec impudeur les formes que la décence ne permet pas de montrer. Les gentilshommes avaient des cheveux si longs qu'ils leur couvraient presque entièrement le visage, et leur coiffure consistait en un bonnet de drap, dont la hauteur excédait un quart d'aune. Mais ce qui me parut le plus singulier, ce fut de voir aux grands rassemblés sur les marches du trône des pointes de souliers, appelées poulaines, longues d'environ deux pieds. Il paraît que la longueur de cet ornement étrange se mesurait à la dignité du personnage qui s'en paraît ; de sorte que les princes devaient être de toute nécessité les plus ridiculement chaussés.

Les dames portaient des robes de velours ou de satin, découvrant beaucoup les épaules et la gorge, et fourrées, même en dépit de l'été, d'hermine, de marte, de menu vair ou de petit gris. Sur leur tête s'élevait une coiffure pointue, fort enjolivée de bijoux, et haute d'une demi-aune. Du sommet de celte espèce de bonnet pendait en arrière un voile de mousseline ou de dentelle : la longueur du voile, ainsi que celle des poulaines, marquait le degré de dignité sociale : le voile d'une bourgeoise ne dépassait pas les épaules, la femme d'un chevalier le portait jusqu'au bas delà taille ; les duchesses et les princesses laissaient tomber le leur jusqu'à terre. Mais les femmes de toutes les conditions étalaient des colliers, des pendants d'oreilles, des bracelets, des agrafes de ceinture d'une richesse éblouissante.

Cette magnifique noblesse me prépara bien à voir paraître le monarque, dont je m'étais peint la magnificence plus grande encore. Quelle fut ma surprise lorsque l'un des officiers eût crié *le roi*, et que ce prince se fut placé sur le trône : je vis un homme maigre, décrépît, voûté, se soutenant à

peine sur ses jambes grêles et tremblantes. Il portait une mauvaise casaque de gros drap gris, dont les manches, d'une nuance plus foncée que le corps de l'habit, annonçaient évidemment qu'elles avaient été renouvelées. A cet égard quelqu'un dit à mes côtés : Voyez-vous, voilà les manches neuves mises au vieux pourpoint de *Sa Majesté*⁴ et qui figurent pour quinze sous dans le dernier mémoire de sa dépense. » Louis XI avait la tête couverte d'un feutre noir, jauni de vétusté, et tout garni de petites reliques en plomb. Quand l'astucieux rival de feu Charles-le-Téméraire fut assis, on lui apporta un petit chien fort laid, qui s'arrangea de lui-même sur ses genoux, non sans avoir grogné long-temps contre les grands-officiers de la couronne, qui, du reste parassaient fort soumis à ce singulier favori.

« Alors je vis s'avancer le parlement vers le pied de l'estrade ; les présidents seuls y montèrent. Un murmure approbateur s'éleva de la foule lorsque l'un d'eux se disposa à prendre la parole ; pourtant le roi porta sur lui un regard oblique et malveillant. J'eus le secret de cet accueil, si différent de la part du peuple et de celle du souverain :

Le président orateur était Jacques de la Vaquerie, ce vertueux magistrat qui, s'étant opposé à des édits oppresseurs de Louis XI, lui avait dit à lui-même : Sire roi, Nous sacrifierons nos charges, nous recevrons la mort plutôt que de trahir nos consciences. » J'ai souvent remarqué que la haine des souverains et l'amour des peuples découlaient de la même source.

« J'étais placé trop loin de l'estrade pour entendre la harangue de La Vaquerie et la réponse que le roi lui fit ; mais aux gestes brusques et fortement caractérisés de ce prince, aux traits contractés de son visage décharné, je pus reconnaître qu'il parlait de punir. Appuyé sur le fauteuil de son maître, Tristan, dont la face brune et velue se détachait sur la rouge draperie du dais, approuvait, par un sourire sinistre, les recommandations vengeresses intimées au premier président du parlement ; tandis que la figure noble et grave de celui-ci exprimait l'horreur que lui inspiraient les nouveaux ordres, sans doute sanguinaires, qu'il recevait.

J'abrège, poursuivit Tenerf-le-Grand, des détails trop peu inhérents au récit que je dois vous faire ; mais le tableau que je viens de retracer a produit une des plus vives impressions de ma vie. J'arrivais, rempli de brillantes illusions, au centre de cette civilisation tant vantée, et le premier aspect qui frappait ma vue m'offrait de noires fortifications, des gibets, des hommes d'armes poursuivant, l'épée au poing, une jeunesse turbulente. Je voyais un prince régnant au bruit des instrumens de torture, écoutant avec

charme les gémissemens des victimes, et se récréant d'une perspective de cadavres attachés aux fourches patibulaires : ce début n'était pas heureux.

Mais lorsque, laissant de côté cette vie effective où je ne trouvais que vanités sans grandeur réelle, splendeur d'apparat, dissolution de mœurs ouvertement exposée, je me repliai vers l'étude et la méditation ; lorsque, dans le quartier sombre et fangeux de l'université, j'eus fréquenté les écoles, mes opinions changèrent, mes espérances se ranimèrent. Alors la philosophie était enseignée ; d'éloquens professeurs expliquaient l'antiquité, récemment retrouvée dans la poudre des bibliothèques ; l'astronomie écartait un coin du voile étendu sur les grandes œuvres de la création ; la physique, l'anatomie, la botanique commençaient à pénétrer les secrets de la nature ; la médecine, à laquelle Hippocrate et Galien venaient d'être révélés, songeait à s'armer de méthodes et de théories contre les maux physiques de l'humanité... L'imprimerie, qui n'avait guère commencé ses travaux à Paris que vers l'année 1472, et dont Louis XI s'était déclaré le protecteur, produisait à la fin du quinzième siècle d'assez bonnes éditions, surtout dans les ateliers de Marc Renhardi, le premier imprimeur de l'époque.

Étudiant par enthousiasme et déjà savant après quatre ans d'application assidue, j'épiais l'apparition de tous les livres sortant de la presse ; car chaque publication faisait luire aux yeux du public une lumière jusqu'alors enfouie dans les cloîtres. Je vis successivement éclore les grands poètes, les philosophes illustres, les historiens de la Grèce, de Rome, ainsi que ceux qui, dans les profondes ténèbres des siècles précédens, avaient fait briller quelques étincelles de savoir, et semé quelques germes de sagesse. Oh ! mes enfans, poursuivit avec feu Tenerf, que ce fut un beau moment pour nous, jeunes écoliers avides de savoir, que celui de cette initiation à l'existence, à la vie, aux destinées des nations éteintes. Éclairé par ces précieuses connaissances, le génie se prit alors à repousser le bandeau de la superstition, que les rétheurs diserts de la Sorbonne s'efforçaient d'épaissir sur la vue des générations. L'imprimerie remplissait nos mains d'argumens contre le despotisme sacerdotal nouveau, en nous révélant les arguties du sacerdoce ancien : c'étaient les mêmes moyens, les mêmes allures, le même dogme d'intolérance, la même cruauté. L'idolâtrie avait répandu le sang des victimes sur ses autels ; le christianisme faisait brûler les hommes pour la moindre dissidence d'opinion religieuse. La foi apostolique, en prêchant l'anathème contre le paganisme, en précipitant ses dieux de l'olympé,

couvrait de leurs dépouilles les puissances du paradis. On avait refait une religion, des doctrines et des rites, différemment combinés, du polythéisme, en s'emparant de l'idée d'une divinité unique, connue par les philosophes de tous les temps, et que Platon proclamait-il y a dix-neuf siècles...

Et puis, à quel point de saine théologie pouvait se rattacher ma conviction à travers les opinions si diverses des ariens, des iconoclastes, des figuristes, des réalistes, des nominaux et de cent autres sectes qui déchirèrent, morcelèrent et interprétèrent à leur gré les textes sacrés ; sectes auxquelles s'est ajoutée, au moment où je parle, la redoutable réforme de Luther et de Calvin. Si m'éloignant des chaires de la Sorbonne, je cherchais la morale des théologiens dans son application, je les voyais infectant la société de leurs vices : le lévite, qui le matin prêchait la chasteté, s'ébattait le soir dans les bras d'une concubine ; le ministre de charité, que j'avais entendu proclamer le mépris des richesses et leur abandon aux pauvres, se faisait payer chèrement des prières données et souvent escamotées aux morts, des dispenses d'un maigre dont il se dispensait gratis, et la bénédiction du lit nuptial, qu'il devait quelquefois souiller le lendemain... Mes enfans, voilà l'origine de mon éloignement pour les religions professées par les peuples : je les ai toutes étudiées depuis ; toutes m'ont offert les mêmes exigences orales ou écrites, et dans la pratique, le même déni de leur propre morale. C'est par suite de cette déception que j'ai cherché, que j'ai trouvé dans le sein de la nature les élémens d'un culte pur. A cette école si éloquente, si démonstrative des bienfaits du grand être, les principes et les sensations ne sont jamais en désaccord ; les pensées et les actions ont une source commune : l'ame où naît l'inspiration qui fait vouloir, et s'allume la passion qui exécute.

Me pénétrant de belles et bonnes connaissances, repoussant les théories vides de vérité et de raison, j'ai passé dix années dans les universités de Paris et de Bologne, cachant mon origine royale à mes plus intimes condisciples, afin d'être apprécié pour ce que je valais réellement ; la déroband même aux femmes qui faisaient battre mon cœur, pour être aimé d'elles en écolier qui donne le plaisir, non en prince qui promet la haute faveur.

Après avoir acquis tout ce que mon esprit avait pu aspirer de savoir, mon jugement d'expérience, mon ame de nobles et d'utiles sentimens je quittai les écoles avec mon cher Castillan. Je touchais à l'accomplissement du plus ardent de mes vœux : j'allais parcourir cette terre illustre où s'est épanouie

la belle antiquité : réédifiés dans mon imagination, les débris de ses monumens allaient confirmer ou rectifier mes idées. Poète comme on l'est toujours avec ; de puissantes facultés morales, nourries de grands souvenirs, je me flattais de voir se dresser parmi les ruines des empires, les illustrations des vieux temps...

Cette attente ne fut pas trompée : l'illusion me servit en enfant gâté... Souvent Rodrigue et moi endormîmes notre rêverie dans les décombres historiques qui couvrent l'Italie et la Grèce : quatre années s'écoulèrent, rapides comme de belles matinées de mai, avant que nous eussions pu quitter ces contrées, où la surface du sol nous parlait de leurs gloires passées, où les entrailles de la terre nous révélaient souvent, en témoignages de marbre, de bronze ou d'or, des secrets encore méconnus des générations modernes.

Enfin nous passâmes en Sicile ; là, nouvelles traces de grandeur : Syracuse enfouie sous l'herbe et les ronces ; mais Syracuse toujours éloquente, et l'ombre d'Archimède circulant entre des colonnes brisées... Archimède dont l'imagination soulevait le monde à l'extrémité de l'irrésistible levier. Nous avons vu sur la rive de Partenope le Vésuve, dont la lave engloutit Pline l'ancien et Pompéï ; en Sicile, nous visitâmes l'Etna, où s'abîma la vanité d'Empédocle.

Bientôt les restes de Carthage blanchirent à nos yeux les bords de cette onde verte qui nous portait à la plage africaine. Qu'il me parut immense le calme de ces ruines à peine appréciables de la rivale, souvent heureuse, de Rome... Quelle est pesante sur le cœur la pensée d'une destruction complète, d'une extinction absolue de vie et de mouvement sur un point où s'agita la foule nombreuse, brillante, fière de sa destinée... Et rien, rien que le chacal du désert, faisant glapir de longs échos, ou le serpent colosse, guettant sa proie, et se traînant près d'une statue tombée de son piédestal depuis vingt siècles... Quelquefois l'ibis aux longues pattes, au vol inhabile, sautillant d'un autel mutilé sur un tronçon de colonne, et semblant se complaire dans cette partie du monde, où jadis il partagea les honneurs divins.

Mais avec quelle suave mélancolie, quelle indicible émotion, j'errai, mon Virgile à la main, sur ce rivage où l'âme enivrée de Didon s'échappa de son beau corps, à travers les flammes d'un bûcher allumé par l'amour au désespoir. J'aurais donné dix ans de mon existence pour retrouver le lieu où s'accomplit ce sacrifice d'une tendresse héroïque... J'eusse fouillé la terre

dans l'espoir d'y recueillir une pincée de cendres provenant de ce brasier, qui fut empreint des dernières émanations d'une vie si noblement passionnée...

J'eus peine à m'arracher des ruines de Carthage : ma raison et les exhortations de Rodrigue furent long-temps sans pouvoir sur l'attrait qui m'enchaînait parmi ces débris... attrait que je n'avoue pas aujourd'hui sans rougir... Il faut pourtant vous le dire, mes enfans, continua Tenerf en hésitant un peu : j'étais amoureux... amoureux d'un nom, d'une renommée, peut-être embellie de moitié par la poésie... Mais ce nom, mais cette renommée prenait chaque nuit une forme enchanteresse pour s'asseoir à mon chevet puis pour se pencher vers moi, et s'abandonner à l'étreinte de mes bras caressans... Je me sentais ivre de bonheur, je me noyais dans un océan de voluptés... Ce n'était plus une fascination de mes yeux, une illusion de mes sens : je la sentais sur mon sein ; elle me rendait soupir pour soupir... Elle... Didon... L'adorable victime de l'ingrat Enée... Ainsi s'accomplissait ma bizarre destinée : il était écrit dans les décrets éternels que j'irais fouiller de mon amour les tombes de l'antiquité.

Cet écart d'une tête ardente, je vous l'ai confié pour vous prémunir contre l'empire de l'imagination ; car une fois affranchie des lois de la raison, une fois lancée sans frein dans les régions infinies qu'elle s'ouvre, elle ne sait plus s'arrêter, même aux limites de l'absurde. Malheur à l'homme, malheur surtout au poète qui se laisse entraîner jusque-là par les prestiges de cette enchanteresse... Il n'y a plus pour lui ni sagesse, ni nature ; il refait la morale, il refait le monde au gré de sa folie : c'est un hôte non-seulement inutile, mais nuisible dans la société commune... Mes enfans, gardez-vous des écarts de l'imagination.

Nous quittâmes enfin cette terre enchantée, sur laquelle ma raison avait sommeillé six mois entiers.

Une navigation de quelques jours nous porta sur le rivage où fleurit la grandeur égyptienne : nous vîmes, dans les murs d'Alexandrie, les décombres du palais de Cléopâtre : là aussi naissaient des souvenirs d'amour. Mais mon ame trouva peu de sympathie pour cette reine, plus lascive que grande, qui prodigua ses charmes à tant de héros romains. Je lui reprochais d'ailleurs le bannissement de cette Clématie qui, fleur à peine éclosée au bonheur de la jeunesse, était morte au pied du Ténériffe, brûlée par le souffle de l'amour.

Il y avait dans l'antique Égypte bien des monumens intéressans, bien des impressions à recevoir, bien des conseils à prendre d'une longue suite de siècles. Mais les fastes des hommes et des nations adhèrent plus ou moins au caractère de ceux qui en lisent le récit ou en observent les traces : les grandeurs égyptiennes n'ont jamais excité mon admiration... Je révère peu la mémoire de ces potentats qui cherchèrent à étonner par des masses de pierres, muettes d'ailleurs de souvenirs illustres. Je me sens frémissant d'émotion à l'aspect du capitole, devant les ruines de Carthage, au pied du temple de Minerve à Athènes... Là des gloires authentiques, des renommées inscrites profondément sur les tablettes de l'histoire parlent haut à ma pensée. Mais mon cœur et ma tête restent plus froids en voyant les pyramides gigantesques des bords du Nil, les monceaux énormes des débris de Memphis, de Thèbes, du Luxor. Là mes souvenirs sont obscurcis par des récits fabuleux, par des traditions incertaines : Sésostris, le grand Sésostris lui-même, n'est peut-être qu'une brillante fiction... Et puis le doute me gagne partout où je remarque le passage du sacerdoce ; je me sens peu disposé à reconnaître de la magnanimité dans les souverains qu'il a dominés. Pour croire plus fermement à la gloire des Pharaons, il faudrait que je crusse moins à la puissance des mystérieux ministres d'Tsis et d'Osiris.

En Syrie, mon admiration se réveilla devant les ruines de Palmyre et de Babylone : la grandeur des Assyriens n'est point un vain son ; Sémiramis la grande n'est point un être idéal.

Et si l'histoire des Juifs, qu'on a faite gigantesque, peut-être révoquée en doute dans presque toutes ses phases ; si les destinées que l'on prête à ce peuple ne se confirment, ni par la vraisemblance ni par le témoignage des lieux ; la mission du Christ est moins sujette à controverse, et l'héroïsme des croisés est authentique. Quand je parcourus la Syrie, on pouvait, pour ainsi dire, retrouver dans le sable du désert, la trace de ces pieux guerriers ; aux murs de Jérusalem on reconnaissait l'empreinte de l'impétueuse attaque des Tancred, des Godefroi de Bouillon ; et sur le front de Saint-Jean-d'Acre était fraîche encore la grande blessure que fit à cette place le bélier de Philippe Auguste et de Richard Cœur-de Lion.

Là s'arrêtèrent mes voyages ; la quinzième année de mon absence des états de mon père commençait, et rarement, depuis mon départ, j'en avais eu des nouvelles. Tout à coup il m'en parvint qui nécessitèrent mon retour à Ténériffe. Un négociant de Saint-Jean-d'Acre, qui avait touché à File de

Lancerote en revenant de la côte de Guinée, m'apprit que mes deux frères étaient morts, l'un dans une guerre contre le roi de Palme, l'autre sous les dents d'une tigresse, qu'il avait poursuivie imprudemment jusque dans son repaire. Des envoyés de Tenerf le vieux, ajouta l'armateur syrien, parcouraient en ce moment l'Europe, l'Afrique et l'Asie pour me chercher. Le roi de Ténériffe entrait dans sa cent dixième année, et l'on pouvait douter que cette soirée de vie, si longuement prolongée, pût durer jusqu'à mon retour aux Canaries.

Je sentis en effet que je n'avais pas un moment à perdre pour recueillir le dernier soupir de mon père, et recevoir le sceptre prêt à tomber de sa main glacée. S'il devait être déposé sur sa tombe, il y serait saisi par des mains étrangères, et je ne pourrais le racheter que par l'effusion du sang des hommes, dont je voulais être économe si j'étais appelé à les gouverner.

Le négociant même dont je tenais les informations qui rendaient si pressant mon retour à Ténériffe, fréta un bâtiment pour m'y conduire. Je revis ma patrie après une traversée de vingt-jours.

Je trouvai Tenerf le vieux à son lit de mort ; il semblait que Dieu eut arrêté quelques instans l'ame de ce prince sur ses lèvres, pour me donner le temps d'arriver et de recevoir, avec sa couronne, sa dernière bénédiction... Un éclair de joie brilla dans ses yeux, lorsqu'il me vit entrer dans sa chambre et tomber à genoux aux pieds de son lit.

— Grâce soit rendue à Dieu et à son prophète, dit le roi d'une voix encore assez ferme... Te voilà, mon fils ; l'héritage de Tenerf le vieux ne deviendra pas la proie d'un voisin avide : je m'en rapporte à toi pour le défendre ; tes preuves sont faites... Eh ! bien, continua le monarque avec un sourire un peu moqueur, lu as par couru long-temps le monde ; qu'en rapportes-tu ?

— L'expérience.

— C'est beaucoup.

— Le savoir.

— C'est trop.

Ce mot frappa mon esprit d'une vive lumière ; c'était la brusque expression d'une pensée profonde, d'une pensée qui ne m'avait pas lui, à moi, durant mes quinze années d'étude et d'observation : les connaissances qu'un homme a su acquérir ne sont profitables à ses contemporains qu'autant qu'elles répondent à leurs besoins. Or, dans la situation actuelle des peuples de Ténériffe, je pouvais moins faire pour leur prospérité

qu'avant mon départ ; j'avais désappris les nécessités dont elle se composait, et je ne rapportais que des élémens de sociabilité sans adhérence possible avec leurs mœurs... Je ressemblais à cet insensé qui, préoccupé des convoitises ordinaires de l'Europe, offrait de l'or à des sauvages affamés.

Tenerf le vieux reprit :

— Sois sincère, mon fils, en quel état as-tu trouvé ce vieux monde, que je t'ai entendu nommer la belle antiquité !

— Désert, silencieux, couvert de ruines.

— Ainsi la grandeur de ses souverains, les exploits de ses héros ne l'ont pas garanti de la décadence... Et le monde moderne ?

— Les sciences, les lettres commencent à s'y répandre ; la philosophie commence à s'y propager ; la religion chrétienne voit sa morale presque universellement adoptée.

— Les hommes se trompent-ils moins entre eux ; le sang a-t-il cessé de couler sur les champs de bataille ; le flambeau de la justice s'est-il allumé aux lumières du siècle ?

— Hélas ! non, mon père : la fraude et le vol persistent ; les guerres d'extermination sont fréquentes ; l'iniquité règne malgré les progrès du savoir et de la sagesse.

— Dis à cause de leurs progrès, car le savoir, je le vois par le peu qui s'en est glissé parmi nos Canariens, consiste à mettre des subtilités à la place du bon droit et de la vérité. Quant à la sagesse, l'ambition, la vanité ou l'intérêt en ont fait ce qu'ils ont voulu.

— L'ignorance est donc l'état le plus naturel, le plus salulaire à l'homme !

— Tu as étudié, mon fils, et cela te surprend. Ma science, à moi, n'est pas grande : elle se borne au sentiment de ce que j'ai remarqué durant cette longue carrière, dont je touche le terme. J'ai visité, dans ma jeunesse, l'archipel du cap vert, toutes les îles Canaries et quelques parties de la côte d'Afrique ; les peuples de ces diverses contrées n'étaient révis que par les lois que la nature mît au cœur de l'homme ; ils ne possédaient ni science, ni histoire, ni art. Je les ai trouvés calmes, heureux, gais, et rarement la guerre avait ensanglanté leur sol. La paix était maintenue chez eux par l'application constante de ce principe venu du ciel : *épargne le bien-être de ton semblable, pour qu'il épargne le tien*. Les Européens touchèrent ces rives heureuses, et soudain tout changea : les naturels apprirent à tromper ; la fourberie, la cupidité, l'ambition, le flambeau de la civilisation au poing,

incendièrent tout le bonheur dont ces nations avaient joui. Depuis lors, la discorde est sans cesse parmi eux : Pepée est devenue le régulateur de leurs droits, ou de l'injustice qui en tient lieu... Voilà, mon fils, le fruit de la science... Par elle les nations de l'antiquité se sont entr'égorgées ; celles des temps modernes travaillent depuis long-temps déjà à se détruire, et les pauvres peuples du Nouveau Monde ont descendus, après elles, dans cette arène sanglante... Le soc de la charrue passera un jour sur les générations éclairées de la terre nouvelle, comme il passe depuis vingt siècles sur les restes jadis animés de l'héroïque antiquité.

Prince, mon heure suprême approche, poursuivit Tenerf le vieux, d'une voix affaiblie par ce long et véhément discours ; mais je suis encore ton roi, j'exige de toi un serment.

— Parle, mon père, ma soumission égalera mon respect.

— Jure-donc de gouverner comme si tu n'avais pas quitté cet archipel... que tes lumières fassent le charme ou l'orgueil de ta vie ; mais ne les répands pas dans le peuple : ce serait un présent funeste.

— Roi de Ténériffe, je jure de t'obéir...

Le lendemain Tenerf le vieux avait cessé de vivre, et je régnais. J'épousai la plus modeste, la plus candide, la moins instruite des Canariennes ; les vingt-cinq années de mon ménage ont été une longue succession de suaves destinées, de jours sereins, qu'un seul orage a troublés : ce fut la mort de cet ange de douceur. Il y a trente-un ans que je gouverne le peuple de Ténériffe ; trente se sont écoulés sans guerres, sans que mon sceptre ait eu besoin de devenir une épée, et cependant les nations de l'archipel me nomment *le Grand*. Une seule fois je me suis avisé de mes inspirations européennes : j'ai pris le ton d'un monarque civilisé avec les Portugais ; sans toi, Jean Anjo, cette dignité hostile me précipitait du trône... Tu vois que l'expérience de mon père avait raison.

Voilà ma vie, mes en-fans ; voilà le secret de cette émission de savoir qui pouvait étonner dans un prince barbare. Tu sais maintenant de quelle utilité elle m'a été. Mais de notables changemens se sont produits autour de moi ; aujourd'hui la sagesse de mon père aurait tort ; les lumières ont pénétré dans les Canaries ; il est temps que je retire de dessous le boisseau celles que j'y cachais... Roi par l'hérédité, j'aurais trop à rougir si parmi mes sujets il se rencontrait un roi de l'intelligence... C'est bon chez vos princes de l'Europe, qui règnent par je ne sais quelle grâce de Dieu ; mais dans nos pays, où n'a pas encore pénétré le sot préjugé de la grandeur innée, il faut

que le monarque soit, de tout point, ce que son nom indique : *l'homme-tête* de la nation⁵.

IX. Intrigues.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis les évènements de Ténérifie. Ango et Thaïra habitaient Dieppe ; Tenerf le grand n'avait pas voulu que son gendre cessât d'être le premier négociant du monde, dans l'attente d'une couronne qui ne devait faire de lui qu'un monarque des côtes d'Afrique : c'eût été acquérir une petite vanité par le sacrifice d'une grande puissance. Mais l'armateur dieppois, avant de quitter les Canaries, avait rendu l'état de son beau-père redoutable aux ennemis qui oseraient l'attaquer : des fortifications hérissaient la plage voisine d'Adexe, se développaient autour de cette ville, et se contournaient sur les flancs des rochers qui la dominaient. Partout des canons et de longues couleuvrines présentaient un œil menaçant, où la flamme pouvait s'allumer à la moindre tentative d'un débarquement. Des soldats européens, mais revêtus de l'habit des naturels, et venus secrètement à Ténériffe, se tenaient prêts à défendre les forts, que d'habiles ingénieurs, envoyés de France, avaient construits avec tout le talent que l'on pouvait attendre d'eux à cette époque. Il se trouvait là aussi de ces officiers intrépides que les trêves du Milanais, toujours renouvelées, toujours rompues par ruse ou par violence, rendaient de temps en temps inactifs ; émules héroïques des vieilles bandes de preux qui ne trouvaient le bonheur qu'au milieu des combats, et qui dès que la guerre cessait sur un point, cherchaient ailleurs cet aliment indispensable de leur âme martiale. Ango en épanchant ses coffres dans les mains de ces chevaliers, gentilshommes aussi besogneux que vaillans, en avait décidé un bon nombre à se rendre aux Canaries : Tenerf se voyait entouré de courtisans, non pas revêtus de pourpoints ornés de passemens, mais bardés de fer, et toujours disposés à combattre les premiers agresseurs qui se présenteraient. Aussi les Portugais se tenaient-ils loin du pic sourcilleux de Ténériffe ; leurs vaisseaux évitaient de ranger cette côte, où la mort dormait dans le bronze d'un sommeil léger.

Tenerf s'étonnait toutefois que cinq années eussent passé sur la défaite des troupes de Jean III, sans que ce fier souverain eût tenté de se venger : le Canarien connaissait mal le caractère lusitanien ; il ignorait que le feu de la vengeance pouvait couver bien plus longtemps encore dans le cœur d'un

Portugais, sans se trahir par la moindre étincelle ; puis éclater un jour avec fureur. En effet, l'ennemi de Tenerf n'avait point oublié l'échec de sa flotte dans les Canaries ; mais il connaissait les dispositions formidables de défense qu'on opposerait à ses vaisseaux, s'ils osaient renouveler l'expédition de 1627 ; et le roi de Portugal, souverain plus commerçant que guerrier, ne pensait pas qu'il fût prudent de hasarder sous les batteries de Ténériffe ses navires, si fructueusement employés au commerce.

Jean III avait d'ailleurs été informé de la part que le dieppois Ango avait prise aux hostilités passées ; il savait que Tenerf lui devait en grande partie cette puissance guerrière qui maintenant éloignait les Européens de l'Archipel canarien. Car les souverains des autres îles, par une politique nécessaire, reconnaissaient le roi de Ténériffe comme leur suzerain, et s'avouaient de bonne grace ses protégés. Or les Portugais qui naguère avaient d'opulens comptoirs aux Canaries, se tenant éloignés maintenant de cet archipel, tout son commerce à peu près se monopolait dans les mains de Jean Ango. Le poivre recherché de ces contrées, le délicieux malvoisie de Ténériffe, les chevaux à la vitesse de gazelle qui abondaient à Lancerole, le Coton et la soude de Fort aventura, le miel, la cire et la soie de Palme ; enfin toutes les productions de ces îles, auxquelles leur fécondité mérita le nom de Fortunées, parvenaient en Europe par l'entremise du mari de Thaïra. Ce surcroît de prospérité avait doublé, dans l'espace de trois ou quatre ans, sa fortune déjà colossale. Tous les souverains de l'Europe étaient ses tributaires, soit pour de l'argent versé à titre de prêt dans leur trésor épuisé, soit pour des vaisseaux empruntés à sa marine formidable. Charles-Quint lui-même, le fier Charles-Quint, dont la gloire troublait le sommeil du vaniteux François I^{er}, était descendu de sa dignité impériale jusqu'à solliciter du puissant Ango le secours de vingt galères, destinées à protéger ses côtes de Flandre contre une invasion imminente des Anglais. Ces bâtimens furent envoyés à l'Espagnol, sans que les expéditions du Dieppois en fussent dérangées.

Le roi de Portugal sentait qu'attaquer ouvertement un tel ennemi serait un moyen hasardeux ; la ruse, l'intrigue, la perfidie, armes ordinaires des hommes auxquels manque la force, parurent préférables à Jean III. Il avait à Paris un ambassadeur capable de tirer un grand parti de ces ressources ; ce fut lui qu'il fit l'instrument de ses projets vengeurs, en le chargeant de miner, s'il était possible, à la cour de François I^{er} le crédit du redoutable négociant.

Don Alvar (ainsi se nommait le diplomate portugais) ne tarda pas à découvrir que Jean Ango, avec des protecteurs puissans, tels que le cardinal d'Amboise, la duchesse d'Etampes et la reine de Navarre, s'était fait des ennemis acharnés, parmi lesquels on comptait une femme qui n'avait pas perdu toute son influence en perdant les bonnes grâces intimes du roi. Diane de Poitiers, veuve du comte de Brezé, grand sénéchal de Normandie, était supplantée depuis long-temps au trône des petits séjours par la duchesse d'Etampes ; mais elle conservait encore sur l'esprit des François I^{er} cet empire qu'entretient le souvenir d'un amour passionné, lors même qu'il n'existe plus : reflet subsistant d'une flamme éteinte, que les amans s'efforcent de rendre d'autant plus brillant qu'il est moins chaleureux. Rien plus, le monarque rallumait parfois à ce même souvenir quelques étincelles de ses affections évanouies ; étincelles passagères que la fille du comte de Saint-Vallier savait ranimer toutes les fois qu'elle se trouvait en présence de son infidèle amant.

Alvar, avant d'exploiter la haine que Diane vouait à l'armateur normand, voulut en connaître la cause, afin de juger jusqu'à quel point il pouvait s'en appuyer. Il apprit que la comtesse s'était éperdument éprise d'un jeune négociant dieppois, nommé Jacques Morel. Cette dame, au temps de ses amours avec Clément Marot, lui avait souvent fait entendre qu'il ne savait que demander ses faveurs, et se montrait inhabile à choisir le moment de les obtenir. Morel, mieux avisé dans une mascarade admise chez le grand sénéchal, pendant un bal qu'il donnait dans ses jardins, brusqua si heureusement l'éloge le plus hardi des charmes de l'ex-favorite, que durant cette nuit même, les sombres ombrages d'un bosquet furent témoins du bonheur de cet audacieux panégyriste.

L'amour de Diane avait toute la puissance d'un orage, sans en avoir la brièveté ; lorsqu'elle aimait bien, elle aimait long-temps, ce qui ne l'empêchait pas de favoriser plusieurs amans à la fois. La flamme dont elle brûla pour Jacques Morel, ne fut pas moins durable qu'ardente, et la sénéchale était aussi généreuse dans les élans de sa reconnaissance que dans les transports de sa tendresse.

En l'année 1530, le fermier des revenus de la vicomte de Dieppe étant mort, l'archevêque de Rouen, auquel ils appartenaient, s'occupa de chercher un nouveau fermier. Jean Ango se mit sur les rangs, et dès-lors, toute concurrence devint impuissante. Le cardinal d'Amboise aimait l'armateur qui, plus d'une fois déjà, avait, par des prêts considérables, mis

les ressources de ce prélat au niveau de ses dépenses presque souveraines. Car Gorges d'Amboise, deuxième du nom, n'affectionnait pas moins le faste que son illustre homonyme : c'était le seul point de ressemblance qu'il y eût entre eux.

Diane, qui s'était mise quelquefois en frais de coquetterie auprès du cardinal, crut qu'elle allait emporter d'emblée le bail de la vicomte de Dieppe. Parée, magnifique d'atours, éclatante de charmes, elle se l'en dit à l'archevêché, montée sur une belle haquenée blanche. D'Amboise ayant aperçu la sénéchale à travers la verrière de son appartement, s'avança au devant d'elle jusqu'au bas du perron, et lui tendit galamment la main pour l'aider à sauter de sa monture. Ce mouvement s'effectua avec une maladresse si habilement étudiée, que la comtesse montra au saint homme, cette jambe vantée quelque part par Brantôme, et qui dit-on, rendit pendant un mois François I^{er} fou d'amour et d'impétueux désirs. L'ancienne favorite crut assuré le succès de sa démarche : nulle résistance n'avait encore tenu contre ce moyen de séduction, réputé infailible... Mais un échec lui était réservé. D'Amboise écouta froidement tout ce que l'adorable solliciteuse lui dit en faveur de Jacques Morel ; et lorsqu'elle demanda, pour lui, la ferme de la vicomte, il répondit :

— J'en suis bien marri, comtesse ; mais mon choix est fait et ma parole donnée.

— En telle affaire, monseigneur, il n'est parole acertainée que celle écrite par un clerc, et les choses ne sont pas si avancées.

— De vrai, madame, l'acte du bail n'est pas encore passé ; mais, ma foi donnée, je ne voudrais revenir sur une promesse ouïe de Dieu.

— Et quelle est la personne dont les mérites rendent votre éminence si froide à ma recommandation.

— C'est l'armateur Jean Ango, l'homme de France le plus sûr en affaires, et qui mérite le mieux la préférence.

— Toujours Jean Ango ; je pour pensais avant de venir que je le rencontrerais sur mon chemin... Toute la cour est affolée de tendresse pour ce *marchand*.

— Toute la cour nenni, comtesse, car je vois que vous n'inclinez pas volontiers l'oreille au bien que je dis de lui. Je suis sûr que le grand sénéchal, votre époux, est de mon avis quant à Jean Ango, et peu du vôtre, ajouta le cardinal en souriant avec malignité, quant à Jacques Morel...

La comtesse rougit un peu et répondit :

— J'ignore, monseigneur, la signification que vous attachez à ces paroles ; mais si votre éminence a des raisons pour accorder au marchand Ango une montjoie de reconnaissance, je ne crois pas que le grand-sénéchal de Normandie ait aucun motif pour la partager.

— Voirement, si fait, madame, car la bourse de ce marchand, comme vous l'appellez dédaigneusement, s'est ouverte pour M. de Brezé comme pour moi, et afin que vous ne réduisiez plus cette circonstance à oubli, je vais vous dire en quelle occasion notre généreux Dieppois fit un prêt d'argent au comte... Vers la fin de l'année dernière, la faveur de madame d'Etampes était en péril : le roi avait eu connaissance de certains détails dont l'amour d'un si grand prince pouvait s'effaroucher.. Alors, comtesse, veuillez vous le remettre en souvenance, vous désirâtes quitter Rouen, où vous étiez retirée depuis trois ans, et reparaître au château des Tournelles... Je vis en ce moment vos yeux luisans mieux qu'étoiles et escarboucles : une espérance intérieure enflammait vos regards...

— Je ne trouve nulle trace dans ma mémoire de ce que me rappelle votre éminence.

— Je renie ma vie si je ne dis vrai... Par malheur, le comte possédait trop peu d'argent pour vous ramener, brillante d'atours comme d'attraits, dans cette cour qui, selon notre grand roi François, est un printemps sans roses quand les femmes y manquent... Il fallait que la plus belle fleur du parterre reparût avec tout son éclat... ce fut Jean Ango qui subvint à cette nécessité.

— Je pense que monseigneur se trompe, répliqua sèchement la comtesse en se levant...

— Mais, poursuivit avec malignité l'archevêque, ce furent des frais en pure perte... la mémoire du cœur de sa majesté ne put franchir un espace de trois ans.

— Ah ! c'est trop fort, monsieur, s'écria la comtesse, pourpre de colère, il y a vergogne à insulter une femme.

— Je n'insulte pas, madame, je précise des faits pour répondre à des paroles où vous avez, avec trop peu de soin, enveloppé une intention injurieuse... Du reste, je clame pardon à vos beaux yeux si j'ai pu allumer le courroux que j'y vois luire à cette heure.

Diane sortit furieuse de l'archevêché, s'élança sur sa belle haquenée blanche, partit au galop, et le page qui l'accompagnait eut beaucoup de peine à la suivre, en pressant les flancs de son cheval des éperons acérés dont ses bottines étaient armées.

Depuis ce moment Diane confondit dans une haine inextinguible le cardinal d'Amboise et son opulent protégé... Cette haine s'accrut encore lorsque Jacques Morel, homme ambitieux qui s'était fait l'adorateur de la comtesse par cupidité plutôt que par amour, se refroidit sensiblement pour elle, informé qu'il était du résultat négatif de sa démarche auprès de l'archevêque. L'amour de Diane pour ce jeune Normand allait jusqu'à la frénésie : elle le retenait à Rouen, sous divers prétextes, depuis un mois, et ce temps, écoulé dans une succession de délices dont le mystère avait doublé le charme, n'avait pu attédir la flamme dévorante de cette robuste beauté... Dans un tel organisme, il n'y a point de passions faiblement senties : madame de Brezé faillit succomber au chagrin, lorsque son amant s'éloigna, et retourna à Dieppe aussi irrité qu'elle contre Jean Ango. Depuis longtemps déjà Morel haïssait son compatriote ; rien n'importune les ambitieux comme les prospérités d'autrui. Jacques ne négligeait aucune occasion de faire éclater son envieuse inimitié contre notre armateur ; toujours, aux assemblées de la commune de Dieppe, dont ils étaient membres l'un et l'autre, il s'élevait entre eux de vives discussions, et dans l'une de ces disputes envenimées, l'insolence de Morel envers Ango fut un jour si grande que ce dernier dut le châtier en présence de tout le corps municipal. Cette querelle n'eut pas de suite ; mais, ainsi que nous le verrons, l'agresseur en garda toute sa vie le plus amer ressentiment.

Don Alvar avait eu connaissance de tout ce que nous venons de rapporter ; muni de ces précieux renseignements, il partit pour Rouen, et, bien fixé sur la vanité de madame de Brezé, dont le mari venait de mourir, il lui fit annoncer qu'il se rendait auprès d'elle, au nom du roi son maître, afin de lui exprimer la part sincère que Sa Majesté prenait à la douleur d'une si illustre dame. En ce moment l'ambassadeur avait besoin de ce biais pour parvenir jusqu'à la belle veuve : Nouvelle Artémise, moins la douleur sincère, elle était enveloppée de crêpes funèbres, et ne s'occupait que du monument qu'elle faisait élever dans la cathédrale de Rouen. Mais le chagrin n'exclut pas la politesse, surtout quand il s'agit de répondre, aux égards d'une tête couronnée. Diane reçut don Alvar, et se montra sensible au prétendu compliment de Jean III.

On ne peut pas toujours parler des morts ; le Portugais amena, avec une adresse cligne de sa profession, l'entretien sur un sujet qu'il savait devoir faire une prompte diversion aux regrets conjugaux de Ta comtesse : on devine qu'il parla de Jean Ango. Il peignit avec des couleurs hideuses, aux

yeux de Diane, ce qu'il nommait les félonies de, ce négociant, qui nonobstant la bonne intelligence établie entre la France et le Portugal, s'était fait, par des moyens frauduleux, l'auxiliaire d'un ennemi de cette dernière puissance... Le roi, mon maître, ajouta don Alvar d'un ton hypocrite, pourrait faire exterminer les équipages de cet aventurier, et couler ses vaisseaux toutes les fois que nos flottes les rencontreraient ; mais ce seraient des actes d'hostilité contre des navires voguant sous pavillon français, et le prince que je représente a trop de vénération pour l'illustrissime François I^{er}, monarque très chrétien, très grand, très victorieux...

— Votre maître a tort, interrompit Diane, impatientée de cette longue kirielle d'épithètes louangeuses. Je connais Jean Ango : c'est l'homme le plus irascible de la chrétienté ; si l'un de ses vaisseaux, seulement était attaqué par les Portugais, il saisirait la première occasion pour s'en revenger, et, dans ce cas, il serait facile de faire comprendre au roi que cet homme peut lui jeter la guerre sur les bras... Vous m'entendez, don Alvar, le crédit de l'audacieux Dieppois serait ruiné. Je sais que François I^{er} lui-même est du nombre de ses obligés ; mais la reconnaissance des souverains se met d'ordinaire à l'aise, et dans cette rencontre, la raison d'état donnerait à l'emblée au roi allégeance des obligations qu'il peut avoir à son sujet.

— Le langage que vous tenez, Madame la comtesse, montre toute la force de votre sagesse. Je m'en vais écrire au roi mon maître, et le prier de faire grand état de vos conseils. Je ne mets pas en doute qu'il n'ordonne à ses serviteurs d'attaquer en mer le premier vaisseau de Jean Ango qu'ils rencontreront.

— Moi cependant, reprit Diane de Poitiers, je nie vais mettre en devoir de faire un mauvais parti au marchand Dieppois dans l'esprit de François I^{er}. Ne manquez pas d'écrire au roi de Portugal que je tiens la perte de cet homme pour assurée, s'il le met, par l'attaque convenue, en position de se livrer à ses brusquetés ordinaires.

L'ambassadeur, enchanté d'avoir trouvé dans Madame de Brezé un auxiliaire d'autant plus puissant que sa haine contre Ango était plus forte, fit partir le soir même un exprès pour Lisbonne, et revint à Paris plein de confiance dans l'adresse d'une femme irritée. Mais l'apparition à Rouen de don Alvar, son entrevue avec une veuve qu'on ne croyait occupée que de sa douleur, avaient frappé les habitants de la ville ; le bruit de cette singulière visite revint aux oreilles de l'archevêque ; il fut curieux d'en connaître le

motif, et ordonna à l'un de ses officiers, qui avait accès dans la maison de Diane, d'y prendre quelques informations à ce sujet. L'officier chargé de cette commission courtisait une des femmes de la comtesse, confidente de ses plus intimes pensées. Les amans ont peu de secrets pour l'objet de leur tendresse. L'homme du prélat apprit aisément de sa belle ce qu'il désirait savoir, et Georges d'Amboise se félicita de sa curiosité, qui pourtant était un péché véniel au moins, lorsqu'il apprit que l'ex-favorite songeait à conspirer la perte de Jean Ango.

Alors le métropolitain se disposa à dresser batterie contre batterie : tandis que Diane cherchait encore dans la liste de ses adorateurs les courtisans qu'elle pourrait charger d'ébaucher en cour l'œuvre de sa vengeance, Georges se rendait à Chambord, où le roi se tenait depuis quelques mois.

François faisait continuer à grands frais ce palais, aux formes sveltes et délicates, qu'une fée semble avoir laissé tomber de sa baguette dans le silence d'une sombre forêt.

Ces vastes et élégantes constructions étaient le résultat de la séduction versée sur l'imagination du roi lorsque, durant sa première campagne d'Italie, il s'était trouvé au milieu de la Toscane, rendue si coquette de monumens par le goût éclairé des Médicis, les premiers, les seuls fondateurs de la période lumineuse qu'on a nommée la renaissance. Quand le cardinal arriva à Cham-bord, il trouva le roi occupé à faire rectifier des chiffres où se trouvaient amoureusement enlacés des F et des D, avec les attributs de la déesse chasseresse, que Diane de Poitiers semblait avoir prise pour patronne, et ceux du Dieu de la Guerre, auquel François I^{er} s'assimilait modestement. Le sculpteur remplaçait le D initial par un E, substitution qui ne laissait pas d'être difficile, et qui le deviendrait bien plus encore si à la duchesse d'Etampes succédait quelque nouvelle favorite. Pourtant cette circonstance était assez naturellement prévue de tous ceux qui connaissaient l'inconstance du roi-chevalier.

— Les grandes passions s'éteignent, dit le roi qui se vit surpris par l'archevêque de Rouen dans une occupation témoignant de son inconstance, et vive Dieu, les monumens qui en restent se font par trop accusateurs...

— Oui, sire, répondit gravement le prélat, les passions s'éteignent, et souvent de leur cendre naissent des sentimens qui leur sont bien contraires... C'est parce que j'avais à me condouloir avec Votre Majesté sur un tel événement que je suis venu la trouver...

— Ah ! ah ! monsieur l'archevêque, parlez vite et clair ; vous nous voyez, plus que gentilhomme de France disposé à vous écouter, car nous faisons grande estime de tout ce qui vient de votre sapience.

— Il sera facile à votre majesté de se recorder les grands services que l'armateur Jean Ango s'est empressé de rendre en toute rencontre à la couronne, indépendamment des prospérités et richesses que son gros négoce répand sur la vaste province de normandie.

— Sans doute, nous portons profondément gravés en la mémoire les bons offices de ce négociant, et le tenons pour un des hommes les plus utiles de notre royaume.

— Votre majesté verrait donc avec déplaisir que quelqu'un voulût méfaire à ce digne sujet ?

— Corbieu ! cette malveillance nous serait en grande déplaisance, j'en jure par mon épée de Marignan.

— C'est pourtant ce que médite à cette heure madame Diane de Poitiers, dont présentement votre majesté fait effacer le nom sur ces murailles... Je ne sais pour quelle cause la comtesse a pris en haine ce Dieppois, qui fut bienfaisant à feu le sénéchal comme à tant d'autres ; mais elle ne se propose rien moins que de le perdre dans l'esprit de Votre Majesté.

— A mille charretées de Diables la maline gouge ! elle ne réussira pas dans son dessein, foi de gentilhomme...

— Sire, l'oreille de Votre Majesté incline aisément aux fleurs de bien dire de la beauté.

— Nous le confessons, cher archevêque, et en ferons bonne pénitence un jour... Mais pour que notre oreille se montre sensible, autant que vous le dites, au langage que nous tient une belle, il faut qu'elle ait encore pour nous des flèches au carquois de monsieur Cupidon... et madame de Brezé....

— Retrouve parfois, sire, un trait dans ce carquois.

— Non pas au moins quand elle nourrirait des projets partant d'une mauvaise ame.

— Voilà Votre Majesté prévenue ; je remets à sa prud'hommie le soin de repousser les menées malveillantes de madame Diane, blessée de ce que Jacques Morel, l'un de ses derniers serviteurs aimans, n'a pas obtenu la ferme des revenus de la vicomte de Dieppe, dont j'ai donné la préférence à Jean Ango.

— Merci Dieu ! nous voyons que cette damnée géline se flattait de faire servir notre pouvoir à revenger les dépits de son amour... Je veux que le feu

de Saint-Antoine m'arde la tête si nous ne la faisons repentir d'avoir osé jusque-là contre notre dignité...

Le cardinal d'Amboise, après cette explication, fut conduit au château et présenté à la belle, la spirituelle reine de Navarre, *cette Marguerite des Marguerites* que François I^{er} initiait à ses pensées les plus secrètes, à ses plaisirs les plus mystérieux. Il existait entre cette princesse et le roi son frère une intimité étroite, caressante, pleine d'abandon, que l'histoire n'a jamais approfondie entièrement, de peur d'être obligée d'en tirer des conclusions quelque peu scandaleuses, qu'eussent justifiées les mœurs aisées de la belle confidente. Marguerite reçut à merveille le prélat rouennais ; il n'était point bigot : sa piété savait au besoin chasser, boire et peut-être aimer ; car les évêques du seizième siècle se faisaient peu scrupule d'attenter au vœu de chasteté. On vit la rouge simarre du cardinal glisser sur les sombres massifs des bois de Chambord, dans une de ces chasses aux flambeaux que François I se plaisait à donner de temps en temps, surtout lorsque les libations de son souper avaient été copieuses, et qu'il se sentait peu disposé à d'autres jouissances.

Marguerite, douce, excellente princesse, mais malicieuse en certains points qui touchaient la critique du clergé, pour lequel sa vénération n'était, pas profonde, Marguerite se fit un plaisir mutin de lancer l'homme de Dieu dans la compagnie de ses dames : beautés au propos leste, aux atours légers et transparens. Là se trouvait aussi Clément Marot, catholique peu fidèle, sectateur fervent aux autels de l'amour. Georges ne s'inspira pas des résistances de saint Antoine au milieu de ces gentils démons : il rit, chanta, folâtra avec eux autant que le lui permit sa pesanteur sacerdotale ; ce qui ne ressembla pas mal à l'hilarité d'un ours partageant les jeux d'une troupe de renards.

Après un séjour d'une semaine à Chambord, Georges d'Amboise remonta dans sa litière et revint à Rouen, sans que Diane de Poitiers eût soupçonné l'absence qu'il avait faite. Depuis le départ de don Alvar, elle n'avait pas cessé de réfléchir au moyen de ressaisir, ne fût-ce que pour un moment, un empire absolu sur le cœur du roi. Se venger du cardinal et perdre son protégé, tel était le besoin impérieux qui tourmentait la sénéchale. Jacques Morel seul eût été coupable aux yeux d'une femme inspirée par des sentimens équitables : cet homme, trompé dans sa cupidité, s'était éloigné de sa protectrice avec une brutalité sans exemple ; il ne devait se trouver dans le cœur de Diane que du mépris pour un amant si peu délicat. Mais ce

n'était pas son cœur que la comtesse consultait : elle obéissait à sa cornplexion de feu, qui ne savait en ce moment ressentir que le regret. Or cette haine fougueuse qu'une femme passionnée voue à tout ce qui s'oppose à ses désirs, s'était abattue tout entière sur le cardinal et sur l'armateur dieppois.

Pendant six mois entiers, Diane couva le sentiment acrimonieux qui la dévorait : si près du moment où la tombe de son époux s'était refermée sur lui, elle n'osa se livrer au plan de séduction qu'elle avait conçu, et qui eût révélé le faste de son prétendu chagrin. Mais cet espace de temps écoulé, la comtesse ne put comprimer davantage sa fureur vengeresse ; d'ailleurs l'occasion d'agir se présentait. François I^{er} avait transporté sa cour à Rambouillet, et le séjour du roi dans cette résidence favorisait les projets de l'ex-favorite. Elle se rendit à son château d'Anet, qui n'était, point alors cette élégante construction, présent des amours d'un roi généreux ; mais un manoir vaste et commode ayant appartenu à la famille de Brezé. Là, Diane se trouvait peu éloignée de Rambouillet ; cette proximité, du moins elle l'espérait, ramènerait aisément le roi à ses pieds, lorsque, par l'aventure prestigieuse qu'elle méditait, l'amour du monarque se serait réveillé.

Des domestiques fidèles, apostés aux environs de la demeure royale, tenaient chaque jour leur maîtresse au courant des démarches de sa majesté : c'était un point capital pour l'accomplissement des vues de cette dame. Enfin, elle apprit un soir que le lendemain, au lever de l'aurore, François I^{er} devait courre le cerf dans une région de l'immense forêt de Rambouillet, assez voisine du château d'Anet : les renseignemens donnés aux valets espions étaient si précis, qu'ils purent dire quelles percées devait suivre la chasse, et dans quelles parties du bois les repos auraient lieu.

Depuis sa plus tendre jeunesse, Diane avait contracté l'habitude de se lever, dans la belle saison, aux premières lueurs du jour naissant ; elle se faisait apporter de l'eau de puits, fraîchement tirée, y plongeait sa chevelure brune et luisante, s'en lavait le visage, puis, couverte d'un costume léger, elle s'élançait sur un cheval et parcourait la campagne. Vers midi, elle rentrait, déjeunait avec appétit, et se recouchait, non pour dormir, mais pour se livrer à des lectures voluptueuses, tandis qu'une des croisées de sa thambre, ouverte derrière le rideau flottant, laissait pénétrer dans ce sanctuaire de la beauté les enivrantes émanations des fleurs du jardin. Heureux le serviteur-aimant de la belle Diane s'il survenait alors... Le

bonheur est quelquefois indiscret ; plusieurs des amans de la sénéchale l'ont été y dit-on, et leur félicité fut souvent enviée.

C'était donc une chose route naturelle pour la comtesse que de se lever avant l'aube ; mais cette fois sa toilette matinale subit de notables changemens. L'appartement fut inondé de lumière ; toutes les femmes participant aux atours furent appelées ; toutes s'empressèrent auprès de leur maîtresse, qui, souvent mécontente de leur maladresse dans les soins de sa toilette inaccoutumée, agitait sur le parquet ses jolis pieds, auxquels les galans de l'époque eussent volontiers érigé des autels. Enfin, Diane se trouva prête ; elle partit, non pas à cheval comme elle avait coutume de le faire, mais dans sa litière, conduite par le plus discret de ses domestiques.

Après avoir fait environ une lieue, Diane ordonna à son valet d'arrêter à la lisière d'une haute futaie, dans laquelle notre belle aventurière s'enfonça... Guidée par les aboiemens d'une meute que l'on entendait à quelque distance, elle marcha dans la direction d'où ce bruit partait ; bientôt elle aperçut des chasseurs de la suite du roi. Mais ne voulant pas être reconnue d'eux avant d'avoir rencontré François I^{er}, Diane se cachait derrière des halpliers lorsqu'ils passaient près d'elle.

Tout-à-coup, le roi suivi d'un seul page et débouchant dans une grande clairière, vit une femme, pu plutôt une divinité sortir, un arc à la main, d'un massif de jeunes chênes. Le monarque surpris, ébloui, s'arrêta et se frottant les yeux, comme pour dissiper une soudaine fascination, qu'est-ce que ceci, mon cher Poibrillant, dit-il au page qui le suivait ; sommes-nous revenus aux temps de l'antiquité payenné, et la mythologie prend elle soin de se réaliser pour nous. Je vois là tout près la divine Diane, où je ne suis pas gentilhomme.

— Divine, je ne sais, monseigneur sire, répondit la comtesse qui s'était approchée du roi ; mais quand le dieu Mars chassait dans une forêt si prochaine d'Ephèse, il était du devoir de Diane de lui offrir à déjeuner en son temple ; car les dieux mêmes, quand ils descendent jusqu'aux plaisirs des hommes, ne sont pas exempts d'appétit,

— Merci dieu, belle dame, reprit avec feu le chasseur, qui reconnaissait maintenant son ancienne favorite ; nous tenons pour bonne l'épithète de divine. A voir tant de grâces et des formes si parfaites, poursuivit François en parcourant toute la personne de Diane d'un œil ardent, on ne saurait renoncer de croire à la divinité de celle qui les possède.

— C'est l'effet du soleil naissant sous l'ombrage des forêts, répliqua la sénéchale avec un sourire malin : ce demi-jour heureux m'est apparemment plus favorable que celui des petits séjours....

— Maligne beauté !... Mars accepte de grand cœur le déjeuner de Diane Mais dans le réduit le plus mystérieux de son temple.

— C'est beaucoup prétendre, sire ; les divinités ont coutume de se défier sagement de ceux qui ont renié leur culte.... A ces mots, la comtesse s'échappant avec légèreté, cria d'un peu loin au roi : je vais faire préparer le déjeuner de Mars.

Cette fuite, habilement ménagée, acheva d'enflammer François I^{er} ; il fut au château d'Anet presque aussitôt que la veuve. Ce prince avait complètement perdu le souvenir des griefs que le cardinal d'Amboise était venu lui exposer précédemment à Chambord : sa mémoire devenait aisément oublieuse des torts d'une femme, lorsque les charmes de celle-ci agissaient puissamment sur son cœur.... Cent fois ses regards s'étaient promenés, distraits et languissans, sur les charmes que Diane de Poitiers venait de reproduire sous la voûte ombreuse des forêts ; mais ils reparaissaient embellis au prisme de l'absence, environnés d'un prestige ingénieux : il n'en fallait pas d'avantage pour exciter de nouveau les sens du rival de Charles-Quint.

Quoiqu'en eût dit la châtelaine d'Anet, le déjeuner fut servi dans le réduit le plus retiré du sanctuaire de Diane, c'est à dire au fond d'un boudoir élégant et tout parfumé de voluptueuses senteurs, comme on disait alors. Mais l'ennemie du cardinal et de Jean Ango ne se livra pas aux empressemens de François aussi facilement qu'il l'avait espéré : c'eût été perdre assurément tout le fruit de son habile manège. Ces lueurs renaissantes qui viennent à luire parfois parmi les cendres d'un amour éteint, ressemblent aux flammes phosphorescentes qu'on voit briller le soir dans la campagne ; elles n'ont ni consistance ni durée. Avant d'être satisfaits, les désirs du roi devaient faire de bonnes conditions aux projets de l'intrigante sénéchale. Ses prétentions n'aspiraient à rien moins qu'à obtenir de sa majesté la promesse d'obliger le cardinal d'Amboise à rompre le bail des fermes de la vicomte de Dieppe, accordées au marchand Ango ; puisa disgracier cet armateur, rival puissant du beau Morel. Diane était trop fine pour brusquer la demande de ces dispositions d'arbitraire souverain : elle n'ignorait pas que l'éminence et son protégé étaient difficiles à attaquer dans l'esprit du roi ; il fallait donc attendre l'instant où la raison ne sait plus

raisonner, où la volonté ne peut plus rien vouloir contre les séductions d'une femme... Bientôt madame de Brezé crut ce moment arrivé.

— Foi de gentilhomme, disait le roi, penché sur le sein de Diane, je ⁶ ne sais quel mauvais enchanteur avait du tout banni de moi le plaisir d'admirer constamment vos divines beautés... A cette heure je ferais élection de la plus malemort plutôt que de m'en éloigner jamais...

— Prenez garde, sire, répondit la comtesse, en amour rien ne ressemble moins à l'instant présent que celui qui le suit, et je connais trop votre majesté, ai-je peur, pour avoir ce qu'elle me dit en confiance je clamerai d'elle quelques garanties

— Des garanties, belle Diane, repartit le roi en devenant plus oseur ; je m'assure que je vous en vais donner maintenant de bonnes.

— Bonnes, je n'en veux pas douter ; mais légères et fugitives comme la feuille que le vent emporte... Ceci, cher sire, m'est démontré par l'épreuve du passé, et je ne me départirai pas d'y croire, tant bien disant soyez-vous..

— Que dois-je donc faire pour vous acertainer de la constance de mon amour ? reprit d'un accent étouffé par l'émotion, François I^{er}, toujours assaillant et toujours repoussé....

— Je serai peu exigeante, répondit la veuve, qui tout en parlant semblait faire présager sa défaite par une de ces attitudes qui achèvent de faire perdre la tête aux amans...

— Ah ! parle, parle, Diane, c'est trop décevoir ma flamme !

Et l'habile sénéchale avait laissé François I^{er} parvenir à une telle proximité du bonheur, qu'il ne lui semblait plus possible qu'il pût y renoncer à aucun prix.

— Eh ! bien, cher sire, baillez-moi donc votre parole de roi et de chevalier, que, dans aucune rencontre, vous ne donnerez avantage sur moi au cardinal d'Amboise, encore moins au Dieppois Jean Ango, et qu'en toute chose ma volonté prévaudra sur la leur.

Il est de ces paroles qui peuvent retomber, comme un faix de glace, sur le cœur le plus enflammé, et paralyser la passion la plus impérieuse. Tel fut l'effet du discours de la comtesse sur François I^{er} Tout le charme de l'enchantement qu'elle venait de produire ; toute l'ardeur qu'il avait excitée, s'évanouirent comme un songe interrompu par un réveil fâcheux.... Le souffle brûlant de ce prince s'éteignit, les battemens précipités de son cœur se ralentirent.... Ses mains tremblantes cessèrent de s'égarer ; son

visage, devint calme et grave. Il se leva.... François I^{er}, qu'une réflexion généreuse pouvait quelquefois arracher aux plus grands écarts de son ardente complexion, se rappelait tout à coup l'avis du cardinal d'Amboise.... Diane lui apparaissait maintenant comme une intrigante, cherchant à ramener, par calcul, un prince qui s'était éloigné d'elle, et par une inspiration plus honteuse encore, s'efforçant de racheter, en se prostituant à froid, les plaisirs lascifs qu'elle avait trouvés dans les bras de Jacques Morel.... Le roi, dont le cœur ne se soulevait plus que de mépris et de dégoût, s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit brusquement et cria à M. de Poibrillant, qu'il aperçut dans le jardin : « Hola ! page, mes chevaux. » Puis sortant à pas précipités du boudoir, sans vouloir rien entendre, il traversa rapidement les appartenons, s'élança en selle, et partit au galop.

X. Faste de Jean Ango.

Nous venons de dérouler la trame des intrigues ourdies contre Jean Ango, revenu depuis les premiers mois de l'année 1528 de l'archipel des Canaries, avec sa chère Thaïra. Tenerf-le-Grand s'était séparé bien douloureusement de cette fille adorée, de cette fille unique. Mais sa haute sagesse avait su se résigner. — « Va, chère enfant, dit-il à cette jeune princesse africaine au moment de son départ, suis l'époux que ton cœur et mon choix l'ont donné. Il serait injuste que je sacrifiasse à ma vie qui finit, les félicités de la tienne, qui commence, et le premier négociant de l'Europe ne doit pas obstruer sa vaste carrière des égards dus à l'un des plus petits souverains du globe. C'est à Dieppe que vous devez vivre l'un et l'autre. Ango, poursuivit le roi en s'adressant à l'armateur quand le Grand Être m'aura appelé dans ce monde inconnu, que chaque religion façonne au gré de ses espérances, tu décideras, dans ta sagesse, si la royauté de Ténériffe vaut la condition du plus renommé bourgeois de Dieppe. J'en doute un peu : le dernier citoyen de Rome se croyait plus qu'un grand roi de l'Asie ou de l'Afrique ; il te serait bien permis à toi, Français illustre par ton intelligence et ta valeur, de t'estimer au-dessus d'un monarque insulaire de l'Atlantique. Mais si tu optes en faveur de la bourgeoisie, continue du moins ta protection aux peuples de Ténériffe ; en dédaignant d'être leur souverain, choisis-en un digne d'eux et de toi. Voilà ce que j'attends de ton amitié : dans quelque temps que la mort me réclame, sois le tuteur de mes états, si tu n'en acceptes pas l'héritage... Adieu, mes enfans, continua Tenerf, dont les yeux se noyaient de larmes : le vent de la séparation enfle vos voiles ; partez Laissez votre vieux père ; ne le plaignez pas trop : un roi n'est jamais seul tant qu'il a de bonnes œuvres à accomplir.... Deux compagnes fidèles lui restent : la Bienfaisance et la Justice... Adieu, »

Et Tenerf-le-Grand s'éloigna lentement du rivage ; et Thaïra, debout sur le tillac, livrant aux vents de l'Atlantique ses longs cheveux noirs, tourna ses yeux humides vers son père, jusqu'à ce que le vieillard eut disparu derrière un massif de mangliers, à l'extrémité de la plage blanchâtre qu'il venait de traverser.

Nous l'avons dit ailleurs, depuis son voyage aux îles Canaries, Jean Ango n'avait plus mis le pied sur ses vaisseaux : deux passions, également impérieuses, remplissaient sa vie. La plus puissante était l'amour brûlant que lui inspirait sa chère Thaïra : lune de miel prolongée, dont cinq années de possession n'avaient pu altérer la douceur, parce que la tendresse de notre armateur reposait sur le moins fugitif des sentimens dans les cœurs bien nés : la reconnaissance. La seconde passion d'Ango méritait moins d'éloges ; on pouvait même y reconnaître souvent les allures d'un travers, car c'était un élan irrésistible vers tout ce qui s'offrait à l'esprit de ce Dieppois sous l'apparence de la grandeur, et son époque savait encore mal discerner ce qui portait l'empreinte réelle du grand, du noble, du généreux, d'avec cet état chatoyant qui caractérise le faste et la vanité.

On a vu qu'Ango faisait terminer, en 1532, sa maison merveille de Dieppe. A la même époque il élevait à grands frais un château dans la vallée de Varengueville. Là, comme à la ville, toutes les ressources des arts, toutes les profusions de la fortune étaient prodiguées pour satisfaire les goûts fastueux, les caprices de magnificence du maître. Il interrogeait chacun des voyageurs qui se présentaient dans ses immenses comptoirs, afin de savoir d'eux quelles raretés opulentes offrait leur pays respectif, et quel degré de luxe il devait étaler pour surpasser la splendeur des têtes couronnées.

La maison de plaisance que Jean Ango bâtit à Varengueville, en même temps que le palais de bois dont nous avons parlé, faisait, ainsi que lui, l'admiration des Dieppois et des étrangers : l'architecture dite de la renaissance s'y montrait avec toutes ses coquetteries, toutes ses délicatesses un peu tourmentées. On y voyait des fenêtres encadrées d'arabesques légers et ornés de festons gracieux. Des médaillons, représentant divers personnages historiques ou fabuleux, avaient été sculptés entre les croisées par les artistes les plus renommés du temps, et plusieurs chefs d'œuvre du Primatice se faisaient remarquer dans cette collection. De l'une à l'autre des ailes de l'édifice régnait une galerie à jour d'un travail exquis, et que supportaient des colonnettes, décorées, par le plus heureux caprice de l'art, d'anges et de sirènes. Cette fusion d'histoire sainte et de mythologie, ne laissait pas de satisfaire, sinon la raison, du moins le goût. Le balustre de la galerie ressemblait à une broderie délicieuse, qu'une fée se serait plu à jeter sur l'azur du ciel, qu'on apercevait à travers ses découpures savantes. Mais ce qui causait surtout une vive surprise à l'amateur le plus habitué aux merveilles de l'Italie, c'était une tourelle à six étages, où s'agençaient avec

un rare bonheur tous les ornemens de l'architecture sarrasine, combinés par un goût qu'on nommerait aujourd'hui romantique, avec les détails plus simples, mais plus nobles du style grec.

Si l'on pénétrait dans le château, que les Dieppois appelaient le *manoir Ango*, l'admiration s'attachait à d'autres sculptures et surtout à des fresques, dues aux plus habiles pinceaux de l'école italienne. On pouvait assurément compter parmi les chefs-d'œuvre de l'époque, deux tableaux qui décoraient les cheminées des principales salles : l'un d'eux représentait le combat de Ténériffe, au moment où les canons cachés dans le flanc des rochers tonnaient sur les Portugais ; dans le second, un peintre, imitateur du suave coloris de Raphaël, avait représenté la naissance de Marie. Au-dessus d'une troisième cheminée, le même pinceau avait reproduit en pied, Ango et Thaïra, peints dans un bosquet de Varengueville. En comparant l'un de ces portraits avec le médaillon sculpté au centre du chambranle de la même cheminée, on reconnaissait aussi dans ce bas-relief le buste de l'armateur, une main élevée à hauteur de la poitrine, et tenant un globe terrestre... l'attribut de Charlemagne, pas moins... : la vanité du superbe Dieppois ne s'était pas épargné cet emblème.

S'il vous arrive, voyageurs errans et rêveurs sur les côtes de la haute Normandie, de rencontrer un vallon délicieux contourné en demi-cercle, et présentant une échappée de vue sur la mer au point où ce cercle est coupé, vous reconnaîtrez la vallée de Varengueville. Vers le centre de ce pays, s'élève le village du même nom : village bosquet, forêt habitée, telle qu'on en rencontre plusieurs au pays de Caux. Pénétrez dans ce joli bourg, vous trouverez des rues plantées d'arbres comme les avenues d'un parc ; là, par un singulier privilège, règnent le mystère et le mouvement, le calme et l'activité. A l'extrémité de cette combinaison presque opulente de bâtimens et de végétation, de vert feuillage et de tuile chaudement colorée, se grouperont sous vos yeux plusieurs parties d'édifice d'un autre âge, maintenant en désaccord, et faisant contraster leur vieille splendeur avec les riantes habitations qui les environnent. Entrez dans la cour qu'entourent ces constructions ; c'est celle d'une ferme : des charrues au repos, des nuées de volaille, le fumier amoncelé ; le mouton qui bêle, le bœuf qui mugit ; tout annonce la destination rustique de cette maison. Pourtant c'est là le *manoir Ango* ; là aussi se retrouve cet anéantissement des grandeurs qui fait brouter la chèvre sur le tombeau de Virgile, et boire le chameau du désert dans le sarcophage d'Hector. Les salles fastueuses sont converties en greniers,

l'orge et l'avoine s'entassaient devant les cheminées aux savantes sculptures, devant les fresques peintes par l'artiste formé à l'école d'Urbino ou de Florence. L'amateur du dix-neuvième siècle a fait plus d'une fois écarter les monceaux de grain, pour admirer ces chefs-d'œuvre de la renaissance. La délicieuse galerie est envahie par une végétation sauvage ; le lierre parasite serpente autour des colonnes élégantes, et comble de sa feuille luisante les ingénieuses découpures du balustre ; tandis que le temps use de sa lime sourde les arabesques délicats qui couvrent les murs, mutilé les traits des figures sculptées dans les médaillons, et fait insensiblement tomber en poudre ces travaux, d'où surgirent des renommées.

Mais en 1532 toutes les sculptures du manoir Ango étaient blanches ; toutes les peintures des appartements étaient brillantes de coloris. Sur la galerie se développait une longue guirlande de fleurs des deux mondes ; dans la cour, aujourd'hui fangeuse, circulait une foule empressée d'artistes, de pages, de valets. Un large fossé, revêtu de bonne maçonnerie, offrait son lit profond à l'onde vive qui circulait autour du château ; puis au-delà, des parterres, diaprés de vives couleurs, conduisaient à d'épais massifs de verdure, dont le milieu semblait s'entr'ouvrir pour laisser apercevoir la mer. Du sein de ses jouissances, Jean Ango pouvait voir arriver ses vaisseaux, richement chargés, et se dire : dépensons largement ; la fortune me donne sans mesure.

Ces merveilles avaient été l'œuvre d'un véritable enchantement. En moins d'une année l'armateur avait fait à peu près terminer sa maison de Dieppe et son château de Varengeville.... L'or était l'enchantement.

Thaïra, la candide Thaïra se laissait aller à ces grandeurs, parce qu'elles plaisaient à Ango ; mais elle ne les aimait pas. Tant d'éclat ne pouvait sympathiser avec ses habitudes si simples, si calmes, quoique contractées sous la pourpre d'un trône. Il y avait trop de nature dans cette âme éclosée loin des sociétés, pour que leurs vanités pussent s'y faire comprendre. Le faste éblouissant de l'armateur était la secrète affliction de Thaïra ; mais elle cachait bien cette pensée amère, Ango jouissait si virement des superfluités qu'il amoncelait sur sa vie ! La jeune insulaire eût craint d'altérer ce bonheur en avouant qu'elle ne le partageait pas. A l'insu de sa conviction profonde, elle s'efforçait de paraître heureuse de ces splendeurs, ses rivales dans le cœur de son époux.

L'armateur Dieppois se trouvait à Varengeville, au milieu des architectes, des peintres, des sculpteurs, lorsque l'un de ses correspondants de Paris lui

manda que le roi, voulant passer en revue de nouvelles milices levées en Normandie, devait bientôt parcourir cette province, et qu'il se rendrait probablement à Dieppe. Soudain l'ambition de Jean Ango s'exalte, fermente ; il conçoit sur l'heure un projet gigantesque. Le cheval le plus vite de ses écuries ne le porte pas assez tôt à Dieppe au gré de son impatience ; il y arrive cependant au bout d'une heure, et court à l'Hôtel-de-Ville. Les échevins sont assemblés ; ils ont le, visage grave et triste ; on délibérait en tumulte lorsque Ango est entré dans la salle du conseil.

— Qu'est-ce donc, messires, dit l'armateur ; quelle nouvelle est venue vous décevoir ; quelle est la traditive de la tristesse où je vous vois ?

— Ne savez-vous pas la nouvelle, maître Ango ? Le roi François I^{er} doit s'acheminer tôt vers cette ville.

— J'en avais avisement... Eh bien ! messires, êtes-vous si mal affectionnés à ce bon prince que de ne pas vous éjouir de ce voyage.

— Ce sera une montjoie de félicité pour les Dieppois ; mais songez donc, maître, à la dépense où ceci va nous induire.

— Que ceci ne vous mette p oint en peine, répondit Ango en effilant sa barbe d'une main caressante.

— Voilà qui vous est aisé à dire, reprit amèrement l'échevin orateur ; l'argent qn'on verra, dans cette rencontre, sortir de vos coffres pour votre quote-part, ne laissera pas longtemps sa place vide... Les sources qui affluent en votre maison sont pécunieuses.

— Elles le seraient davantage, répondit brusquement l'armateur, si je ne les eusse souventes fois détournées au profit de celles que bon nombre des négocians du pays dieppois n'ont pas su grossir en leur commerce... Sur ce point, maître, je vous trouve même en cet instant la souvenance courte... Je suis marri d'être amené à vous le dire.

Le magistrat municipal garda le silence ; Ango continua :

— Si la langue du cher collègue se fût gardée de parler trop vite, vous sauriez déjà, messires, que je me charge seul de recevoir et festoyer le roi notre maître ; je venais vous l'annoncer.

— Vous, maître Ango ? mais avez-vous pour pensé que trois cent mille écus n'y suffiront pas, répliqua un second échevin.

— A l'accoutumée, je ne calcule ni avec mes devoirs ni avec mes plaisirs, et je trouverai les uns et les autres à faire chère lie au roi François I^{er}.

— Le maître Ango, dit un échevin qui n'avait pas encore parlé, s'entend admirablement à semer pour recueillir... Les privautés que lui obtiendra,

sans aucun doute, le traitement mirifique qu'il prépare à Sa Majesté, lui feront bonne et ample raison de ses dépenses.

— L'envie qui vous point, maître Jacques Morel, répondit Ango, en attachant un regard foudroyant sur son ennemi, rend votre langue grandement incontinent... Mais ce n'est point de paroles que je veux fêrir avec vous : c'est l'épée en une main et la dague en l'autre... Par saint Jacques, il me vient à cette heure un penser assez plaisant : je vous ajourne en défi au temps où le roi visitera notre ville... Montés chacun sur une barge, nous courrons l'un contre l'autre en sa présence ; nous heurterons adresse contre adresse, corps contre corps, jusqu'à ce que l'un de nous ait tout son vin bu, tout son pain mangé... Les murs de Dieppe, maître Jacques Morel, sont trop resserrés pour contenir nos deux vies ; je vous offre le moyen de donnera l'une d'elles ses coudées franches... Acceptez : ce sera un gentil spectacle pour un monarque chevalier, dont Bayard fut le parrain.

— Cette audace outrecuidée, répondit Morel d'une voix sombre, ne parlerait pas si haut dans les effets que dans la menace.

— C'est à votre vaillantise d'en faire l'épreuve : ce que j'ai dit je ne m'en départirai pas. Pour vous tous, messires, tenez comme acertainé ce que je viens de proposer touchant la réception à faire au roi, et n'ayez aucunement à vous en inquiéter... Adieu, maître Jacques Morel ; songez au parti que je vous offre : ce serait, corbieu ! une belle occasion de faire voir si votre lame est aussi bien affilée que les aiguillons d'amour qui, comme le va disant la commune voix, sont partis de vos yeux pour arriver au cœur de la belle Diane de Poitiers.

Le rival d'Ango, fasciné par son regard, comme le voyageur par l'œil enflammé du serpent des Antilles, ne put trouver un mot pour répondre à cette ironique apostrophe.... L'armateur était sorti depuis long-temps, et Jacques Morel demeurait encore, pensif et taciturne, enfoncé dans son fauteuil. Mais on pouvait voir qu'une tempête de pensées sinistres se formait dans son sein ; nous la verrons peut-être éclater : ce sera alors que les actions de ce Dieppois jetteront dans cette histoire les principaux traits de son caractère.

En rentrant chez lui, Ango aperçut Thaïra, qu'il n'avait pas prévenue de son départ précipité du manoir, et que l'inquiétude amenait à Dieppe sur les pas d'un époux adoré.

— Jehan, lui dit-elle avec douceur et les yeux encore humides des pleurs qu'elle avait versés, as-tu remarqué dans notre volière de Varengeville,

l'amour des tourterelles.

— Thaïra, je l'ai mieux encore senti dans mon cœur.

— Mais as-tu vu la peine qu'éprouvait l'un de ces oiseaux si tendres, lorsque la moitié du couple était séparée de l'autre moitié ; ne t'es tu pas, dis-moi, senti poindre de leur chagrin...

— Ah ! oui, bien aimée, l'absence en amour est le mal qui fait le plus douloir au cœur.

— Ce matin, Jehan, tu l'avais mis en oubli, car tu m'as délaissée... Je n'ai pu durer sans avoir allégeance de cet abandon, et je suis venue.

— Pardon, ame de ma vie, pardon ; je le clame d'une ame dolente. Tu le sais bien, je ne veux d'autre paradis que ta présence et ton amour... Mais le roi de France, le grand roi François I^{er} s'en va venir devant un mois à Dieppe... Tu comprends que je ne dois laisser à d'autres le soin de le recevoir ; ma fortune en dépend.

— Ta fortune, Ango ; je ne devine pas comment elle peut dépendre du roi François I^{er}, car depuis cinq ans je te vois sans cesse prêter à la couronne, et je n'ai pas vu qu'elle t'ait fait service en quoi que ce soit.

— Thaïra, lu n'as pas encore appris à juger les cours... car au temps où nous vivons, celle de ton père est tout autre qu'ordinaire... Apprends que les bienfaits des souverains et des grands consistent souvent à s'abstenir de méchefs : le roi François a servi grandement ma fortune en ne lui nuisant pas.

— Il faut donc, dans ton Europe, répondit la fille de Tenerf en soupirant, désapprendre tout ce que la nature met au cœur de juste et de bienveillant.

— Las ! chère geline, à peu près, et pour ne pas être dupe, il faut mettre à profit le mal, encore même qu'on en ait vergogne. Nous allons recevoir le roi de France ; nous lui ferons grande chère ; il en aura souvenance à sa cour des Tournelles... et puis il dira : ces magnificences, c'était Jean Ango qui les avait préparées ; lui tout seul, plus riche, plus puissant qu'une ville... Comprends-tu, chère Thaïra ? Ne sens-tu pas ton cœur en émoi à la pensée de tant d'heur et de gloire ?

— Jehan, répondit l'insulaire de Ténériffe en plaçant la main de son époux sur son sein, arrondi par la main des grâces ; tiens, sens le battre, mon cœur ; mais ce n'est pas ce que tu nommes notre gloire qui l'agite... c'est le doux retentissement du plaisir qu'elle te cause.

— Oui, oui, je l'avoue, j'aime que mon nom fasse résonner les trompettes de la renommée, et je veux qu'en cette rencontre elle parle haut

de moi... Demain j'envoie mes facteurs dans toutes les capitales de l'Europe pour chercher, pour acheter, à tout prix, des meubles, des étoffes, des vases, des bijoux, des vins, des raretés de table qu'on n'ait pas encore vus en France Toi, chère Thaïra, je veux que tu viennes te seoir au banquet de François I^{er}, plus éblouissante de charmes, d'atours et de pierreries que ne l'était Cléopâtre lorsqu'elle reçut le grand César... Ainsi, puise à pleines mains dans mes coffres pour te procurer ce qui te manque ; puise hardiment ; n'épargne pas mes richesses... Vois cette mer sur laquelle nous planons de ce balcon, elle blanchit sans cesse sous les voiles qu'enfle le vent de ma fortune... songe, tendre amie, que la descendante des rois Atlantes doit s'ajouter aux séductions qui vont émerveiller le grand roi : ton esprit, que n'ont pu altérer nos travers ; les talens que ton aptitude a su acquérir si vile ; les connaissances dont ta mémoire s'est ornée, et que ton jugement a souvent rectifiées ; en un mot tout ce que tu vauds doit se montrer afin que le roi puisse dire : Dans sa femme aussi, Jean Ango possède un trésor sans pareil, comme ses flottes, comme ses arsenaux, comme son crédit, comme sa puissance sur les mers.

Thaïra promit à Ango tout ce qu'il voulut ; elle l'assura, avec un doux sourire, qu'elle dépenserait beaucoup d'argent, puisque c'était un moyen de lui plaire. Il fallait, à cette époque, qu'une femme vînt de Ténériffe pour qu'elle songeât à se mettre en frais uniquement dans ce but conjugal.

Après cet entretien, Ango parcourut, avec Thaïra, ses jardins, ses cours, toutes les dépendances de sa maison, afin de voir si tout était élégant, fastueux, digne de l'hôte illustre qu'on attendait. Il porta l'attention jusqu'à s'assurer si les maisons bâties aux environs de son palais de bois ne déparaient, pas trop ce brillant voisinage. Notre vaniteux Dieppois fronça le sourcil à l'aspect d'une laide mesure, appartenant à un vieux pilote de la haute mer ; il y entra. Le marin, sa toque de laine rouge à la main, s'avança respectueusement au-devant de son riche voisin.

— Pourquoi, bonhomme, lui dit brusquement l'armateur, es-tu si mal logé ; vieux comme te voilà, lu dois avoir gagné de l'argent plus que n'en tiendrait ce grand bahu de noyer.

— Pas tout-à-fait, messire... et puis j'ai piloté dans douze voyages à la côte de Guinée, au cap Vert, dans l'Inde ; et, grâce à Dieu, j'ai de la religion...

— Que veux-tu dire ?..

— Je veux dire, messire, que chaque fois qu’il m’est arrivé de revenir à Dieppe, j’ai fait, en bon chrétien, un enfant à ma femme, et qu’il m’a fallu élever tout cela.

— C’est juste, je conçois qu’un simple Pilote n’ait pas pu nourrir douze enfans et bâtir un château. Pour qui navigues-tu, vieux marsouin ?

— Pour les Morel, qui sont des chiens de père en fils : que monseigneur saint Jacques me fasse merci.

— Tu blasphèmes encontre tes maîtres, bonhomme ; c’est forfaire à la reconnaissance.

— Je la leur baille tout juste, messire, comme ils font de mon salaire.

— Silence et écoute : tu vas quitter ta maison.

— Quitter ma maison ?

— Ce soir.

— Messire n’y pense pas ; où logerais-je, moi et ma vieille gouge ?.. car le reste est déniché, et a déjà couvé ailleurs.

— Voila de l’or, dit Ango en jetant au vieillard une bourse assez ronde...

— C’est différent ; il y a là dedans le plus beau logement de Dieppe.

— Tu ne seras pas long-temps hors de ta maison ; dans trois semaines elle sera rebâtie.

— On va rebâtir ma maison, et dans l’espace de trois semaines ! ce seront donc les fées de la cité de Limes qui s’en mêleront⁷ ?

— Que t’importe ? pourvu qu’on te loge bien...

— Oh pour ce qui est de ça, messire, vous voyez que je ne puis que gagner au change... Je vide ce soir le logis.

— Nous sommes au 2 mai, reprit l’armateur en écrivant sur ses tablettes ; le 26, tu pourras rapporter ici tes meubles : tout sera fini, et je veux, par saint Jacques, qu’il n’y ait à Dieppe pilote si gentiment logé que toi. Mais que sous deux heures la place soit nette ; demain matin les maçons seront à l’œuvre.

— Par Notre-Dame de Bon-Secours, ceci est parler vertueusement... et je veux que le ventre d’une baleine me serve de cercueil si maître Jacques Morel se ferait si bien disant.

— Allons, vieux loup de mer, répliqua Ango avec mécontentement, point de noise injurieuse à l’encontre de ton maître... Il t’a fait vivre enfin, toi et les tiens, et c’est méfaire que de te rendre à ce point méconnaissant...

Ah ! j’oubliais de te dire qu’il faut cacher à Morel que c’est moi qui relève ta maison ; cela te nuirait dans son esprit... ce sera de tes épargnes

que tu auras fait cette dépense...

— Oui, messire, je sais que vous et mon maître ne buvez pas souvent à la même cruche... Je me tairai avec tout le monde, car la ville de Dieppe est maligne languarde.

— Souviens-toi de ta promesse, et que la nuit avenant il n'y ait plus céans un fêtu de paille.

Après cette investigation au-dehors de l'hôtel, Ango et Thaïra y rentrèrent et se rendirent dans la grande salle où Jules Romain travaillait, depuis trois mois, à sa belle page de toile représentant la scène du serpent de Ténériffe. L'élève favori de Raphaël et son mystérieux ami, Louis, discutaient assez vivement sur l'expression qu'il convenait d'imprimer à la physionomie de Thaïra : Jules y voulait attacher le caractère de noble dédain que l'on remarque sur la figure *de* l'Apollon Pythien ; Louis soutenait qu'il y avait là un triple mouvement de l'ame à exprimer. « Les traits de la jeune fille doivent refléchir, disait-il, ce mélange de colère, de tendre intérêt et de crainte qui agite son ame, car elle est incertaine encore, en décochant sa flèche, si le monstre sera frappé, si le jeune Dieppois, vers lequel a volé secrètement son cœur, sera sauvé. »

— Ah ! oui, oui, s'écria Thaïra en s'élançant tout près du peintre, voilà bien l'expression qu'il convient d'imprimer à cette figure.... Le seigneur Louis a merveilleusement compris la situation où je me trouvais en ce moment terrible...

— Je le crois, répondit Jules avec un sourire dont le couple Ango ne put en ce moment comprendre toute l'intention : je tiens mon ami pour maître passé en la science du cœur humain — C'est un livre dans lequel il lit tout couramment....

Le lendemain la belle tête de Thaïra avait pris, sous le pinceau du grand artiste, l'expression difficile indiquée par l'italien Louis ; chacune des nuances du triple sentiment qu'éprouvait l'héroïne, était sentie, et se combinait avec les autres pour former un mouvement de passion tellement sympathique à l'ame du spectateur, qu'il était à l'instant pénétré d'une sensation complexe de terreur, d'admiration, d'amour.

C'est dans cette situation que nous avons laissé Ango et la fille de Tenerf, à la fin de notre second chapitre, pour reprendre les précédens indispensables dont nous terminons le récit. Marchons maintenant dans l'avenir, sans aucun retour sur le passé.

XI. Diane de Poitiers.

Tandis que Jean Ango faisait, à Dieppe, des préparatifs d'une magnificence jusqu'alors sans exemple pour recevoir son souverain, des évènements bien différens se passaient au château d'Anet. On n'a point oublié la scène d'une autre Diane chasseresse, et sa suite, d'abord féconde en espérances, puis brusquement convertie en un déluge d'humiliations. François I^{er}, par une inspiration de probité souveraine, assez peu ordinaire chez lui durant ses paroxismes amoureux, avait fait à la comtesse cet outrage, indélébile dans le souvenir des femmes, pour la punition duquel leur vengeance emprunterait volontiers tous les tourmens de l'enfer. Il est impossible d'exprimer à quelle stupeur, quel anéantissement de facultés le brusque départ du roi livra cette dame, habituée aux triomphes de l'amour, et dont l'ame altière se trouvait absolument sans force contre ses mépris. Elle resta long-temps dans la position de demi-nudité où le fugitif l'avait laissée, sans songer à réparer ce désordre précurseur des voluptés qui lui échappaient. Et non seulement elle voyait déçu son organisme impérieux, excité en de telles circonstances jusqu'à la frénésie ; mais cette déception honteuse s'étendait à son orgueil ; elle s'étendait surtout à ses vues ambitieuses, où se combinait le désir d'abattre à ses pieds et d'Amboise et Ango, ses ennemis, et François I^{er} lui-même. Car elle s'était flattée de dégager ce prince des fers de la duchesse d'Etampes, et de le réengager dans les siens. A ce thème de ses vaniteuses illusions, l'ex-favorite ajoutait déjà les plus amples chimères de domination : elle renforcerait encore la trame politique tissée par madame d'Étampes, après la lui avoir arrachée. Devant sa renaissante faveur, s'évanouirait le crédit du connétable de Montmorency, et celui de la reine de Navarre elle-même, cette sœur unique du monarque, dont l'influence tenait à des liens si chers d'amitié, peut être d'amour, si l'on devait s'en rapporter aux dires de quelques pages espions. « Je sais le moyen de tenir en bride la douceuse princesse, s'écriait Diane dans son rêve ambitieux : la réforme de Luther est une robe d'infamie, qu'avec l'aide du clergé l'on peut, à souhait, jeter sur ses ennemis pour les perdre ; et le coin du manteau royal étendu sur la Marguerite des Marguerites ne la sauverait pas, si l'église voulait quelle fût sacrifiée.... Je

connais François I^{er} ; il ne redoute aucune puissance temporelle : parodiste fanfaron de Philippe-Auguste, il croit que sa bonne épée de Marignan, comme il l'appelle, cette épée si outrageusement courbée à Pavie, ne saurait rencontrer d'égale ; mais il tremble au seul mot d'excommunication... Le monarque paillard et dilapidateur craint de brouiller son compte avec le ciel ; et la maison de Lorraine mettra, je l'espère, en mes mains les clés de Saint-Pierre Que François retombe une seule fois dans mes bras, et toute sa puissance est à moi. »

Ainsi parlait Diane de Poitiers une heure encore avant celle où, délaissée, stupéfiée, offrant des habits froissés par un désir subitement refroidi, elle demeurerait à demi étendue sur son lit de repos, et cherchait dans sa honte une issue à la fureur qui faisait bondir convulsivement son sein oppressé. Tout à coup elle se lève ; la porcelaine, les cristaux ayant servi au déjeuner sont brisées, puis les glaces de Venise, si chères alors, qui décoraient le boudoir... Dans cette explosion de colère, se rappelant le but de sa mascarade mythologique, l'irascible beauté s'en prit ensuite à sa tunique divine, qui soudain fut dispersée en lambeaux sur le parquet. Enfin, cothurne, arc, javelots, volèrent dans les jardins. Ne trouvant plus rien à briser, plus rien à déchirer, Diane retomba sur son sofa et fondit en larmes : effusion de douleur, averse de sensibilité, qui chez une femme, ainsi que dans le système météorologique, annonce d'ordinaire la fin de l'orage.

Après cet épanchement lacrymal, succédant à un accès de rage, la comtesse, honteuse de son emportement, et craignant d'en faire soupçonner le motif aux gens de sa maison, se releva avec calme, puis se prit à ramasser, à cacher, autant qu'elle le put, les témoignages de fureur qui gisaient épars autour d'elle. Ses femmes, qui survinrent lorsqu'elles jugèrent la tempête apaisée, crurent ce qu'elles voulurent ; toutefois leur sourire malin dit que les présomptions d'aucune d'elles n'étaient restées en deçà de la vérité. Diane essaya pourtant de leur faire comprendre qu'un violent mal de tête l'avait obligée à congédier Sa Majesté ; mais les dames d'atours du seizième siècle savaient que leurs maîtresses congédiaient rarement un serviteur aimant pour cause d'indisposition, à moins qu'elle ne vînt de lui.

La châtelaine d'Anet se fit mettre au lit avant que le soleil eût terminé sa course ; l'instant du dépit furieux venait d'expirer ; celui des réflexions commençait, et Diane attendait de la nuit ces conseils qu'elle donne à défaut du sommeil. Rien de fécond en ressources comme la vengeance :

vingt projets, plus extravagans les uns que les autres, vinrent à éclore de l'insomnie de la sénéchale : les moins violens n'étaient pas ceux qu'elle eût préférés par exemple une bonne révolte tentée par ses nombreux adorateurs de la cour, ou quelque soulèvement d'une noblesse toujours mécontente depuis que la couronne était un joug pour elle, ou la remise de quelques places fortes à Charles-Quint, s'offraient de bonne grâce à l'imagination de notre rêveuse irritée. Un moment même elle agita dans son esprit le dessein de faire attenter violemment à la vie du prince qui, par le mépris de ses charmes, avait encouru son indignation. Mais, il faut le dire, cette pensée fut passagère, et de moins orageuses méditations y succédèrent.

La haine que Diane portait au cardinal Georges et à l'armateur Ango, redescendait maintenant au rang des passions secondaires ; le grand coupable, c'était le profanateur, qui, devenu insolemment maître de lui, avait dédaigné de brûler son encens au pied d'un autel devant lequel s'agenouillait, en idée, toute la gentilhommerie de France. Mais ce coupable portait une couronne ; son sceptre pouvait devenir une hache, et la clémence de François n'accorderait point à Diane de Saint-Vallier, qui ne pouvait plus lui offrir l'attrait de ses premières faiblesses, le pardon accordé jadis à son père pour les obtenir⁸ ! Il fallait donc que son ressentiment envers le roi s'armât d'une longanimité espagnole, et que, faute de mieux, elle se contentât, pour le moment, d'une vengeance qu'elle concevait la possibilité d'exercer contre Jean Ango. D'ailleurs le plan qui s'élaborait dans la tête de madame de Brezé était vaste, compliqué et pouvait lui procurer plusieurs genres de satisfaction à la fois, en perdant Ango, en privant François I^{er} des ressources de ce sujet opulent, et en ramenant Jacques Morel, possesseur reconnaissant delà ferme tant convoitée, aux pieds de sa belle protectrice.

Pour mettre en jeu cette intrigue multiple, il fallait une main d'homme, d'homme dévoué à la veuve, c'est-à-dire qui n'eût pas eu part à ses bonnes grâces, et qui fût capable, par son adresse comme par sa résolution, de tout tenter pour posséder cette femme adorable. Un amant lui avait offert jadis cette double garantie ; mais, fatigué de ses coquetteries, de ses caprices, qui se plaisaient à le rebuter au moment même où il entrevoyait une félicité parfaite toute prochaine, ce soupirant s'était éloigné plus amoureux que jamais, et juste à temps pour que son martyr ne dégénérât pas en folie, Diane songea à lui dans la situation extrême où elle se trouvait. Il ne lui parut pas même présumable que, rappelé d'une certaine manière, cet ancien adorateur ne revînt pas sur l'heure à sa belle, dont les cruautés seules

l'avaient éloigné. L'amour, et la comtesse le savait trop, se gouverne contrairement à toutes les autres passions ; il vit de rigueurs, et ne succombe qu'aux plaisirs. Or, elle n'avait pas rendu le déserteur heureux, et sa maîtresse actuelle le fatiguait de bonheur.

On concevra sans peine ce trop-plein de félicité : celui que Diane songeait à rappeler était le poète Clément Marot, enchaîné au char, extrêmement *poétique*, de Marguerite, sœur du roi. Or, les grandes princesses, en vertu de leur dignité, sont de rudes maîtresses, lorsque, pour me servir de l'expression du temps, elles se montrent friandes du picotin amoureux, et chacun sait que l'illustre dame à laquelle nous devons *les Contes de la reine de Navarre*, se plaisait fort aux réalités des sujets qu'elle a traités dans cet ouvrage.

Les premiers rayons du beau soleil de mai éclairèrent la figure, un peu fatiguée, mais toujours belle, de Diane assise à son bureau : elle écrivait un billet qu'un exprès, dont on entendait piaffer l'impatient coursier, allait porter à Rambouillet ; ce billet, conçu avec une habile réserve, s'adressait à Clément Marot. Ce poète, que François I^{er} croyait en très grande faveur auprès de lui, parce que Marguerite le lui avait persuadé, suivait constamment la cour : il faisait des vers pour toutes les occasions où l'on pouvait trouver le moindre sujet de louer sa majesté, et aidait les digestions royales de toutes les malices rimées qu'inspiraient journellement au malin critique les galanteries peu voilées des dames de bon lieu. Quand la matière manquait à sa satire, Marot égayait le roi d'un passage de sa traduction en vers des *Psaumes de David*.

Cependant les plaisirs que le plus gracieux rimeur du seizième siècle procurait au roi-chevalier, n'étaient pas assez vifs pour qu'ils fussent indispensables à son bonheur ; lorsque Marot reçut la lettre de Diane, il obtint aisément de ce prince la permission de s'absenter un jour. Il n'en eût pas été ainsi avec Marguerite, si la bonne fortune de son maître en poésie n'eût amené, ce jour là même, auprès de cette princesse un beau gentilhomme, revenant d'Italie, et qui l'avait aidée à faire des vers avant son professeur actuel. Car il y avait long-temps qu'elle aimait la *poésie*, lorsqu'elle connut ce poète. Distracte donc par l'arrivée du nouveau venu, la reine de Navarre donna volontiers à Marot un congé, qu'elle ne songea pas même à limiter... Il partit.

La distance de Rambouillet au château d'Anet est courte. Clément fut auprès de la belle tigresse, comme il l'appelait, vers le milieu de la journée

qui suivit *l'outrage cruel*. Diane, après sa promenade équestre accoutumée, s'était, selon son usage, remise au lit ; le poète fut admis dans le sanctuaire où, tant de fois déjà, ses soupirs amoureux avaient résonné sans écho. La comtesse lui tendit la main avec bonté ; cette main serra même la sienne, et si Marot eût été aussi expert en amour que le fut depuis l'inimitable Parny, il eût pu s'écrier avant lui :

Et la main promit tout le reste.

La sénéchale était plus séduisante que jamais ; parvenue à sa trente-deuxième année, elle ne pouvait, certes, rien avoir perdu de cette beauté qui devait, huit ans plus tard, mettre le dauphin à ses pieds ; beauté à laquelle le treizième lustre de son âge put à peine imprimer des traces légères. L'espoir d'une prompte vengeance, avait effacé des traits de la comtesse l'empreinte de l'humiliation qu'elle avait éprouvée la veille ; elle savait d'ailleurs que ce jour serait pour elle un jour de bonheur, de triomphe : Marot était déjà à ses pieds ; un mot allait le faire tomber dans ses bras. Là devait être le bonheur ; car Diane de Poitiers savait, ainsi que Marguerite de France, ce que vaut un poète. Le triomphe viendrait ensuite, car il y aurait grand plaisir pour la sénéchale à *rober*, comme elle disait, un amour à la marguerite royale.

— Oui, oui, dit la dame d'Anet qui s'était beaucoup abandonnée, mais qui vit qu'il se faisait temps d'entrer en pour parler pour obtenir une bonne capitulation ; ami Clément, écoutez-moi un petit.

— Toujours, la même donc, s'écria douloureusement le poète... ah ! je vois trop que vous ne m'avez fait venir céans que pour faire de moi butin d'insigne vergogne... n'êtes vous pas lasse, belle tigresse, de vous être rendue la tourmenteuse jurée de ma pauvre vie. Recordiez-vous tant seulement tout le mal que je tiens de vos cruautés... Combien de fois, nouveau Tentale, n'ai-je pas senti près de mes lèvres la coupe de volupté, que vous me retiriez incontinent.

— C'est vous seul, mon ami, qu'il faut tenir à blâme en ceci : sachez que l'amant s'entend mal à besogner s'il fait auprès de nous métier de mendiant ; c'est un adroit ribleur qu'il faut être pour réussir en amour. Ne voulez-vous pas qu'une femme compte, journée par journée, heure par heure, le temps de sa résistance, et vous assigne l'instant d'une faveur entière ? Non, cet abandon perd les trois quarts de son charme dès qu'il est prévu, et laisse

ainsi le loisir à l'esprit d'y voir une défaite, dont vous savez toujours vous prévaloir...

— Mais la colère qu'un amant affronteur peut encourir en paraissant trop compter sur son empire...

— Foi de moi, je plains fort le serviteur aimant qui ne possède pas assez du doctrinal de Cythère pour apprécier au juste ce qu'il peut oser près de sa dame... ; et s'il est moult savant en ce point, il sait quel état il devra faire d'une colère devant laquelle l'amour aura semé ses délices... c'est une barrière que le ressentiment de la prude elle même n'a jamais franchie.

— Las ! je vois trop à cette heure qu'en l'année du seigneur 1525, certain prélat s'était, à vos cotés, montré plus savant que moi dans le doctrinal de Cythère ; et que, pour mettre en toute liberté une barrière de délices entre son audace et votre colère, vous m'avez fait empigeonner au Châtelet.

— Merci Dieu ! rien croyez rien, messire Clément, s'exclama Diane en rougissant toutefois un peu.

— Je ne me saurais départir de tel soupçon, quand j'ai remembrance que je fus emprisonné pour avoir mangé un peu de lard, le vendredi, avec la dame dé mes pensées, et que cette dame était vous, qu'on n'a point emprisonnée, quoique vous eussiez trouvé le mets de votre goût.

— Que diriez-vous, Clément, si confessant une partie de mes torts, je ne songeais à cette heure qu'à vous en donner allégeance et adoucissement.

— Je dirais, s'écria avec transport le poète, que vous avez fait longues les épreuves de votre purgatoire ; mais que ce ne serait pas payer trop chèrement le paradis qu'il m'aurait gagné.

— Ecoute, ami cher et fidèle, ce paradis il est à toi si tu m'aimes vraiment.

— Dis-moi, Diane chère, dis vite ce qu'il faut faire encore pour te prouver mon amour. J'affronterais à cette fin lances et dagues... ; j'affronterais monsieur Satanas et toutes ses légions de diables.

— Je ne songe nullement à t'aventurer en si péricleuses épreuves. Mais j'attends que tu prennes en main une cause de laquelle peuvent luire toutes mes félicités, fors celle que je veux sentir à te payer d'avance les soins que tu vas y donner, poursuivit la sénéchale, parvenue à ce point d'exaltation où le tempérament d'une femme domine tous ses calculs.

— Me payer d'avance ! ma seule aimée... demande hardiment ; je te suis dévoué ame et corps.

— Ton ame et ton corps, je les veux pour moi, Clément ; je les veux tout emflambés de poésie.... Tu me comprends... Je ne clame pour la cause dont il est cas, que ton esprit si subtil, si mirifique... Et craignant que tu ne m'accuses en ceci de félonie, ajouta la comtesse en jetant ses bras autour du cou de Marot, tiens, j'accorde sans plus exiger ; je me donne tout entière, comme arrhes du marché avant même qu'il soit conclu...

Et le poète passa, de ce qu'il avait appelé son purgatoire, dans un paradis où Diane de Poitiers avait admis déjà plus d'un élu.

XII. François premier Dieppe.

Le 3 juin 1532, à cinq heures du soir, toutes les cloches sonnaient à Dieppe : paroisses, couverts, chapelines, oratoires participaient à ce concert, mêlé de sons graves et aigus secoués dans les airs. Le temps était serein, la mer calme et d'un vert tendre ; des vaisseaux, pavoisés de vives couleurs, se balançaient à peine à sa surface : on eût dit une prairie émaillée de fleurs. Au sommet de la falaise, le vieux château avait déployé ses bannières, toutes frémissantes sur un ciel d'azur. Par intervalles, il faisait entendre ses voix de bronze ; et l'anglais, en voyant s'allumer à l'horizon de périodiques éclairs, pouvait reconnaître que la brusque courtoisie du canon Dieppois saluait une grande solennité.

En effet, le roi François I^{er} faisait en ce jour là son entrée à Dieppe, au milieu d'un cortège magnifique. Ce prince, ami du faste, se plaisait à éblouir au moins ses sujets, que scandalisaient souvent les débauches et les profusions de sa cour. Il avait raison : dans tous les temps, le bon Français, en admirant l'éclat dont ses maîtres s'environnent, en s'enivrant du spectacle qu'ils étalent à sa vue, oublie ce que lui coûte cette grandeur d'apparat... Nous fûmes et nous serons toujours gouvernés par le prestige ménagé à nos yeux.

Le cortège se composait d'une brillante cavalcade. Ni le roi, ni les seigneurs de sa suite n'étaient en habit guerrier : l'acier étincelant, les armes pesantes avaient fait place, dans cette occasion, aux pourpoints de velours ou de satin, qu'ornaient des passements d'or, d'argent et de soie. L'épée, au côté de cette élégante noblesse, n'était qu'un riche joyau ; et de longues plumes blanches, attachées presque horizontalement sur le chapeau d'étoffe pareille à celle du manteau, badinaient, folâtres et capricieuses, non comme un panache de guerre, mais comme une coquette parure. Ce galant équipage était un hommage rendu à la beauté : Marguerite, reine de Navarre, avait voulu suivre le roi, son frère, en Normandie ; quelques dames titrées l'accompagnaient : prétexte spécieux d'une cour réclamée par l'étiquette, à l'aide duquel *l'Anne de Poisselin*, duchesse d'Étampes, s'attachait aux pas de son royal amant.

En tête des cavaliers, on voit le monarque, vêtu d'un pourpoint de satin blanc, crevassé de satin bleu, et richement brodé d'or. Son épaule gauche soutient gracieusement un manteau de velours bleu ; son chapeau, de même étoffe et de même couleur, offre, au pied d'une longue plume blanche, un diamant valant douze cent mille écus, dans les facettes duquel se jouent, avec un éclat prodigieux, les rayons obliques du soleil baissant. A la droite du roi, chevauche un seigneur d'une physionomie sombre, au regard dur, à l'accent rauque, et dont le visage disparaît presque entièrement sous une barbe noire.... Ce digne représentant de la féodalité brutale des siècles précédents, n'est rien moins que le connétable Anne de Montmorency.... A la gauche de François I^{er}, caracole un gentilhomme, superbe dans ses habits, beau de visage et de taille, familier avec le roi, faisant aux dames, à la reine de Navarre elle même, des signes d'intelligence libres jusqu'à l'indécence ; tandis que les traits de ces beautés peu timides semblent lui répondre : on a ses raisons pour user envers toi d'indulgence. Ce courtisan gâté du roi, dont il favorise les galanteries, gâté des belles de la cour, qui se l'arrachent, se nomme le comte de Saint-Pol, capitaine des gardes : par habitude, le plus intrépide joueur de *lansque-net*⁹ ; par occasion, le modèle des *mauvais garçons* qui désolent la Capitale.

Au second rang, Marguerite, montée sur un beau cheval blanc richement harnaché, s'avance, accompagnée à sa droite d'un jeune gentilhomme, auquel elle sourit souvent.... Peut-être celui, nouvellement arrivé d'Italie, dont la présence a rendu si facile le congé accordé à Clément Marot. A la gauche de cette princesse, se tient le poète lui-même, revenu probablement à ses devoirs sans avoir été rappelé. Sa figure offre un singulier mélange d'ironie et de gravité : c'est la physionomie de Socrate, sur laquelle s'épanouit le sourire d'Anacréon. Toutefois les traits en sont pâles, un peu flétris : il y a là des traces d'un séjour assez long au paradis d'Anet. En examinant avec attention les trois personnages que nous venons de dépeindre, on reconnaît aisément que celui de droite est en grande faveur dans l'esprit de Marguerite ; tandis que le délaissement habituel de l'accompagnant de gauche prouve que la poésie marotique a singulièrement baissé dans les affections de cette belle souveraine. Aussi peut-on s'apercevoir, à l'air moqueur quelquefois, préoccupé souvent de Clément Marot, qu'il est amené à Dieppe par un tout autre motif que ses empressemens ordinaires auprès de la sœur du roi. Derrière Marguerite, la

duchesse d'Etampes se cache au milieu d'une foule élégante, comme le vice au sein des pompes d'un luxe éclatant.

Dans cet ordre, le cortège royal approchait de la porte de la Barre, par un chemin alors bien entretenu, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un ravin étroit, profond, rocailleux, que sillonnent à peine quelques chariots rustiques. C'était, au XVI^{me} siècle, la seule grande route qui conduisît de Rouen à Dieppe. Du lieu où le roi se trouvait, l'opulente cité s'offrait sous son aspect le plus imposant. Le château, géant de pierre planté hardiment sur la falaise, présentait son aspect tout féodal : on voyait ses vieilles tours se dessiner sur le ciel et sur la mer, ainsi que les longues arcades à jour qui liaient le Pont-levis du fort au flanc de la montagne. A l'autre extrémité de la ville, s'élevait la tour carrée de Saint-Jacques, riche de sculptures prestigieuses. Plus près, le dôme et les petites pyramides moresques de Saint-Remy, dentelaient l'horizon de leurs constructions noircies ; sur un autre point, la tour aux crabes semblait appuyer sa masse épaisse à l'océan, où commençaient à danser les navires, soulevés par la brise du soir.

La porte de la Barre ne montrait point sa gothique ordonnance : Jean Ango avait fait construire devant un arc de triomphe, chef d'œuvre d'élégance et de goût, où le génie de l'architecture et celui de la peinture s'étaient défiés de vitesse pour improviser des ornemens et des tableaux. Ces derniers représentaient les principaux faits d'armes de François I^{er} : ceux que la fortune s'était plu à seconder, s'entend, et l'on pense bien que Pavie manquait à la collection. Les échevins et les divers corps de métiers attendaient sa majesté au pied de ce monument triomphal : le corps municipal revêtu de longues robes noires, tenait élevée devant lui sa bannière rouge, sur laquelle était brodée une nef d'or, symbole des prospérités de la ville. Au milieu de ces magistrats bourgeois, on voyait un petit homme au visage vermeil, aux traits mobiles, au regard étincelant, et dont la chevelure blonde se bouclait avec grâce sous sa toque noire.... Il ne paraissait pas avoir plus de trente-deux ans... C'était Jean Ango.

La mise de l'armateur, par un calcul bien entendu de sa vanité même, n'avait rien de recherché : il portait un pourpoint de drap gris-perle, crevassé de noir, avec un de ces longs pantalons de tricot qu'on nommait *caleçons*, qui servaient de bas, et sur le haut desquels descendaient jusqu'à mi-cuisses des bouffantes appelées trousses. Ce dessous était noir, ainsi que les souliers à bouffettes de l'opulent Dieppois. Mais comme l'orgueil qui dominait Ango n'avait pu s'éclipser tout à fait, il s'était niché à la base de la

longue plume noire qui ornait son chapeau : là brillait un diamant du prix de quinze cent mille écus.

François I^{er} s'arrêta près de l'arc de triomphe et s'écria :

— Sang Dieu, Messieurs, il n'est besoin de visiter Rome et Florence pour voir les merveilles de l'art ; foi de gentilhomme, le goût de ceci outrepassé tout ce que nous avons vu en Italie.

— Sire, répondit le maire en mettant un genou en terre pour présenter au roi les clés de la ville, posées sur un plat d'or, les habitants de Dieppe s'estiment heureux de posséder dans leurs murs un homme riche, qui a pu chercher à mettre leurs démonstrations au niveau du respectueux amour qu'ils portent à votre majesté... Leurs vœux étaient grands ; le pouvoir de maître Jean Ango a su les égarer, ajouta avec contrainte le magistrat, en se tournant vers l'armateur.

— Sire, interrompit Ango, ma juste modestie ne saurait agréer cet éloge ; il n'est pas de réception, si brillante qu'elle soit, qui puisse égaler les mérites de votre majesté, et si la chose était de soi possible, ce ne serait pas un humble marin de Dieppe qui oserait prétendre à l'accomplir.

Cette feinte simplicité, qui trahissait l'orgueil du négociant, comme les trous du manteau de Diogène révélaient sa vanité aux yeux de Platon, fut prise pour sincère par le roi ; il tendit la main à celui qu'il appela *son ami de vieille date Jean Ango* ; puis le maire acheva de débiter sa harangue, qu'il avait eu le bon esprit de composer assez courte ; et François I^{er} continua de s'avancer vers la basilique de Saint-Jacques. Car tout monarque pieux du moyen-âge devait, selon les vieux usages de la monarchie, se rendre d'abord à l'église lorsqu'il faisait son entrée dans une ville.

Le roi mit pied à terre sur le parvis de l'église, où les prêtres le reçurent sous le dais, au bruit de toutes les cloches, et au chant inharmonique des *musiciens gagés pour faire musique dans le chœur*.

Alors il y avait plaisir à pénétrer sous les voûtes de Saint-Jacques : elles étaient éblouissantes d'or et de vives couleurs, habilement fondues ; d'élégants feuillages, de riches et délicates arabesques couraient sur les frises, suites corniches, sur toutes les parties saillantes de l'architecture ; les fenêtres conservaient encore leur verrière, d'où le jour faisait jaillir, en reflets étincelants, l'éclat des rubis et des émeraudes. Au pied du maître-autel, paré de toutes ses richesses et diapré de fleurs, comme les chapelles qui entouraient la nef, les divers corps de métiers ou confréries, priaient agenouillés sous leur bannière respective ; tandis que les riches familles,

réunies dans leurs tribunes, s'appuyant sur d'opulens tapis qui en ornaient le balustre, offraient les pierreries de leurs habits de fête, scintillans dans la demi-lumière du temple. La pensée devenait fervente, la contenance pieuse à l'aspect de cette grandeur mystérieuse, à laquelle tout semblait concourir. Là, se réalisait tout l'effet que les fondateurs du christianisme ont attendu des ses monumens grandioses, de ses rites pompeux.... François I^{er} et sa cour prièrent un instant avec ferveur. Mais bientôt les allures libres de ces nobles personnages dominèrent leur piété : les yeux quittèrent le prie-dieu ; ils passèrent une revue hardie des dames, dont l'élégante réunion circulait, guirlande vivante, autour de la nef. Le roi parut frappé de surprise en fixant sa vue sur une tribune située assez près du chœur ; il se pencha à l'oreille de Saint-Pol, et soudain les regards de ce courtisan se portèrent vers le point indiqué. Clément Marot ayant saisi cette direction d'œillades, en découvrit le but : c'était une femme habillée avec magnificence, et qu'il reconnut sur-le-champ au portrait, peu ressemblant avec d'autres, qu'il en avait entendu faire à la cour. Le poète voyait flamboyer les yeux de François I^{er} tournés vers cette dame ; il ne doutait pas qu'elle n'eût produit la plus vive impression sur lui : une joie acre et maligne animait les traits cyniques de Clément.... Il se flatte qu'il y aurait bonne chance de réussite dans la mission secrète qui l'amenait à Dieppe. Nous verrons sans doute se dérouler cette trame mystérieuse, dont il est aisé de soupçonner l'origine, l'intention, peut-être même le but. Il suffira de dire pour le moment que la dame dont la présence avait frappé vivement sa majesté, n'était autre que Thaïra, qui se conformant aux recommandations expresses de son époux, paraissait à l'église dans le plus somptueux appareil d'atours.

Après un *Te Deum* chanté en l'honneur de l'heureuse venue du roi dans les murs de Dieppe, la cour quitta l'église et se disposa à continuer sa marche vers l'hôtel d'Ango. Pendant l'office on avait amené pour lui un coursier, qui faisait l'admiration des pages et écuyers restés à la porte de Saint-Jacques : c'était un de ces chevaux sauvages qu'on voyait sauter, de roche en roche, sur les monts escarpés de Ténériffe. Ango en avait embarqué plusieurs de cette espèce, avec des expédiens que lui seul, en ce temps d'enfance des ressources mécaniques, pouvait avoir imaginés. Les plus fameux chevaucheurs du seizième siècle n'avaient vu nulle part pareil animal : jamais tant d'ardeur dans l'œil, tant de finesse dans les formes, tant de souples mouvemens dans l'allure, ne s'étaient offerts à eux. Les superbes andalous que François I^{er} avait dus à la courtoisie de Charles-Quint, en des

temps de bonne intelligence, ressemblaient à d'épais attelages de labour, comparés à la pétulante bête venue de l'archipel canarien. Plusieurs des écuyers, gens habiles à manier toute monture, s'étaient vainement essayés à se maintenir en selle sur le cheval d'Ango ; ce fut donc avec une grande surprise qu'ils le virent, lui l'homme de mer, monter comme un paisible chameau cette sorte d'hyppogriphes, plus aérien que terrestre.

Le roi voulait faire marcher notre Dieppois à sa droite ; mais sa majesté reconnut au regard sombre du connétable que, pour lui faire céder cette place, il faudrait rompre une lance avec son orgueil indomptable. Ce n'eût pas été la première fois que Montmorency se fut mis en rébellion contre le vouloir de son maître ; François pensa qu'il ne devait pas donner aux habitants de Dieppe, le spectacle d'un tel scandale. A l'injonction d'un simple coup-d'œil, le comte de Saint-Pol se replia au second rang des cavaliers, et l'armateur prit la gauche du monarque.

Depuis l'église jusqu'à la maison d'Ango, le souverain, sa sœur, ses dames et les seigneurs furent livrés à une succession non interrompue de surprises, ou plutôt d'enchantemens. Toutes les maisons, du sol au toit, étaient drapées d'étoffes précieuses, telles que celles tirées à grands frais de l'Orient pour la parure la plus recherchée des dames de la cour. Mais cette profusion presque inimaginable de tissus d'un prix excessif, provoquait moins d'étonnement encore que la parure du pavé des rues : on voudra croire à peine aujourd'hui que tout l'espace à parcourir par une cavalcade nombreuse, était couvert de tapis persans, dont un seul se vendait à Paris jusqu'à huit cents écus d'or.

— Messire Ango, s'écria le roi en s'arrêtant tout-à-coup, il fallait nous avertir de cette somptuosité sans pareille, et, par ma, bonne épée de Marignan, nous eussions fait ferrer nos chevaux avec des fers d'or cloués, en diamant.

— Sire, répondit Ango avec une subtilité de répartie digne de lui : ce pavé, comme il est garni, reste encore indigne de porter le cheval que monte votre majesté.

— Maître Clément, dit François en se tournant vers Marot, voici qui vaut une de vos mignardes épîtres.

— J'avais prévenu votre majesté, répartit la poète, toujours dans l'esprit de sa mission, que le seigneur Ango était environné de merveilles : je tiens pour certain qu'il en fera voir au roi, mon incomparable maître, de plus mirifiques encore.

— Je le ferais, Messire, si mon pouvoir ne défailait à l'envie que j'ai de plaire au roi, reprit l'armateur en attachant sur le visage moqueur du poète un regard assez peu révérend ; mais maiement il n'en est rien, et je laisse à de mieux disans que moi, le soin de faire à sa majesté une montjoie de paroles, pour relever un tout petit devoûment.

— Maître Clément, maître Clément, dit François en éclatant de rire, votre nef est trop légère pour courir sus à un navire armé en guerre par messire Ango.

Ce petit dialogue, qui ne mettait pas les rieurs du côté de l'Anacréon du seizième siècle, si bien habitué à les ranger autour de lui, venait d'égayer le trajet assez long que la superbe cavalcade avait parcouru ; on arrivait devant le palais de Bois que nous connaissons.

— Ah ! pour cette maison, s'écria François en faisant de nouveau sentir les rênes à son cheval, il y avait corbleu ! moult bon goût à ne la pas couvrir d'étoffes précieuses. Il y a là, foi de gentilhomme, plus de merveilles que je n'en vis sur aucun des palais d'Italie. Messire Ango, Léon X vous a donc légué le ciseau de ses plus renommés sculpteurs...

— Sire, j'ai voulu seulement essayer à des bagatelles ceux que je croyais pouvoir s'élever jusqu'aux pensées conçues par votre majesté, pour l'ornement du Louvre et de Fontainebleau.

— Par notre dame, messire Jean, j'enverrai à l'avenir nos jeunes seigneurs faire une course de mer pour s'habituer aux fleurs de bien dire.

— Si je puis, moi, marin indocle, m'exprimer de la sorte, répondit l'armateur avec un gracieux sourire, c'est que le respect, à l'égard de votre majesté, ne saurait avoir qu'un langage.

On était arrivé ; la double cour du palais d'Ango ouvrit ses portes ; et soudain cinquante valets s'élancèrent aux rênes des chevaux. Mais le maître de la maison, encore plus alerte qu'eux, avait sauté à terre, et tenait déjà l'étrier du roi.

La nuit était venue ; François et sa suite furent conduits dans la grande salle dont le tableau de Jules Romain, achevé depuis quelques jours, eût formé le plus bel ornement si Thaïra, déjà rentrée à l'hôtel, ne se fût pas trouvée là au milieu de l'élite des dames Dieppoises. Dans cette vaste pièce, décorée de tout ce que les quatre parties du monde produisaient de rare et d'admirable, le roi ne vit que la fille de Tenerf : il reconnaissait la dame dont l'apparition, entre deux gothiques piliers de Saint-Jacques, s'était offerte à lui comme une fascination, exhumant l'imposante figure de

Sémiramis à vingt ans.... Cette grande femme, si belle de ses traits bruns, si généreusement et toutefois si délicatement conformée par la nature, excitait dans l'imagination inflammable du roi, une tempête de pensées ; le compliment qu'il s'efforça d'adresser à Thaïra s'en ressentit. Clément Marot s'aperçut de ce désordre d'idées ; il se réjouit secrètement de voir François I^{er} s'avancer jusque-là au devant de ses projets : « Il est à nous, murmura-t-il entre ses dents ; et quant à l'autre, les grandeurs ou la disgrâce, selon l'occasion, ne tarderont guère à nous soumettre sa volonté. »

Cependant, le roi, tout préoccupé qu'il était des charmes de Thaïra ; quelque enchantement qu'ajoutât à son admiration l'entretien si simple et, par cela même, si séduisant de cette jeune Africaine, le roi jetait des regards de plus en plus étonnés et presque envieux sur les richesses qui se pressaient dans la salle où l'on se tenait : il ne concevait pas que la fortune d'un simple négociant eût pu suffire à tant de magnificence. Heureusement les rois ne connaissent pas toutes les ressources de la vie productive ; s'ils savaient ce que peuvent amasser de trésors le travail et la constance de ceux qui s'y livrent, ils se montreraient encore plus avides, plus disposés à dévorer, dans leurs profusions, les fruits du labeur des peuples.

Les yeux de François I^{er} étaient fatigués du reflet des dorures et des tableaux combinés dans l'architecture de la salle, lorsqu'ils rencontrèrent le chef-d'œuvre de Jules Romain.

— Vraiment, Madame, s'écria vivement le monarque, c'est vous que je vois en cette peinture.

— Oui, sire, répondit Thaïra avec émotion, ce tableau représente l'instant le plus heureux de ma vie : celui où j'ai connu l'époux que Dieu me destinait.

— Par ma bonne armure, ce fut aussi le moment le plus heureux de la vie de messire Ango, car il ne pouvait être bonheur plus parfait que celui de vous posséder....

Thaïra ne répondit point à cette petite excursion au-delà des bornes de la galanterie permise... François I^{er} continua :

— On m'avait parlé de cette action héroïque, Madame ; et je félicitais votre époux d'avoir rencontré un cœur tel que celui qui vous inspira tant de courage.

— Dites tant d'amour, sire...

— Félicitations de plus, corbieu !

En ce moment Clément Marot entraînait l'armateur à l'autre extrémité de la salle, comme on eût pu faire d'un vieux tuteur castillan... Pauvre poète ! il perdait bien et son temps et son adresse des antichambres de Chambord. Si quelque impression vivement sentie agitait alors le cœur de Jean Ango, il ne fallait pas assurément l'attribuer à la jalousie. Deux passions, l'amour et l'ambition, régnaient dans ce cœur ; passions également impérieuses qui s'en partageaient toutes les puissances, mais dont l'empire s'exerçait bien différemment. Le premier de ces sentimens, était fondé sur une confiance que rien ne pouvait détruire, que rien, même l'apparence la plus inquiétante, ne fût parvenu à troubler d'un doute... L'ambition, elle, aussi orageuse, aussi turbulente chez Ango que l'amour y était stoïque, suivait son élan avec d'autant plus de persistance et de ténacité que notre Dieppois aimait avec moins d'inquiétude et de souci. Et comment s'y serait-il livré ? Thaïra avait répandu sur son ame un baume de suaves garanties. Durant les cinq années de ménage qui venaient de s'écouler, rapides comme une matinée de printemps, elle n'avait pas senti poindre en elle un désir qui ne se fût rapporté à son époux, pas un dessein qui n'eût eu sa félicité pour motif, pas une seule pensée à laquelle son image ne se fût combinée. Il faut bien le reconnaître, de quelque tendresse que la jalousie soit le gage, en la dépouillant même de l'égoïsme qui s'y mêle toujours un peu, la défiance en est l'essence ; le nier serait se refuser à l'évidence d'une vérité que le raisonnement colore avec complaisance, mais qu'il ne saurait dérober entièrement. Or, à quel point de la conduite de Thaïra se serait donc attaché le soupçon, dans quelle lacune d'une vie pleine d'amour exclusif se serait-il glissé ? On a peint les jaloux s'inquiétant au hasard, s'effarouchant d'une ombre créée par leur délire ; et presque toujours l'examen a prouvé que l'ombre représentait un corps réel. Ici, rien de pareil ; la jalousie était impossible.

Après avoir examiné le fameux tableau sous le rapport du sujet, pour motiver une galanterie envers Thaïra, François I^{er} s'occupa de l'exécution ; il en parla bien. Primatice et Léonard de Vincy l'avaient rendu connaisseur ; ce prince finit par demander à Ango quel était l'auteur de cette belle page de peinture. L'armateur, avant de répondre au roi, chercha le peintre autour de lui ; il ne se trouvait pas là : modeste autant qu'habile, il avait échappé à l'espèce d'ovation que devait lui mériter son chef-d'œuvre. L'élève de Raphaël se promenait en ce moment au bord de la mer, avec son ami Louis.

— Sire, répondit Ango, j'espérais pouvoir présenter cet artiste à votre majesté, mais je vois qu'il est absent. Plus tard, je remplirai ce devoir. J'ai pensé que le roi, mon bon maître, daignerait me permettre d'admettre à sa table le célèbre Jules-Romain.

— Jules-Romain ! répéta le monarque, c'est lui qui a fait ce tableau ?

— Oui, sire.

— Sang Dieu ! vous êtes plus heureux que moi, messire Ango ; je, n'ai pu décider cet Italien à venir en ma cour.

— Caprice de peintre ! répliqua l'adroit Dieppois ; Jules a craint sans doute d'être ébloui par l'éclat de la cour, et a pour pensé, avec raison, que son voyage à Dieppe serait sans conséquence...

— Ah ! Je ne saurais lui en tenir rancune, dit le spirituel François, qui jugea au-dessous de lui de paraître sensible à la préférence accordée au négociant... Par Notre Dame, nous tenons à honneur d'être assis à la même table que Jules-Romain : vous avez deviné toute notre pensée en nous jugeant assez l'ami des arts pour élever ce grand peintre au niveau de la bonne noblesse qui nous fait compagnie.

L'instant était venu de passer dans la salle où le souper devait être servi. Le roi, avec cette courtoisie chevaleresque qui fut le rôle de toute sa vie, vint prendre la main de Thaïra ; le connétable de Montmorency, craignant d'être devancé par l'amphytrion Dieppois, saisit brusquement celle de la reine de Navarre ; alors Ango, sans avoir paru hésiter, conduisit la duchesse d'Étampes. Les autres gentilshommes, dirigèrent comme ils le purent, leur galanterie, à l'égard des dames dieppoises et de celles attachées à la sœur du roi.

Un cri d'admiration échappa à tous les convives lorsqu'ils entrèrent dans la salle des banquets. Jamais une aussi étincelante combinaison de pierres précieuses, d'or, de cristal et de lumières, ne s'était offerte à cette cour de François I^{er}, qui croyait avoir épuisé tous les genres de magnificence. Assurément aucun potentat de l'Europe n'avait pu réunir, aux festins de sa cour plénière, les innombrables vases, aussi précieux par la matière que par le travail, qui composaient le service d'Ango. L'argent avait été jugé indigne de figurer dans cette inestimable profusion ; For s'y montrait presque vulgaire, tant les ornemens d'un plus grand prix s'y trouvaient prodigués. Quand toutes les voix se furent confondues dans une exclamation admirative, le farouche Montmorency ne put réprimer une *brusqueté* qui peignait d'un seul trait son naturel.

— Par les os de mon père, messire Ango, si le roi mon maître et le vôtre, en temps de guerre, avait besoin d'une assistance précieuse, il saurait où la trouver.

— Monseigneur, répondit sur le même ton l'armateur, sa majesté n'aurait pas le temps de la chercher...

— Mon cousin, dit le roi avec humeur, il ne s'agit point ici de guerre, mais de plaisir... N'est-il pas vrai, ma belle voisine, ajouta François en faisant asseoir la fille de Tenerf à sa droite, malgré la résistance de cette dame, qui s'efforçait de céder sa place à la reine de Navarre.

— Non, non, belle Thaïra, dit avec une grâce charmante la Marguerite des Marguerites, cette place est vôtre, et je vais le prouver au roi ; car votre discrétion modeste et celle du seigneur Ango ont beau faille, le mystère a percé... Sire, vous devez faire asseoir à votre droite la fille d'un roi, plutôt que celle d'un simple duc d'Angoulême.

— Vous, fille d'un roi, Madame...

— Il est vrai, sire, répondit Thaïra en rougissant ; mais c'est une qualité si peu appréciable dans la cour d'un souverain tel que vous ; et je trouvais tant de gloire à me voir l'épouse d'un négociant tel qu'Ango, que ni lui, ni moi, n'avons songé à nous recommander de ma naissance.

— J'aurais dû la deviner, répliqua François avec toute la puissance de préjugé propre à son état et à son temps... Et votre père règne... ?

— Aux Canaries, sire : il gouverne les peuples de Ténériffe.

— Son nom ?

— Tenerf... Ceux qui mesurent ses actions au cercle étroit dans lequel il gouverne, ont surnommé mon père : le Grand !...

— Si je ne le connais pas, Madame, c'est mon savoir, non sa gloire qui se trouve en défaut.

Thaïra vit avec chagrin éventé le secret de sa naissance, qu'il importait à elle et à son mari de cacher en Europe, afin de laisser ignorer l'intelligence établie entre l'armateur dieppois et le roi de Ténériffe. Il pouvait survenir telle circonstance où cette intelligence serait contraire à la politique de François I^{er}, dans ses traités avec les souverains de la Péninsule espagnole. Ango n'apprendrait pas sans une vive contrariété l'explosion de cet utile mystère ; mais enfin elle avait eu lieu ; il ne fallait plus songer qu'à se garantir des éclats qu'elle pourrait faire rejaillir sur la carrière des époux.

François I^{er} venait de s'asseoir gaîment entre Thaïra et sa sœur ; une couronne de laurier d'or semée de brillans, descendit au-dessus de la tête du

roi ; une couronne de myrte, non moins riche, se suspendit sur celle de Marguerite : des acclamations universelles saluèrent cette nouvelle courtoisie de l'armateur, et Marot, poète en titre d'office de la cour, la célébra par un quatrain improvisé...

Tout-à-coup l'improvisateur se lève et s'élance vers la porte, où viennent de se montrer deux nouveaux convives, qui paraissent y avoir été amenés par une sorte de violence.

— Sire, s'écria Clément Marot avec l'accent d'un inspiré : c'est décidément ici le pays des merveilles... A cette table, où je vois assis le plus grand roi de la terre, voici venir le roi des temps à venir, l'élu de l'immortalité !

— Ami Clément, que voulez-vous dire, demanda François, étonné de cette harangue poétique, tandis que Marot saisissait la main d'un des nouveaux venus, et l'entraînait près du roi.

— O ! mon illustre maître ! reprit le poète avec toute la puissance d'une âme exaltée, j'ai la gloire de vous présenter Homère, Virgile, Ovide, réunis.... *Voilà le divin Arioste*... Puis Marot tomba aux pieds du chantre de Roland, et couvrit ses mains de baisers convulsifs....

Pendant que l'illustre Italien s'efforçait de relever le plus bel esprit de la cour de France, François I^{er}, dans l'âme de qui l'enthousiasme venait de passer, se levait vivement et embrassait le grand poète avec transport. Marguerite, abjurant, dans une vivacité démonstrative dont elle ne fut pas maîtresse, la réserve de son sexe, continua la chaleureuse accolade du monarque. Mais après venait le connétable de Montmorency, barrière de glace contre laquelle devait expirer toute effusion de tendresse ; roc d'ignorance où venait se briser le mérite d'un grand poète.

Le cygne de Reggio n'avait pu trouver encore une parole, tant l'émotion s'était rendue maîtresse de ses sens ; mais son visage, pâli par les grandes passions et les maladies qui minaient cette sublime enveloppe du génie ; son visage, où la pensée se réfléchissait si suave, si mélancolique, s'était animé d'un vif coloris. François I^{er}, qu'inspiraient les souvenirs enivrants qu'il avait rapportés d'Italie, réveillés par la plus brillante illustration de ce pays des enchantemens, fit asseoir l'Arioste à sa place, tandis que Marguerite, informée que le second étranger était Jules Romain, le forçait de prendre la sienne.

— Messieurs, dit le monarque en élevant la voix, honneur au Génie ! il a aussi ses princes, ses rois, et nous possédons en ce moment les souverains

de la poésie et de la peinture... C'est à nous de les couronner.

A ces mots, François et Marguerite, saisissant les couronnes suspendues au-dessus de leurs sièges, les firent descendre sur le front de l'Arioste et de Jules-Romain, qui se hâtèrent d'enlever modestement ces insignes destinés à des souverainetés plus réelles... Puis, mettant un genou en terre devant le roi de France et la Reine de Navarre, les deux Italiens embrassèrent les genoux de l'un et de l'autre.

— O grand roi ! ô reine adorable ! dit le poète d'une voix étouffée, mais avec toute l'emphase de sa nation, ces honneurs ne sont dus qu'à vous ; souffrez que notre juste modestie les repousse respectueusement. Votre bonté devance trop l'arrêt de la postérité ; les arts ne deviennent véritablement grands qu'au jugement des siècles ; ils ne peuvent régner que dans la mémoire : leur trône est la tombe, lorsque l'immortalité vient s'asseoir sur leurs cendres... Nous avons cette grande épreuve à subir... Pour moi, continua le poète, je cachais avec raison ma vie, désormais appauvrie par une vieillesse anticipée, et de laquelle ne jaillira plus ce peu d'étincelles poétiques, dont l'indulgence de mes contemporains a tenu compte trop généreusement à ma jeunesse... Mon collègue Clément Marot a mal servi l'Arioste déchu, en écartant le manteau d'obscurité dont il s'était enveloppé...

— Déchu, vous seigneur Louis, dit Thaïra avec une fraîcheur d'expression parfumée des émanations de son ame pure, Ah ! ce n'est pas bien de cacher ainsi l'immortelle sous la violette.

— Par la lyre d'Ovide, s'écria Marot en se frappant le front, il faut qu'un poète se pendre pour avoir manqué une si gentille pensée.

— Ami Clément, reprit le roi, ses pareilles ne croissent plus guère dans notre vieux monde, mais dans celui où naquit notre belle hôtesse... Par mon ame, c'est de là que viennent aujourd'hui les plus belles fleurs.

La fille de Tenerf ne répondit point à ce compliment ; elle rougit, et s'occupa de faire donner des places d'honneur aux deux survenans ; car François et Marguerite avaient replis les leurs. Chez les rois, l'abnégation des grandeurs n'a d'ordinaire que la durée d'un caprice.

Le repas se prolongea fort avant dans la nuit ; le magnifique Dieppois n'avait pas recherché seulement l'hommage des yeux : les mets de tous les pays, de toutes les saisons s'étaient réunis sur sa table, étonnés de s'y rencontrer. Les vins les plus exquis des deux mondes, nuançaient cent flacons de leurs teintes diverses, et semblaient lutter de puissance, de

saveur, à ce rendez-vous général de toutes les raretés capables de titiller la sensualité.

Enfin on se leva ; la compagnie, composée de cent personnes au moins, fut logée sans embarras, sans encombre, sous le vaste toit de l'hôtel Anglo... Nous ne suivrons point les gentilshommes hardis de la cour des Tournelles, pour savoir s'ils se tiennent bien dans la partie de logement départie à chacun ; nous ne soulèverons pas, à l'heure où toutes les lumières viennent d'être soufflées, le rideau sous lequel dorment, ou sont sensées dormir, des beautés souvent pécheresses : il ne nous appartient nullement d'examiner si, à l'hospitalité que l'armateur leur donne, elle n'ajoute pas une hospitalité plus généreuse encore que la sienne. Ce genre d'investigation appartenait à la charge du roi des ribauds, et nous ne pensons pas que François I^{er} eût enjoint à cet officier de le suivre dans son voyage à Dieppe.

XIII. Clément Marot.

Quelque part que fût logé le traducteur burlesque des psaumes de David, nous pourrions presque garantir que sa nuit fut solitaire, au moins en ne le supposant que le serviteur des passions *poétiques* de la reine Marguerite. Le congé si volontaire accordé au poète lorsque Diane de Poitiers l'avait mandé, ne paraissait pas expiré : la princesse semblait prendre encore grand plaisir à entendre les récits que lui faisait le beau gentilhomme revenu récemment d'Italie. Clément Marot s'était trouvé avec ce jeune cavalier à la cour de Ferrare ; car il est temps de le dire, c'est là que notre rimeur, fugitif et suspecté d'hérésie, avait connu l'illustre Arioste. Le conteur actuel de la reine de Navarre jouissait alors d'un grand crédit auprès du prince régnant, d'un crédit plus grand auprès de la princesse régnante. Or cette dernière faveur finit par nuire tellement à la première, que l'aimable Français dut, pendant une nuit sombre, quitter Ferrare en toute hâte, afin que cette même nuit eût un lendemain pour lui. Revenons à la solitude nocturne très probable du père de notre poésie gracieuse.

Tout allait, pensait-il, au gré de ses désirs : les transports ultra-poétiques de Marguerite se détournaient de lui. Diane de Poitiers, dont la possession avait été si long-temps rêvée par son imagination, s'était enfin donnée à son amour ; et, depuis la veille, il concevait l'espoir de servir les vengeances de cette fière beauté... Ce n'est pas à des lecteurs pénétrants que nous pouvons apprendre maintenant que tel avait été le but de l'abandon entier de la comtesse. Les instructions que Marot tenait d'elle à cet égard étaient larges : peu importaient les moyens, pourvu que la réussite les suivît. Fantaisie ou subtilité, faveur ou disgrâce, tout était bon ; la vengeance elle-même pouvait varier d'objet, selon les circonstances et les facilités qui se présenteraient pour y parvenir. Toutefois, le premier point arrêté dans l'ardent conciliabule d'Anet, consistait à tenter de jeter la *petite sauvage* (c'est ainsi que Diane nommait Thaïra) dans les bras de François I^{er}, et d'allumer ainsi un brandon de discorde aux mains du Dieppois, homme incapable de dominer son ressentiment. « S'il tarde trop à ouvrir les yeux, s'était écriée Diane, nous les lui ouvrirons, ami Clément, d'abord pour qu'il connaisse la trahison de sa femme et caresse mon cœur de son chagrin ;

puis, afin que François, encore amoureux de Thaïra, soit affligé de sa perte, et sente ainsi ce premier aiguillon de ma vengeance..., en attendant un dard plus aigu. »

Marot, jugeant la fille de Tenerf par analogie avec les dames dont il pouvait chaque jour apprécier l'humeur légère, croyait de bonne foi la séduction de cette jeune Africaine commencée. Il ne pensait pas, d'ailleurs, qu'une seule femme sur la terre pût se refuser aux empressemens d'un grand roi qui, par surcroît de puissance, était l'un des plus beaux cavaliers de son royaume. Poète, homme du monde, courtisan ébloui par les feux follets trompeurs qui brillent dans les cours, maître Clément laissait sommeiller en lui ce germe de bonne philosophie dont on trouve quelques traces dans ses ouvrages ; il était trop préoccupé des jouissances matérielles pour songer à cultiver sa raison. Il ne pouvait donc concevoir l'existence d'une âme telle que celle de Thaïra ; il eût refusé de croire, quand elle le lui eût dit elle-même, que les grandeurs étaient pour elle une fatigue, les louanges un vain son, les séductions, si puissantes sur l'esprit des femmes civilisées, une vaine amorce pour le sien. Il ignorait, le poète, que dans un cœur où le sentiment inné n'est pas altéré par les travers des sociétés, l'amour, résultat d'une affinité nécessaire et conséquemment inaltérable, ne peut changer d'objet ; que la nature lie à jamais les êtres, et que ses penchans sont immuables comme ses œuvres. En effet, l'inconstance, produit de nos altérations sociales, se croit dégagée des liens que la sympathie avait formés : elle ne les a que rompus, ou plutôt elle a cru les rompre... Car les infidèles, en amitié comme en amour, ne forment plus que des nœuds fragiles et passagers ; toujours leur souvenir, où l'empire d'une première inclination subsiste, les reporte vers l'objet qu'ils ont abandonné.

Mais, nous le répétons, Clément Marot ne pouvait soupçonner qu'après cinq ans de séjour dans un pays policé, la compagne d'Ango conservât une âme candide et pure jusqu'à respecter les droits d'un époux. Il concevait donc l'espoir de jeter aisément dans ce naturel germe d'une intrigue galante, et le hasard avait mis la veille à sa disposition un moyen de compromettre jusqu'à un certain point Thaïra. Ce moyen, le voici :

Le seigneur de Mauroy, capitaine gouverneur de la ville de Dieppe, ne s'était pas rendu au-devant du roi, ainsi que son devoir le lui prescrivait ; François, ayant demandé le motif de cette absence, avait appris que ce gentilhomme gardait le lit, retenu par une grave maladie. Le soir, au commencement du souper, un exprès était venu à l'hôtel Ango pour

annoncer au monarque la mort du gouverneur : Clément Marot, en sa qualité de valet de chambre en service, se chargea de transmettre cet avis à sa majesté ; mais, craignant de troubler l'hilarité de son maître, il remit au lendemain à lui annoncer cette nouvelle.

Durant ses méditations de la nuit, le poète retrouva dans sa mémoire l'événement funéraire encore ignoré du roi, et par une subtilité digne de l'esprit de cour, il y découvrit une ressource pour faire faire à Thaïra un pas immense au-devant de la séduction qu'il méditait.

Cette découverte acheva d'éloigner le sommeil de la couche du poète ; les premiers l'ayons du jour le trouvèrent debout et marchant à grands pas dans sa chambre, vivement occupé de l'intrigue née de son insomnie. Il fallait, pour en commencer l'exécution, rencontrer Thaïra seule, et pouvoir l'entretenir l'espace de quelques minutes. Cette entrevue paraissait difficile au milieu des embarras que cent convives, grands seigneurs pour la plupart, donnaient à l'épouse de l'armateur. Pourtant, il importait beaucoup que Marot vît cette dame promptement, et s'il se pouvait, avant que le roi eût appris la mort du gouverneur de Dieppe.

Clément songeait à cette difficulté, lorsque, ayant ouvert une fenêtre pour respirer l'air embaumé du matin, il aperçut Thaïra dans le jardin, cueillant des fleurs, sans doute pour parer le déjeuner du roi. « O fortune, ma mie ! s'écria l'amant de Diane, c'est toi qui me l'envoies... ! » Et soudain il s'élança sur l'escalier, et se rendit précipitamment au jardin.

Toute la cour dormait encore : roi, reine, favorite, grands dignitaires, dames, gentilshommes, reprenaient sur le jour le temps dépensé durant la nuit aux plaisirs de la table. La jeune Africaine, en apercevant le valet de chambre de François I^{er}, le félicita gaîment sur sa diligence, en ajoutant avec un sourire charmant :

— Oh ! mais les beaux esprits dorment peu.

— Surtout, Madame, lorsque les beaux esprits, qui ne sont pas toujours les esprits tranquilles, sont travaillés par l'inquiétude et les soucis.

— Vous, des soucis ! Messire, on le croirait difficilement, à voir l'air fleuri de votre visage.

— L'air est trompeur, Madame, et, dans ce moment même, je me sens douloir d'un vrai chagrin, auquel vous seule pouvez faire allégeance.

— Moi ! répondit Thaïra avec surprise, je ne puis deviner comment... Mais parlez, parlez, Messire, et ne doutez nullement que si, par aventure, je puis en effet vous faire service, je ne sois toute disposée à le tenter.

— Voici, Madame, ce dont il est cas : hier, pendant le souper, je fus chargé d'apprendre au roi la mort du baron de Mauroy, gouverneur de la ville de Dieppe. C'était un vaillant officier, qui servit en Italie auprès de sa majesté, et pour lequel notre bon maître, était fort affectionné.... Car, ajouta le subtil Marot avec une intention marquée, François I^{er} aime avec une grande tendresse et persévérance....

— On m'avait dit le contraire, répondit négligemment la fille de Tenerf.

— On vous a trompée, Madame, répliqua chaleureusement le poète. Je puis vous être garant, moi qui connais mieux que personne le grand roi François, que gentilhomme qui vive n'est si fidèle dans ses affections et particulièrement en amour.

— Messire Marot, c'est de la mort du baron de Mauroy que vous me parliez.

— J'y reviens. Je vous disais donc, madame, que le roi aimait beaucoup ce seigneur ; lui apprendre son trépasement est pour nous, ses serviteurs ordinaires, une commission délicate, et l'aviseur n'aura pas gentille aubaine. Cependant il est nécessaire que Sa Majesté soit instruite aujourd'hui même : on ne peut sur seoir à faire élection d'un nouveau gouverneur... En passant par une jolie bouche, poursuivit Marot d'une voix douceuse, toute parole devient rose ; j'ai donc pour pensé, témérairement peut-être, que, pendant la promenade que la cour s'en va faire sur mer, vous daigneriez vous charger d'apprendre au roi la mort de son vieux compagnon d'Italie... Il n'y a point d'orage possible quand l'accent de la beauté résonne dans l'air : François I^{er} recevra doucement de vous l'affligeante nouvelle, et votre serviteur sera exempté de la bourrasque qui le menace en cette rencontre.

— Ce n'est que cela, Messire ? la chose est de soi si facile, qu'elle ne vaut pas de votre part le plus petit remerciement.

— Ah ! Madame, quelle montjoie de bonté ! et si vous voulez celer au roi que vous tenez l'avis de moi...

— Volontiers ; je puis l'avoir appris du dehors.

— Assurément.... en ajoutant surtout qu'il vous a paru nécessaire d'aviser le roi sans retardement, pour que Dieppe ne reste pas sans gouverneur... Vous concevez, Madame, ceci a tout l'air d'une attention, et les rois savent toujours gré d'en avoir.

— Celle-ci, messire Marot, tend à vous alléger d'un soin pénible, non à flatter le roi François I^{er}.

— Je puis donc me reposer sur votre tant obligeante volonté, Madame.

— Est-ce que l'on promet, répondit candidement Thaïra, ce qu'on pourrait ne pas tenir.

— Corbieu ! Madame, cela se voit tous les jours, et nos belles de la cour ne s'en font pas faute.

— Qui donc les oblige à promettre ?

— Ceci clamerait une longue explication, et je vois s'avancer plusieurs de nos courtisans, empressés de vous saluer... Je me retire, et fie en vous toute mon espérance.

A ces mots, le poète s'inclina, puis il s'éloigna, l'âme toute ravie d'avoir, par une ruse qui lui paraissait infailible, ébauché l'exécution d'un projet, dont, il faut bien le dire, son amour aveugle pour Diane de Poitiers lui dérobait l'infamie. Car Marot était naturellement bon, généreux, incapable d'actions déshonnêtes... Mais la frénésie des amans peut tout dénaturer, et faire un monstre de corruption de l'être le plus honnête, le plus vertueux.

A dix heures du matin, de nouvelles profusions, de nouveaux trésors d'orfèvrerie parurent sur la table de Jean Ango : rien de ce qui l'avait embellie la veille ne se reproduisait, et, parmi les vases d'or, autour desquels ruisselaient les pierreries, des touffes de fleurs, toutes larmoyantes de rosée, se mêlaient, merveilles fraîches et délicates de la nature, aux merveilles optilentes de l'art.

Les dames n'avaient pas, comme les fleurs qui brillaient devant elles, reçu, sous les voiles de la nuit, un complément de fraîcheur et de beauté : presque toutes étaient pâles ; leurs traits fatigués décelaient des émotions puissantes, qui ne devaient pas avoir été des peines. Marguerite de France offrait, plus particulièrement que les autres, les traces d'une agitation violente. Le souper de la veille fut un grand coupable dans le récit de toutes ces beautés au teint flétri.... Mais la duchesse d'Etampes ne mêla point ses plaintes aux leurs : sa jolie figure défiait l'éclat des roses qui achevaient d'éclore sur la table. Et pourtant un chagrin visible abaissait de temps en temps ses sourcils ; elle répondait avec brusquerie à ceux qui lui parlaient... En vérité l'on eût pu croire qu'elle était désolée de n'avoir pas aussi à se plaindre.

Parmi d'autres convives au visage fleuri, on remarquait François I^{er} lui-même : nulle trace d'une nuit fatigante ne déparait ses traits ; une sorte de mélancolie régnait toutefois dans son regard, et souvent on le surprenait à

rêver — Ceci prouvait deux choses : la belle duchesse d'Etampes se trouvait quelque peu délaissée, et le roi était occupé d'un nouvel amour.

Après le déjeuner, l'on descendit sur la plage, où six nef magnifiquement dorées et sculptées attendaient la cour, pour faire une promenade en mer. Le ciel était pur, l'océan limpide ; une brise caressante poussait au large. Le roi s'embarqua et se plaça près de Thaïra, qu'il avait conduite galamment sur les ais flexibles correspondant de la terre à l'élégante barque.

— Toujours de mieux en mieux, messire Ango, dit Sa Majesté quand l'armateur vint prendre ses ordres pour l'espace à parcourir.

— La mer ne pouvait se faire assez belle, sire, répondit Ango, pour recevoir son maître.

— C'est donc de vous que vous parlez, messire, répliqua François en politique avisé.

— Comment votre majesté pourrait-elle le croire lorsqu'elle est là ?...

— Je prends bonne note de ceci, mon ami Ango, dit le roi en riant plus fort ; et quand nos voisins de là bas, ajouta le monarque en montrant la cote d'Angleterre, viendront me disputer ma souveraineté maritime, je vous sommerai de me faire assistance pour la soutenir.

— Sire, répartit le Dieppois avec un regard flamboyant, je me tiens pour sommé d'avance, et votre majesté peut faire compte de tous mes vaisseaux encontre anglais, portugais ou castillans...

On partit ; le château, du sommet de son trône de roc, salua de vingt-un coups de canon l'entrée du roi sur l'élément capricieux qui bordait son empire et le continuait dubitativement, quoiqu'en eût dit Jean Ango... Une musique était placée sur chacune des nef ; sur chacune aussi les avirons de seize robustes rameurs, élégamment vêtus, fendaient en cadence les flots blanchissans. L'admiration de nos navigateurs de cour redoubla, lorsque, ayant un peu dépassé quelques barques, réunies à dessein à cinquante toises de la terre, ils virent tout-à-coup les nef entourées d'une multitude de jeunes tritons, qui sortirent de l'onde amère, couronnés de fleurs, et se prirent, à jouer une sorte de fanfare avec des conques marines ornées de bandelettes. L'étonnement et la satisfaction du roi furent au comble : c'était presque de la féerie.

La brillante flottille s'avança jusqu'à trois lieues en mer ; on revira ensuite de bord ; et les proues fleuries des six nef, furent dirigées vers Dieppe.

Les voyageurs avaient lié conversation, chacun selon son goût ou ses affections. Marguerite écoutait avec un plaisir peut-être moins vif que la veille, le beau conteur revenant d'Italie ; Saint-Pol papillonnait auprès de vingt dames tour-à-tour ; d'autres gentilshommes l'imitaient dans un cercle moins étendu d'intelligences ; et la duchesse d'Etampes, jalouse sans doute de paraître le lendemain moins fraîche qu'elle ne s'était montrée au déjeuner, trouvait, souvent des ordres pressans pour un très jeune page, qu'elle avait attaché à son service le mois précédent, non sans avoir encouru quelques quolibets critiques, qu'elle bravait maintenant avec beaucoup de résolution. Sur le devant de la nef loyale, Anne de Montmorency et Jean Ango paraissaient engagés dans une conversation sérieuse, et l'on voyait, à la direction de leurs gestes, qu'il s'agissait de la défense des côtes, et de l'amélioration de nos ports.

François I^{er} était loin de s'occuper de ces graves intérêts ; il cherchait dans son répertoire, dans son doctrinal de cour, toutes les fleurs de bien dire qui pouvaient charmer l'oreille de Thaïra... Il se plaisait surtout à comparer la barque magnifique qu'ils montaient à cette superbe galère, sur laquelle Cléopâtre alla trouver Antoine... Puis il ajoutait : « Mais aujourd'hui quel Antoine n'épargnerait à Cléopâtre la peine du trajet... Ah ! si quelque beauté, qui montrerait les traits, les grâces et la taille de cette reine d'Egypte, apparaissait sur un point de mon royaume, je ne trouverais ni coursier assez vite, ni barque assez légère pour me porter vers elle. » Thaïra eut le bonheur de ne pas comprendre tout ce qu'il y avait d'impertinent dans ce discours : son cœur était trop pur, son esprit trop candide pour y attacher le sens d'une déclaration. Il fallait être pénétré de toute la corruption du siècle pour croire qu'un prince reçu avec une magnificence sans exemple par Jean Ango, pût concevoir le projet de séduire sa femme, et n'attacher à ce dessein que l'idée d'une simple gentillesse.... Si la fille de Tenerf eût soupçonné tant d'indignité, elle eût pensé, comme un poète l'a dit depuis, que l'Eternel ayant achevé de créer le monde, forma le cœur des princes d'un peu de boue qui lui restait.

Cependant Thaïra, sans comprendre les intentions de François I^{er}, se sentait contrariée par ses discours, gênée par son regard ; elle eût voulu pouvoir quitter la place qu'elle occupait à ses côtés ; le respect, non qu'elle éprouvait, mais qu'on lui avait recommandé de témoigner, la retint dans cette situation pénible. Elle détourna du moins la conversation... Naïve créature, vous allez juger avec quel malheur elle le fit.

— Sire, ne trouvez-vous pas que, vu d'ici, le château de Dieppe est d'un aspect morne et triste.

— J'en ai fait déjà la remarque... Ce n'est pas surprenant : cet édifice a vieilli ; et la vieillesse, ma belle dame, se montre triste ici par une cause tout ordinaire. Elle s'afflige, ou semble s'affliger de n'avoir que des ruines à faire voir au milieu d'une nature qui se rajeunit sans cesse... Ceci nous dit qu'il faut jouir de la jeunesse, pour n'être pas réduit du moins à se condouloir, vieux, d'avoir mal passé ses jeunes ans.

— Je ne sais si votre majesté ne va pas me croire affolée d'une idée étrange, dit Thaïra, en reprenant l'entretien au point de précision dont François I^{er} s'écartait ; mais il me semble que le château étale tristement le deuil du maître qu'il a perdu.

— Quel maître, Madame ? demanda François, que choquait toujours ce mot, quand il ne servait pas à le désigner.

— Je veux dire son gouverneur.

— Le baron de Mauroy ! est-ce qu'il est mort ?

— Oui, sire.

— J'en suis fâché, c'était un bon servi leur, et qui se battait comme Bayard...

— Je sais de ce matin cette nouvelle, et j'ai cru de mon devoir d'en informer votre majesté, afin qu'elle songe, si tel est son bon plaisir, à faire élection d'un nouveau capitaine de la ville et du château de Dieppe.

— Ah ! ah ! fit le roi avec un petit cri empreint de toute l'espérance libertine qu'avait prévue Clément Marot... Vraiment, belle Dame, continua François d'un ton dégagé qu'il n'avait pas pris jusqu'alors auprès de Thaïra, je vous remercie de votre zèle et empressement pour le bien de notre service... Assurément, il ne faut pas que notre capitainerie de Dieppe reste vacante... Je vais, sur l'heure, pourvoir au remplacement du sieur de Mauroy.

A ces mots le roi se leva, et s'avançant vers le lieu où l'armateur causait avec le connétable, il dit en élevant la voix : « Messire Ango faites prendre le devant à l'une de vos barques ; qu'elle se rende à Dieppe à force de rames, et qu'à notre rentrée dans le port, l'artillerie du château salue le gouverneur qu'il nous plaît de nommer, au lieu et place du baron de Mauroy, qui vient de mourir... » En ce moment la curiosité et surtout l'espérance eurent un reflet sur le visage de tous les militaires présents, et qui aspiraient à quelque gouvernement...

— Et ce gouverneur, quel est-il, demanda brusquement le connétable, mécontent de n'avoir pas été consulté ?

— C'est le vicomte Ango, répondit François I^{er}, d'une voix ferme et sonore, annonçant une volonté au-dessus de toute critique.

Il y eut un moment de silence sur la nef, pendant lequel on n'entendit que le bruit des avirons... En cet instant le roi tourna les yeux vers Thaïra ; et son regard sembla lui dire : « Es-tu satisfaite ?... ; t'ai-je devinée, et me tiendras-tu bientôt compte de ce que je fais pour toi ?

Revenu de sa première surprise, Ango se précipita aux pieds de François, baisa avec transport ses mains et s'écria :

— Moi, sire, moi gouverneur de Dieppe et vicomte ! c'est trop de bonté... comment mériterai-je tant d'honneur ?

— Vous l'avez déjà mérité, répondit le roi avec plus de dignité que d'effusion... Servez bien notre état, notre personne, et nous saurons mettre votre gloire au niveau de vos richesses.

Thaïra était restée quelques minutes abîmée dans ses réflexions : une lumière tardive l'éclairait enfin, et son éclat lui découvrait la triste, la honteuse vérité... L'esprit d'une cour dissolue apparaissait à ses yeux avec toute son infamie ; et elle, de son propre mouvement, venait d'attirer sur sa personne un coin de ce manteau de turpitudes... Thaïra, la vertueuse Thaïra avait paru solliciter une faveur, et mettre ses charmes à l'étal pour la payer...

En un mot, cette double promotion qui comblait Jean Ango de gloire et de félicité, faisait le désespoir de sa femme.

Cependant il fallait parler ; il fallait que Thaïra joignît ses remerciemens à ceux de l'armateur, sous peine de paraître ingrate. Elle se leva donc, et s'avançant vers François I^{er}, elle lui dit :

— Sire, je viens exprimer ma reconnaissance à votre majesté ; mais, qu'il me soit permis de le dire, je n'y puis ajouter l'expression de ma satisfaction.

Une vive surprise se fit remarquer sur tous les visages, particulièrement sur ceux du roi et de l'armateur. Thaïra poursuivit :

— Non, sire, je ne me sens point heureuse d'un double honneur que je parais avoir sollicité avec une sorte d'audace, qui ne fut jamais dans mon caractère, et ne se montrera jamais dans mes actions. L'un de vos serviteurs, messire Clément Marot, paraissait empêché de vous apprendre la mort du baron Mauroy, que votre majesté estimait ; et, craignant, me disait-il dit, de vous faire une communication qui devait exciter vos regrets, il m'avait conjurée de m'en charger. Je n'ai pas cru devoir refuser un si léger office à

un gentilhomme honoré de votre affection, sire ; je me suis acquittée de cette commission avec la forme d'expression qu'on m'avait indiquée... Mais, je n'en saurais douter, votre majesté s'est méprise à mon intention, et je ne puis lui laisser croire que j'aie bassement imploré pour mon mari, des faveurs qui ne lui étaient point réservées.

— Elle a raison, sire, dit vivement le nouveau dignitaire, je ne suis plus ni vicomte ni gouverneur, si les grâces de votre majesté sont l'effet d'un mal-entendu ; je ne me consolerais pas, sang Dieu ! d'être noble par surprise, quand je puis demeurer roturier avec honneur !

— Vous êtes fiers tous deux, répondit le roi, d'un ton moitié jovial, moitié sérieux ; c'est bien, nous aimons la fierté quand elle est à sa place. Mais vous êtes tombés l'un et l'autre en une grande erreur : nous n'avons nulles ment besoin d'être sollicité pour rendre la justice à nos sujets, et rémunérer dignement leurs services... Nous maintenons donc, comme acte de notre propre mouvement, le choix que nous venons défaire... Vicomte Ango, gouverneur en notre nom des château et ville de Dieppe, ayez à nous obéir en ce que nous avons ordonné.

Ango s'inclina, et la barque détachée de la flottille, partit. Elle devança promptement les cinq autres, dont la marche fut ralentie par ordre du roi ; bientôt sa masse dorée, de plus en plus réduite par l'éloignement, se confondit avec la côte blanchâtre vers laquelle elle courait.

Cependant, des félicitations plus ou moins grimacières, plus ou moins fausses, furent prodiguées au nouveau gentilhomme ; mais tout ambitieux qu'il était, sa joie n'avait plus le même caractère qu'au début de cette ovation inattendue : une pensée amère s'y mêlait.

— Je vous vois réfléchi, lui dit le connétable Anne, et par les os de mon père, je tiens vos réflexions pour inspirations de sapience. Ecoutez, vicomte Ango (ce titre fut prononcé avec affectation), je veux vous raconter une histoire qui s'est passée au temps du roi Louis XI.

Un négociant, qui avait fait grand service au commerce de France, comme vous, messire, était entré fort avant dans les bonnes grâces du roi, jusque-là qu'il le faisait manger souvent à sa table, et le comblait de mille gracieusetés. Un jour ce commerçant demanda des lettres de noblesse à sa majesté, qui les lui accorda sur l'heure.... Mais après cela plus de dîners à la cour, plus d'égards ; le nouveau noble se plaignit au monarque de ce refroidissement. — Vous avez tort, lui répondit Louis XI, ; j'agis comme je le dois : je vous faisais grand état et chère lie, quand vous étiez le premier

marchand de mon royaume ; je vous traite sans façon maintenant que vous êtes le dernier de ma noblesse. »

— Votre compliment, monsieur le connétable, répondit Ango, vaut mieux que celui des autres seigneurs : il a du moins le mérite de la franchise, et d'être la traditive du mécontentement que vous fait l'anoblissement d'un vilain.... Mais consolez-vous, un vilain dont tous les rois de l'Europe ont demandé l'assistance n'est pas de trop mauvaise compagnie, même parmi les barons les plus fiers, surtout quand il ne les recherche pas.

Ici le canon du château interrompit un entretien qui fût incontestablement devenu aigre, peut-être orageux, entre les deux hommes de France le moins disposés à faire des concessions sur le terrain de l'orgueil. On débarqua au milieu d'une foule compacte, accourue sur la plage pour saluer de sa joie le nouveau gouverneur, plus encore que la présence du roi. Car Jean Ango, brusque, colère, emporté dans ses rapports de commerce, était la providence du pauvre, le bienfaiteur attentif de ces vieux marins, qui tapissent ordinairement les ports des livrées de leur misère. Le peuple dieppois l'aimait comme un père ; il n'avait d'ennemi que dans le haut négoce, c'est-à-dire, parmi les hommes jaloux de ses prospérités : l'envie ne sait point aimer.

L'orgueil de l'armateur dut être satisfait : les cris de *vive le vicomte Ango, notre nouveau gouverneur*, se mêlèrent à ceux de *vive le roi* : accouplement glorieux de noms, bien capable de faire oublier au nouveau gentilhomme le petit déboire qui s'était attaché à sa double nomination. Il fallait que les matelots envoyés à terre avant la flottille se fussent dispersés dans la ville pour y apprendre l'heureuse nouvelle : partout les acclamations, les transports d'allégresse éclatèrent sur le passage d'Ango. C'était décidément le héros du moment ; sa majesté ne tenait que le second rang dans cette fête de l'enthousiasme... François I^{er} se pinçait les lèvres ; il maudissait tout bas le beau mouvement de galanterie qui l'avait porté à élever si brusquement l'armateur aux dignités qui excitaient tout ce bruit. Il est vrai qu'il était facile de détourner l'élan populaire des mérites du roi-chevalier ; sa vie offrait peu de pages édifiantes : la débauche, les prodigalités, l'empire des favorites y tenaient trop de place. On eût mal à propos appliqué à ce Valois ce que Napoléon a dit plus tard du Béarnais : François I^{er} n'était pas *le roi de la canaille*.

Le roi voulait visiter le château et les fortifications de la ville ; il se piqua d'une simplicité militaire, et ordonna qu'on dînât comme au camp, debout

et en toute hâte.... Peut-être le rusé monarque voulut-il seulement esquiver les hommages, les petits soins qu'il avait prodigués la veille et le matin même à Thaïra... il boudait cette jeune africaine, et ne lui pardonnait pas sa fierté, qu'il nommait *sauvage*, sans doute par opposition aux manières essentiellement *civilisées* des dames de sa cour.

Après un repas rapide, dont un appétit général, excité par l'air vif de la mer, accusait hautement l'insuffisance, tous les hommes s'élancèrent en selle, et l'on commença l'investigation annoncée.

Que pouvaient faire les dames pendant cette tournée ? ce que le sexe faisait constamment au moyen âge durant les vacances de la galanterie : l'illustre compagnie de notre nouvelle vicomtesse se rendit à l'église. On pense bien qu'il y eut un office pour la reine de Navarre : c'était alors au clergé qu'on intimait les représentations *par ordre*. Marguerite, qui commençait dès lors à sentir la réforme, dit gaiement à ses dames : Vraiment il est dommage que le voyage du roi à Dieppe ne soit, pas advenu à la mi-août ; nous aurions eu à nous réjouir des cérémonies que l'on célèbre à cette époque, en commémoration de la victoire remportée en 1443, aux portes de la ville, par Louis onzième de nom, encore Dauphin. Rien de gai comme les *mitouries* : vous voyez les confrères de la mi-août, vêtus en apôtres, avec un prêtre habillé en St-Pierre, promenant par la ville une jeune fille jouant le rôle de la vierge Marie, et portée, au grand préjudice de la décence, dans un berceau de feuillage.... Derrière cette mascarade, marchent les magistrats, le corps de ville, les notables, ayant aux mains des cierges en des chandeliers d'argent.

« A la suite de cette promenade, la procession se rend à l'église Saint-Jacques, envahie par une foule innombrable. Mais des estafiers font jouer le bâton et la hallebarde pour faire place : on casse des bras, on brise des mâchoires ; enfin la vierge est introduite. Alors se présente au fond du chœur, un théâtre soutenu par deux grands mats, plantés des deux côtés du maître-autel. Au sommet de cet échafaud est juché un vieillard, cordier ou savetier Dieppois, habillé en roi, coiffé d'une tiare, et assis sur des nuages. Au-dessus de sa tête reluit un firmament, orné d'un soleil d'or et tout parsemé d'étoiles du même métal... Ce masque est le père éternel. A ses côtés et sous ses pieds voltigent des anges, habilement suspendus à la voûte par des fils d'archal... Ils vont, viennent, prennent les ordres du vieillard, lui balancent des encensoirs sous le nez... et le peuple de s'exclamer, de trépigner d'aise et d'admiration... Soudain, deux anges se détachent de la

légion ailée, descendent vers Fautel, où la vierge repose sur son lit de mort, puis l'emportent au ciel assez lentement pour qu'elle n'arrive dans les bras de l'Éternel qu'au moment de l'adoration. Lors le savetier divinisé lui donne, par trois fois, sa bénédiction ; les anges la couronnent de roses blanches ; puis les nuées se referment et la dérobent aux yeux des spectateurs. Pour compléter cette comédie dévote, d'un côté Saint-Pierre fait communier les apôtres, de l'autre un bouffon nommé *Gringalet* se livre à mille pasquinades plus grossières, plus obscènes les unes que les autres : injuriant Saint-Pierre, apostrophant la Sainte-Vierge d'épithètes ordurières, et insultant, du propos comme du geste, le père éternel lui-même ; ce qui porte les transports de la multitude jusqu'au délire.

Après cet office étrange, la journée et les deux jours suivans se passent en promenades, en chansons paillardes, en orgies : saturnales hideuses dans lesquelles Dieu, St-Pierre, les apôtres, les anges, la Vierge, Gringalet et les confrères se souillent de tous les excès de l'ivresse et du libertinage... Telle est, mesdames, dit Marguerite en terminant, la solennité la plus remarquable qui soit célébrée en l'église de Dieppe : vous voyez qu'il est grand dommage que nous ne puissions pas y assister¹⁰. »

A défaut des *Mitouries*, les dames de la cour durent se contenter des vêpres ordinaires : elles parurent y prier quelques minutes, et baillèrent réellement deux heures... La reine Marguerite, dame fort érudite, se dispensa du premier soin, et évita la dernière manifestation ; cette princesse lut pieusement pendant tout l'office : elle avait apporté les *baisers de Jean Second*.

Au souper se reproduisirent toutes les magnificences de la veille : François I^{er} éprouva une secrète satisfaction en voyant que, du moins, l'orgueil d'Ango ne les avait pas encore variées... Le roi de France était en vérité jaloux du négociant Dieppois. Mais il ne boudait plus Thaïra ; la fierté de cette jeune africaine, qu'il affectait d'appeler notre belle Cléopâtre, l'avait un peu blessé ; et le dépit même l'encourageait à renouer l'intrigue si habilement commencée par Clément Marot. Sa majesté jura secrètement que la vicomtesse Ango serait comptée parmi ses conquêtes... Durant le repas du soir, François reprit donc le cours de ses gentilles fleurettes, et se fit plus aimable encore que la veille auprès de sa voisine de droite. Car vainement le connétable avait-il essayé de pousser Marguerite à cette place, pour s'emparer de la gauche immédiate du monarque ; sa majesté s'était prononcée en maître pour le maintien de l'étiquette admise la veille :

Montmorency se soumit en grommelant à ce qu'il appela tout bas un *caprice du roi*. La fureur réfrénée de ce farouche guerrier se rabattit sur les mets : il mangea comme Achille après un assaut donné aux remparts d'Ilion.

Mais l'humeur de Montmorency, quoique fortement repue et peut-être enivnée, se reproduisit grondeuse au dessert. Jean Ango, enivré des fumées de la vanité, voulut finir cette journée par un trait éclatant de son caractère. Il se lève, s'empare d'un plat d'or et disparaît un instant. Bientôt on le voit revenir, portant ce même plat rempli de bijoux les plus précieux : bagues, colliers, *bracelets*, agrafes, ornemens de chapeau ; le moindre de ces bijoux valait trente pistoles...

— Voici un nouveau plat de dessert, s'écria-t-il en accompagnant ces mots d'un regard rayonnant ; qu'on le fasse circuler... Ce sont des fruits rapportés de mes voyages, et qu'il me plait fort de pouvoir offrir à la cour... Les courtisans trouvèrent la surprise d'un goût exquis. Le plat fut présenté d'abord au roi, qui prit une bague d'une valeur assez médiocre ; puis, paraissant s'empresser d'offrir un pareil bijou à chacune de ses deux voisines, il glissa, avec une adresse extrême, au doigt de Thaïra la bague qu'il portait au sien depuis long-temps. La fille de Tenerf fut dupe de cette substitution, sur laquelle nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Le plat, attendu fort impatiemment autour de la table, continua de circuler à la droite du monarque : tout le monde y puisa, et de malins observateurs ont rapporté que les plus illustres convives ne s'étaient pas, dans cette circonstance, montrés les plus discrets.

Lorsque fut arrivé le tour du connétable, qui se trouvait le dernier personnage à pourvoir, puisque Marguerite l'avait été par la galanterie du roi, il repoussa brusquement le plat et dit tout haut :

— Je ne me nourris point des fruits de l'arbre de folie.

— Monsieur de Montmorency, s'écria le roi en se levant avec colère, vous vous nourrissez encore moins de politesse.... Il est de notre bon plaisir qu'à notre retour dans la bonne ville de Paris, vous alliez attendre nos ordres en votre terre de Chantilly.

— Sire, répondit Anne en se levant à son tour, Votre Majesté sait de science certaine qu'en paix comme en guerre, je n'ai pas coutume de différer l'exécution de ses ordres... Trouvez bon que je parte à l'instant.

— A votre loisir, répliqua brièvement le roi.

— Sus, messieurs mes gentilshommes, reprit le connétable d'une voix retentissante, suivez-moi, et qu'on dépose sur la table les hochets de *maître* Ango.

— Oui, monsieur, répartit le vicomte en lançant sur l'insolent général un regard qui força ses yeux à se baisser : je suis *maître* en effet de moi... Mais, si jamais, hors de la cause du roi, mon souverain, vous veniez, l'épée au poing, dans mon gouvernement, je saurais bien vous prouver que je ne sais pas moins être vicomte que vous connétable.

Anne de Montmorency sortit, sans répliquer, avec les gentilshommes de sa suite, qui, le cœur navré, avaient déposé sur la table les bagues, assez bien choisies, qu'ils s'étaient données. Ce grave incident répandit un nuage épais de tristesse sur le reste du repas, que le poète gagé de sa majesté essaya vainement d'égayer de ses vers.

Le lendemain, la cour partit de bonne heure ; Ango accompagna jusqu'à Varenge — ville le roi et sa sœur, qui désiraient visiter le château élégant que l'armateur faisait terminer en ce lieu. Les illustres convives virent s'écouler une journée rapide au milieu des enchantemens de ce séjour ; ils n'en partirent que fort tard pour aller coucher au château d'Arqués. Thaïra, sous prétexte d'une indisposition, mais réellement afin d'échapper à l'inquisition galante de François I^{er}, était restée à Dieppe. Le vicomte y revint, le soir, avec toute la vitesse de son coursier arabe.

Toute la maison était en rumeur : Thaïra avait disparu.

FIN DU TOME PREMIER.

LIBRAIRIE DE DUMONT.

EN VENTE :

- VEILLÉES D'HIVER**, par MM. A. DUMAS, C. NODIER, MICHEL RAYMOND, F. SOULIÉ, P. CHASLES, le BIBLIOPHILE JACOB, L. GOZLAN, BARGINET, E. DE PRADEL, A. DE CALVIMONT, G. ARAGO, F. HENNEQUIN, A. URBAIN, CHARLES RABOU, E. MORICE et mesdames DESBORDES-VALMORE, ÉLISA MERCOEUR, 4 vol. in-12, papier des Vosges satiné. 10 fr.
- CATHERINE II**, par la duch. d'Abrantès, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- LE COMTE DE TOULOUSE**, par FRÉDÉRIC SOULIÉ, auteur du Vicomte de Béziers et du port de Créteil, 2 vol. in-8. 15 fr.
- ANNUAIRE CHRONOLOGIQUE UNIVERSEL**, par M. C. CAUCHOIS, in-8. 6 fr. 50 c.
- LE BON VIEUX TEMPS**, par P. L. JACOB, bibliophile, 2 vol. in-8. 15 fr.
- LE JUSTICIER DU ROI**, par V. P. de la MADELEINE, 2 vol. in-8. 15 fr.
- HISTOIRES CONTEMPORAINES**, par la duchesse de d'ABRANTÈS, 2 vol. in-8. 15 fr.
- ISAAEL DE BAVIERE**, par Alexandre DUMAS, 2 vol. in-8. 15 fr.
- SCÈNES POPULAIRES**, par HENRI MONNIER, 2 vol. in-8. 3^e édition. 15 fr.
- MONSIEUR LE MARQUIS DE PONTANGES**, par madame de GIRARDIN (Delphine Gay), 2 vol. in-8. 15 fr.
- LE CAFÉ PROCOPE**, par ROGER DE BEAUVOIR, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- SAVINIE**, par madame Camille BODIN, 2 vol. in-8. 15 fr.
- MEMOIRES D'UN CAVALIER**, par JAMES, auteur de Richelieu, traduits par M. Defauconpret, 2 vol. in-8. 15 fr.
- LAUZUN**, par M. Paul de Musset, 2 vol. in-8. 15 fr.

SOUS PRESSE :

- Le 3^e et 4^e des **IMPRESSIONS DE VOYAGE**, par A. DUMAS.
- SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE** par madame DESBORDES-VALMORE, 2 vol. in-8.
- SCÈNES DE LA VIE ESPAGNOLE**, par la duchesse d'ABRANTÈS, 2 vol. in-8.
- SCÈNES DE LA VIE HOLLANDAISE ET BELGE**, par MM. Alphonse ROYER de et ROGER BEAUVOIR; 2 vol. in-8.
- UN ÉTÉ A MEUDON**, par Frédéric SOULIÉ, 2 vol. in-8.
- SOUVENIRS D'ANTONY**, par Alexandre DUMAS, in-8.

OUVRAGES DE P.-L. JACOB.

(BIBLIOPHILE)

- UNE FEMME MALHEUREUSE**, roman de mœurs :

1

Pour la priorité des découvertes faites par les navigateurs de Dieppe à la côte de *Guinée*, voyez la *Relation des côtes d'Afrique*, par Villant, sieur de Bellefond, imprimée à Londres en 1660. — Voyez aussi les *Recherches sur les voyages et découvertes faites par les navigateurs dieppois*, par M. Estancelin ; Paris, 1832. — Voyez encore le *Journal du sieur d'Elbée*, voyageur à la côte de Guinée, en 166g et 1670 ; Paris, 1671. — Enfin voyez l'*Histoire sommaire de Normandie*, par le sieur de Musseville ; Rouen, 1693. Quant à la découverte de l'Amérique et du Cap de Bonne-Espérance, voyez la *Relation du voyage de Christophe Colomb*, par son fils. — Voyez aussi les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française*, par M. Desmarquets, 1785 ; Paris. — Voyez encore les *Recherches* déjà citées de M. Estancelin. — Voyez enfin l'*Histoire du monde*, par La Popelinière, écrite en 1582..

2

Le poivre. — Celui de Ténériffe est très estimé.

3

146 ans avant l'ère chrétienne.

4

Louis XI est le premier souverain auquel ce titre ait été donné.

5

Ce chapitre et le précédent ont été composés d'après une traduction récente d'un manuscrit latin, attribué à Ternef. On voit combien il eût été déplacé d'imiter dans ces chapitres le français du XVI^e siècle : nous userons d'ailleurs modérément de ce genre de pastiche.

6

Les rois ne se font pluriel que dans le faste de leur majesté, et le tête-à-tête de François I^{er} ne tenait pas de cette situation.

7 *La cité de Limes*, située à une demi-lieue environ de Dieppe, n'est point une ville ; on n'y reconnaît pas même des traces d'édifices d'aucune époque. « C'est, dit M. Vitet, dans sa poétique histoire de la Haute-Normandie, un grand rempart de gazon, assis sur la crête d'une colline, dont les lignes, fortement prononcées, se dessinent sur le ciel. Parvenu au sommet du coteau et debout sur le rempart lui-même, vous le voyez tourner dans la plaine et se prolonger à perte de vue. Alors, continue l'historien-poète, vous vous demandez avec surprise à quelle fin, dans quel siècle, par quelle race d'hommes, cet ouvrage immense a pu être exécuté. Ces

monticules, dont le pied est bordé de chaque côté par un fossé, dont la hauteur est presque partout la même, la pente presque égale dans toute leur étendue, ne peuvent être évidemment une création de la nature : la main de l'homme se reconnaît dans cet ouvrage, semblable k l'enceinte d'une grande cité, vide de maisons. » Après de longues et consciencieuses recherches, un savant de Dieppe, M. Feret, a établi, par des raisonnemens fort sensés et par des fouilles, que la cité de Limes n'était point, comme l'ont pensé plusieurs antiquaires, un camp romain, mais une de ces oppida dont parle César : refuge des populations gallo-belges, avant la conquête Romaine, et lorsque les Gennains, ennemis de ces peuples, venaient à envahir leur pays. La superstition a, comme on le pense bien, interprété à sa manière le mystère attaché à ce débris gigantesque : la tradition vulgaire le peuple de fées. Écoutons encore à cet égard M. Vitet : « Tous les ans, à la pleine lune de septembre, les fées viennent s'installer dans cette enceinte pour tenir une foire. Elles étalent sur le gazon de précieuses marchandises, bijoux, riches vêtemens, étoffes brochées d'or et de soie. Malheur à vous si, traversant la cité, vous laissez vos yeux se fixer sur ces marchandises : l'éclat en est si doux, que vous voudriez en vain continuer votre chemin. Ces belles fées, à la taille légère, vêtues de si blanches robes, vous entourent, vous caressent de leurs paroles ; les heures s'envolent, et sans vous en apercevoir, vous êtes peu à peu entraîné à l'autre bout de la cité Prenez garde, vous voilà au bord delà falaise : la fée perfide va vous pousser et vous précipiter en riant dans la mer. » Histoire des anciennes villes de France, Haute-Normandie, t. a, p. 288 a 337.

8

Le comte de Saint-Vallier, gracié sur l'échafaud par la prostitution de sa fille, dit en apprenant sa grâce : *Dieu sauve le bon cas de ma fille, qui m'a sauvé...* Ignominie ! Voyez *Les dames galantes*, par Brantôme.

9

Ce jeu, déjà inventé du temps de François I^{er}, tenait son nom d'un corps franc, composé en grande partie de pillards ; le Lansquenet était digne de cette origine et des nobles filous qui y jouaient.

10

Voyez l'Histoire *des anciennes villes de France*, par Vitet : haute Normandie, tome I^{er}, p. 68 et suiv.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Jean Ango, histoire du seizième siècle publiée par G.
Touchard-Lafosse*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5621006s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr